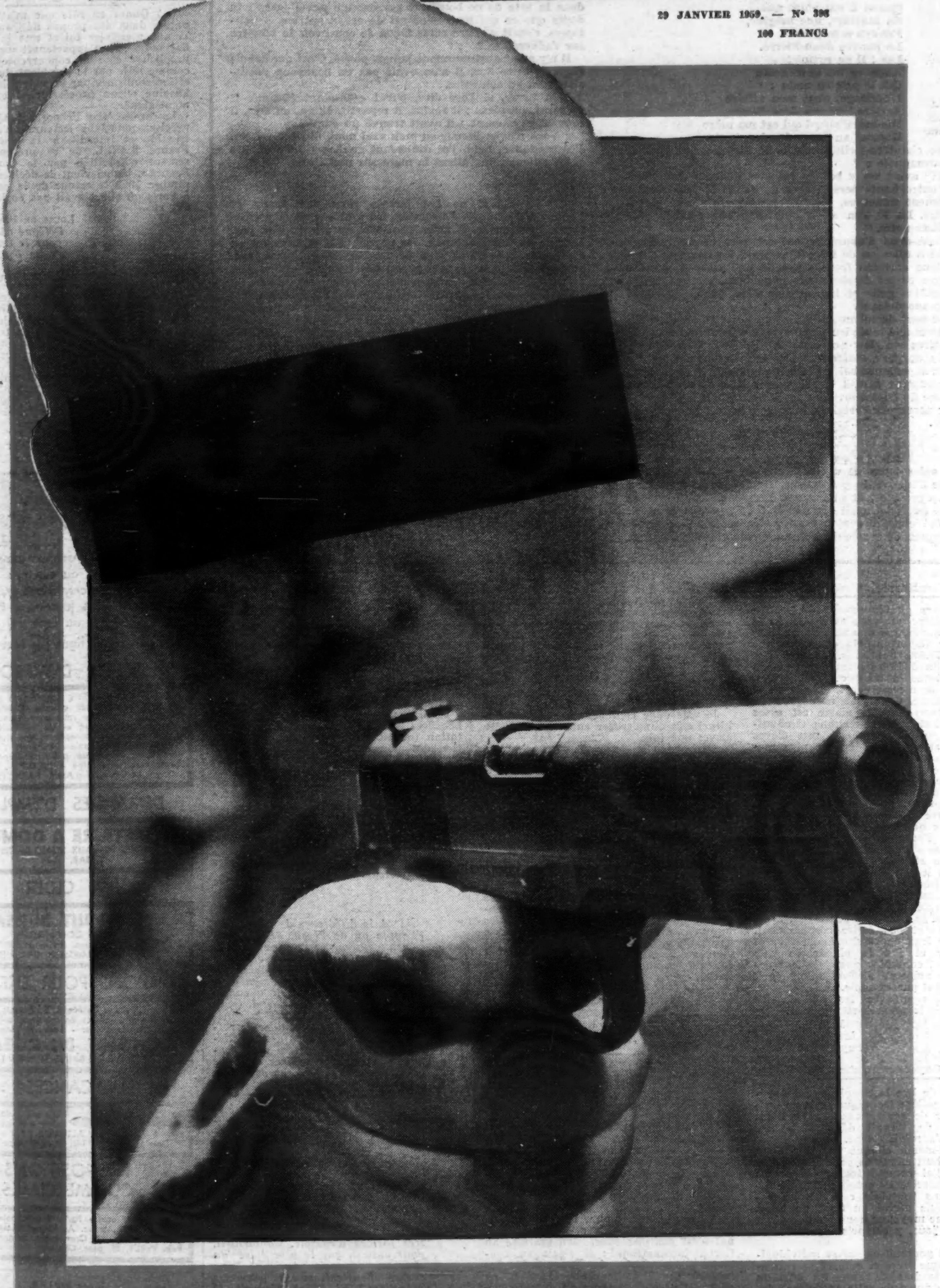
SPECIAL : LES «TUEURS»

L'EXPRESS

29 JANVIER 1959. — N° 398

100 FRANCS



« Glissez, mortels, n'appuyez pas. »

La lettre de « L'Express »

UNE belle histoire. Une vilaine histoire. Une sale histoire, cette affaire Lacaze. Où l'on appréciera pleinement que M. Edmond Michelet — et point un autre U.N.R. — soit garde des Sceaux.

En fera-t-on dans quelques mois une complainte populaire ?

C'était un p'tit enfant
Abandonné par sa môman.
Quand il eut vingt ans
Sa marâtre, une mégère,
Envoya à la guerre
Le pauvre Jean-Pierre.
Las ! Il en revint !
Alors ce fut le médecin
Qui le prit en main :
L'héritage, c'est mon affaire
Arrière ! s'écria Jean-Pierre,
Dis-moi d'abord qui est ma mère
Homme au cœur de pierre, etc.

Ou se chantera-t-elle, cette belle histoire, sur l'air de la « Carmagnole » ?

La IVe avait ses « ballets roses », délicats divertissements entre hauts personnages de l'Etat et jouvencelles obstinément mineures, dont la justice aura sous peu à connaître. La Ve s'en est réjouie trop vite : elle a déjà ses ballets noirs.

Gardons-nous d'apprécier s'il est pire de trop aimer les petites filles ou de faire assassiner les garçons : au-delà d'une certaine frontière, celle qui passe non entre les anges et les diables mais, plus humainement, entre les honnêtes gens et les malhonnêtes gens, le détail devient anecdotique.

Il est tout de même assez savoureux que certains députés aient axé toute leur campagne électorale contre leurs adversaires en les accusant d'être — ô horreur ! — divorcés, et que ces défenseurs de la moralité publique se retrouvent aujourd'hui compagnons de parti avec des... Mais comment faut-il les appeler ? Des tueurs ? C'est leur faire de l'honneur.

Pour accomplir certaines besognes, il faut un genre de courage.

IL y a quelques mois, l'un de ces héros aux mains sales issus de dix-huit ans de guerre me fit la surprise d'une visite personnelle. Après quelques travaux faciles, agréables, et petitement rémunérés, exécutés en Afrique du Nord, qu'il énumérait tout tranquillement, il avait été chargé, toujours pour des motifs hautement patriotiques, de continuer à Paris. Or, la victime désignée — un homme politique — ne parvenait pas à lui inspirer de l'antipathie. Mieux : le garçon s'était pris à suspecter le désintéressement du patriotisme affiché par ses maîtres.

Ce qu'il venait proposer ? C'était tout simple. D'en « descendre » un à son tour, si on voulait bien lui en donner le pressant conseil outre un modeste viatique.

« Allons-y, disait-il, allons-y. D'ailleurs, si vous ne marchez pas, c'est eux qui vous auront un jour. »

Ce fut une étrange conversation. Comment faire entrer dans la tête de ce bouillant personnage armé jusqu'aux dents que ce qui nous séparait de ses « patrons » politiques, c'était d'abord cette façon de concevoir la victoire sur l'adversaire ?

Il n'y avait apparemment jamais pensé. C'est que depuis l'âge de seize ans, il n'en avait pas eu beaucoup l'occasion, tout au contraire.

Mon tueur, si j'ose dire, parut cependant ébranlé. Il disparut, perplexe ; il revint, il repartit. Enfin, un soir, il reparut rayonnant : il avait trouvé un emploi.

« Vous n'avez jamais su mon vrai nom, dit-il. Le voilà. J'ai confiance, hein, j'ai drôlement confiance ! Parce que si les autres remettaient la main sur moi... »

JE ne l'ai jamais revu, mon tueur, et j'ignore s'il a repris du service. En tout cas, je le préfère à ses « patrons ». Il finira peut-être en prison. Eux pas. Eux ne se mouillent pas. Ils payent. En espèces ou en « protections ». Ce ne sont pas les moyens qui manquent, surtout lorsqu'on recrute parmi des hommes qui ont eu de petits désaccords avec la justice civile ou militaire.

Pas plus que les parlementaires de la IVe n'étaient tous lubriques ou prévaricateurs, nos nouveaux messieurs ne sont tous acoquinés à des tueurs, ou eux-mêmes condamnés de droit commun. Combien il y en a ? Des documentalistes appliqués sont en train d'en dresser la liste. Elle est courte ; vraiment.

Et ceux qui méritent d'y figurer sont au vrai gaullisme ce que les vilains de la IVe sont au régime démocratique : des abcès.

Mais un corps sain produit-il des abcès ? Ce qui s'est engouffré, à la suite du général de Gaulle, dans le sang du pouvoir, n'a pas fini de percer. Les mêmes électeurs qui n'engageraient pas un domestique sans certificats ont été moins regardants avant d'engager leur représentant à l'Assemblée : ils vont être servis.

Françoise Giroud.

Ni surmenée, ni épuisée

En réponse au témoignage du professeur de collège que vous avez publié : je suis institutrice, j'ai 47 ans, j'exerce dans un groupe important (15 classes) d'une ville de 17.000 habitants. Je fais une classe de fin d'études primaires (enfants de 13 et 14 ans) à des fillettes d'ouvriers, d'artisans, de commerçants. L'école où je vis est vétuste. C'était un monastère du temps d'Henri IV. Ma classe est assez claire, confortablement meublée et chauffée et je m'en accommode, mes élèves aussi, en attendant un groupe plus moderne. J'assure trente heures par semaine plus quatre heures d'études rétribuées et il est rare que je n'arrive pas à faire tout mon travail, corrections et préparations comprises, en quarante heures. Je ne me trouve ni surmenée, ni épuisée. Les trente têtes qui sont devant moi vivent avec moi l'enseignement que je leur donne. Elles s'y intéressent et ma classe est vivante et calme. Evidemment mes élèves sont les moins douées intellectuellement, puisque, à cet âge, les autres sont au collège, mais elles portent néanmoins un grand intérêt à leur travail scolaire et vraiment je n'en vois guère qui, à cet âge, ne savent pas écrire correctement. J'essaie de leur apprendre à observer et à réfléchir et j'ai le plaisir de voir qu'elles sont contentes quand je leur demande un moment d'effort intellectuel, calcul mental par exemple.

Je conclus qu'avec les enfants les moins doués le progrès est possible.

MME D.,
Institutrice,
(Puy-de-Dôme).

Comment peut-on ?

Je viens de lire le témoignage du professeur de collège technique et je ne puis m'empêcher de venir vous confirmer les conditions de travail déplorables que nous fait l'administration.

J'ai moi-même chaque semaine deux cent vingt-huit élèves en sept classes. Par curiosité, j'ai compté toutes les copies corrigées entre le 1er octobre et le 15 décembre, sans toutefois compter les cahiers. Je suis arrivé au total de 1.387. Ceci fait une moyenne honorable de vingt copies par jour, y compris dimanches et fêtes (...).

Comment pourrait-on suivre individuellement chaque élève et essayer de rattraper les retardataires avec les effectifs actuels ? Je poursuis cette expérience depuis la rentrée : demander aux élèves une réponse sur un sujet traité mais qui ne figure pas en une phrase précise dans leurs livres. Pour obtenir un résultat intelligent, il faut en moyenne dix minutes ou un quart d'heure par enfant. Je peux donc, au grand maximum, en interroger deux par cours. Ceci fait environ vingt interrogations dans le trimestre, soit vingt élèves ayant eu l'occasion de réfléchir une fois en trois mois. Et les quinze autres ?

Je vais donc reprendre le système habituel afin d'interroger au moins tous les élèves une fois.

R. BENTRANCE,
Reims.

Il est, hélas ! vrai...

Je tiens à vous féliciter d'avoir publié le témoignage d'un professeur : « Et je n'exagère pas. » Car il est hélas vrai que l'école actuelle ne remplit pas sa mission et qu'elle ne peut pas la remplir. Beaucoup d'instituteurs sont d'accord sur ce sujet. Et si l'Education nationale manque de maîtres, ce n'est pas uniquement une question de salaires. Bien des jeunes abandonnent le métier parce que les conditions de travail y sont trop dures. Des locaux insalubres ou vétustes, des classes surchargées, des programmes trop lourds dans certaines classes, des méthodes trop souvent archaïques ne sont pas pour les tenter.

PAULETTE BRUN,
Groupe scolaire
Jean-Jacques Rousseau,
Sucy-en-Brie.

Le pétrole aliéné ?

L'interprétation que donne M. Michel Bosquet du code pétrolier me paraît tendancieuse.

Pour être objectif, il convient de noter :

1° L'administration se réserve le droit d'imposer aux compagnies des explorations complémentaires ; la construction et l'approvisionnement de raffineries ; la formation de techniciens ; des limites inférieures ou supérieures de production ; le prix de vente en Algérie des hydrocarbures ;

2° L'obligation pour l'exploitant de vendre ses produits au cours international n'est pas une concession gratuite au Cartel International ; il s'agit au contraire d'une clause de sauvegarde des intérêts de l'Etat français. Celui-ci, en effet, est partie prenante du « lobby pétrolier », puisqu'il possède une part importante des gisements sahariens et irakiens ;

3° Les prix pratiqués par le Cartel ne sont en rien une charge pour l'industrie française. Sur les 24 francs que celle-ci paie par litre de fuel, le prix de vente des compagnies représente 14 francs, les taxes frappées par l'Etat une partie notable de la différence. Une baisse du prix de vente des compagnies aurait pour seul effet de provoquer une majoration équivalente des taxes frappées par l'Etat, car toute baisse du prix final du fuel pénaliserait les industries utilisant du charbon domestique comme source d'énergie et avantagerait les industries utilisant du fuel importé ;

4° Si l'exploitant peut déduire de ses bénéfices 27,5 % du produit de l'exploitation (au titre du fonds de reconstitution des gisements), il ne s'agit là que d'une facilité de trésorerie ; l'impôt de 50 % devra en effet être acquitté, sur les sommes déduites, dans les cinq ans, *même si ces sommes ont été réinvesties* (art. 66).

Mon propos n'est pas de défendre aveuglément un code pétrolier qui n'est pas parfait ; mais dans le cadre d'une économie libérale (et à moins de nationalisation), il semble difficile de faire beaucoup mieux.

R. M.
ingénieur,
Alger.

[1° *A la différence de l'Italie, de l'Egypte ou de l'Iran, l'Etat français n'a jamais trouvé les ressources nécessaires à l'édification d'une industrie pétrolière nationale. En 1948, subissant déjà la saignée de la guerre d'Indochine, il a confié aux compagnies du Cartel (avec l'aide du Plan Marshall) la construction d'un grand nombre de raffineries. En 1956, lors des premières grandes découvertes sahariennes, il eût pu se libérer de cette dépendance. Mais les charges de la guerre d'Algérie le privaient (et le privent encore) des ressources nécessaires ;* 2° *L'alignement de fait des prix sahariens sur ceux du cartel n'est pas condamnable en lui-même. Mais à une époque où la politique et les prix du Cartel sont l'objet de vives controverses dans le monde entier, la France aurait trouvé un avantage politique à conserver sa liberté à l'égard du Cartel. Elle en perd les moyens ;* 3° *Il est exact que le prix du charbon détermine celui des autres formes d'énergie. Convient-il, pour autant, que le prix élevé du charbon français devienne une source d'enrichissement pour les pétroliers ? Si l'Etat détenait le monopole de toutes les fournitures d'énergie, le bas prix de revient du fuel lui permettrait de fixer en baisse le prix national moyen de la thermie, de quelque origine qu'elle soit : l'équilibre budgétaire de la Régie nationale de l'Energie serait assuré en compensant par les bénéfices sur le fuel les pertes encourues sur l'électricité et le charbon ;* 4° *Il est exact que la déduction de 27,5 % conduit seulement à différer le paiement intégral de l'impôt sur les bénéfices et que celui-ci reste en tout état de cause égal à 50 %. Nous avons commis une erreur d'interprétation sur ce point. Il est exact également que, dans le cadre d'une économie libérale, on ne pouvait faire beaucoup mieux. Précisément, nous ne sommes pas partisans de la politique d'ensemble qui a conduit le gouvernement à considérer un retour au libéralisme comme la seule issue.* M. B.]

J'entends préciser...

(...) Quant au rôle que m'attribue Rinaldo, dans des propos délirants, il y a là une mauvaise foi et une inexactitude flagrantes : il m'appartenait seulement de proclamer élue la concurrente annoncée comme telle par le président du jury, décision confirmée par un vote à la majorité absolue et un procès-verbal officiel dûment signé.

Le comité Miss France entend en outre préciser pour vos lecteurs qu'il a exclu Rinaldo et interdit à la Société Miss France S.A.R.L. de se prétendre faussement « habilitée par le Comité Miss France », lequel vient de décider pour décembre 1959 le retour de la compétition à Paris où elle n'avait pas eu lieu depuis dix ans.

LOUIS DE FONTENAY,
Délégué général
pour le Comité
Miss France.

...l'élection de Miss France

Mon nom et celui de M. Roger Zeiler ont été généreusement cités dans un article de Jean Cau sur l'élection de Miss France. Les seuls rapports que nous ayons eus avec Guy Rinaldo au cours des dernières années ont été concrétisés par une plainte en diffamation que nous avons portée contre lui et qui a trouvé son épilogue le 17 juillet 1958 où le tribunal de Poitiers fit droit à notre plainte et le condamna. Le 19 septembre 1958 la cour d'appel de Poitiers confirmait ce jugement.

CLAUDE BEER.

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
29, rue de Marignan - PARIS (8e)

Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)
Tarif : 800 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS

IMPORTANTE SOCIETE, propriétaire de grandes marques publicitaires cherche DIRECTEUR DE PUBLICITE ayant une vaste connaissance des problèmes de marketing et de publicité, pouvant diriger des chefs concepteurs, des studios d'exécution et d'une manière générale l'administration d'un service de publicité important. Envoyer curriculum vitae à l'A.G.P.P., 2, rue de la Chaussée-d'Antin, PARIS (9e)

DEMANDES D'EMPLOIS

SECRETAIRE A DOMICILE
TOUS TRAVAUX STENO-DACTYLO
BAL. 03-20

A CÉDER

TUILERIES HUIT BUREAUX
TOUS COMMERCES
2 lignes téléphoniques. Ecrire n° 2380 L'Express
29, rue de Marignan, PARIS (9e)

PENSIONS POUR ENFANTS

Maison d'enfants agréée S. S. Enfants déficients, convalescents, dilatés bronchiques, asthmatiques.
Sports d'hiver - Scolarité assurée
CHALET DU ROSAY
SAINT-GERVAIS-LES-BAINS (Hte-Sav.) - Tél. 44

VACANCES

Alpe d'Huez 1.860 m., près Grenoble Soleil - Neige - Relaxe
HOTEL « ALTITUDE 1.800 »
Dernier confort - Tél. 32 et 34 Alpe d'Huez

PROPOSITIONS COMMERCIALES

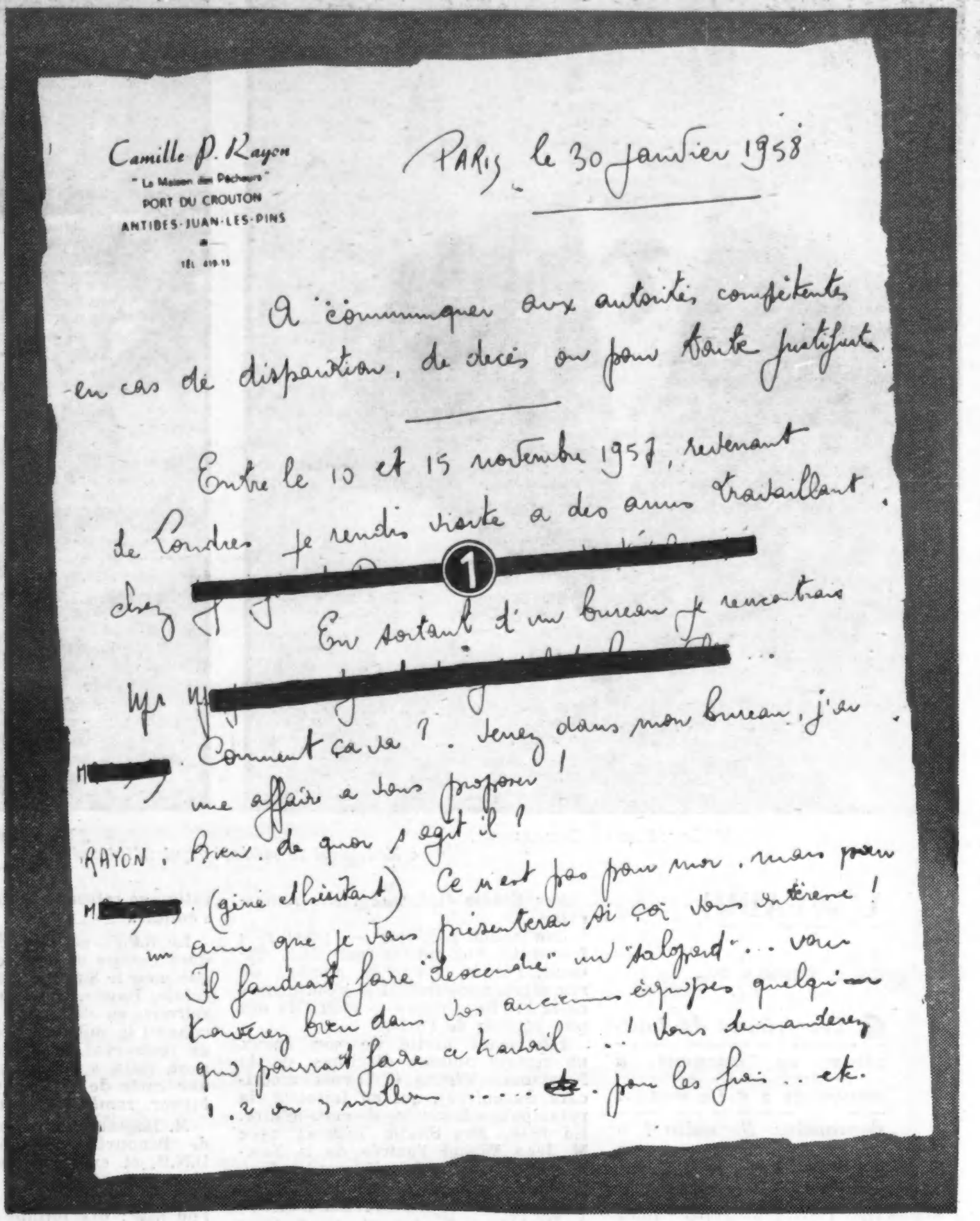
Posséd. bur. centre Paris. Excell. relat. affaires France et étr., princ. Amériques. Assur. Agence ou représ. imp. aff. Corr. princ. langues étr. Ecr. Pub. VERLY, 28, pass. Choiseul, Paris qui transm.

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

(A.D.P.)

LE COMMANDANT RAYON...



Camille P. Rayon
" La Maison des Pêcheurs "
PORT DU CROUTON
ANTIBES-JUAN-LES-PINS
TÉL 610.15

Paris le 30 janvier 1958

A communiquer aux autorités compétentes en cas de disparition, de décès ou pour toute justification.

Entre le 10 et 15 novembre 1957, revenant de Londres je rendis visite à des amis travaillant chez [redacted] En sortant d'un bureau je rencontrai [redacted] ...

M[redacted] : Comment ça va ? Venez dans mon bureau, j'ai une affaire à vous proposer !

RAYON : Bien. De quoi s'agit-il ?

M[redacted] : (gêné et hésitant) Ce n'est pas pour moi, mais pour un ami que je vous présenterai si ça vous intéresse ! Il faudrait faire "descendre" un "salopard"... vous trouverez bien dans vos anciennes équipes quelqu'un qui pourrait faire ce travail ..! Vous demanderez 1, 2 ou 3 millions ..... pour les frais .. etc.

...ET SON TÉMOIGNAGE (1).

« Maigre, sec, pétulent, têtu et combineur. »

LA NATION

Ça commence

JE n'avais guère de mérite à signaler, dès l'élection du nouveau Parlement, que « des tueurs y entraient et que j'en connaissais personnellement au moins trois ». M. de Bénouville fut aussitôt le porte-parole de ses collègues pour réclamer, à la tribune, des sanctions contre « L'Express » : « Nous ne saurions admettre, s'écria-t-il, de pareilles accusations. »

Les dirigeants de l'U.N.R. ont demandé discrètement, cette semaine, au général de Bénouville de se mettre « en congé de parti » — en attendant de laisser passer l'orage de l'affaire Lacaze qui révèle où et comment on embauche des hommes de main. Prudence tardive. Et M. de Bénouville ne « marche » pas. Il veut continuer à être protégé. Il a raison.

On nous demande de donner d'autres noms. Nous faisons ici un travail politique, non une besogne policière. L'affaire Lacaze, parce qu'un procureur honnête a refusé de se laisser intimider, a éclaté. On y découvre que des responsables U.N.R. sont ou bien directement des hommes de main, ou bien des complices. C'est un début. Que la Police et la Justice continuent, dans la mesure où elles le peuvent, à exercer leur métier : le reste suivra. Nous publions aujourd'hui quelques documents qui, parmi d'autres que les nouvelles lois et le ministère de la Défense nationale nous interdisent pour le moment de faire connaître, indiquent combien les méthodes révélées par l'affaire Lacaze sont monnaie courante dans un certain milieu, tout proche du pouvoir (*voir notre document p.* 5).

Si les fonctionnaires de l'Intérieur, et les magistrats, demeurent en état d'exercer honnêtement leur métier, l'affaire Lacaze ne restera pas isolée. C'est bien pourquoi la préoccupation actuelle de M. Jacques Soustelle, qui préside aux destinées de l'U.N.R., est en toute priorité de détruire l'autonomie de la D.S.T. (dont M. Wybot, non U.N.R., a été évincé) au profit de la S.D.E.C.E. qui est contrôlée par les nouveaux maîtres (×). C'est pourquoi, aussi, la nouvelle loi d'amnistie peut permettre à la plupart des conjurés qui ont eu la malchance de se faire prendre (affaire de contre-terrorisme, affaire du bazooka, affaire Joly, etc.), de retrouver avec la liberté un casier judiciaire vierge.

L'enquête de Jean Cau que nous publions, ainsi que différents documents, indiquent assez dans quel humus peuvent pousser des fleurs comme l'affaire Lacaze. Régime gaulliste ? Non. Ils seraient bien trop contents que nous confondions le général de Gaulle avec leurs bandes. Puisque, précisément, tout leur jeu a consisté, et consiste, à se cacher derrière une authentique gloire nationale pour camoufler leurs intérêts en devoirs patriotiques. Non. A travers cette affaire maintenant publique, et quelques autres qui ne le sont pas encore, on discerne les éléments essentiels de ce qui est arrivé à la France et qui n'est ni une révolution, ni gaulliste.

1° Grâce au pourrissement de la IVe République et à la complaisance de plusieurs de ses ministres importants (Bourgès-Maunoury, Lacoste, Chaban-Delmas, Gaillard, etc.), les éternels comploteurs des Ligues, de la Cagoule, de l'Action Française, et les activistes de l'état-major, ont vu arriver le moment où ils pourraient agir de nouveau impunément. Sur le « gaullisme » de ces gens-là, il est intéressant de lire, par exemple, ce qu'en écrivait au bon moment — au moment de vérité — un homme comme M. de Bénouville (*voir notre photocopie page* 7). Ces gens-là devinrent ensuite « gaullistes » à telle ou telle occasion. Et particulièrement le 13 mai 1958, ils ont bien compris qu'ils ne pourraient pas décemment occuper, seuls, le devant de la scène pour la prise du pouvoir. Il leur fallait une couverture. De Gaulle fit l'affaire.

Il fallait ensuite que leurs ennemis, c'est-à-dire les vrais gaullistes, ceux de 40, les désintéressés, ne leur compliquent pas l'existence. L'opération U.N.R. consista donc à les éliminer. Ainsi, des Bollardière, dans l'armée, des Clostermann et des Barberot, au Parlement, furent écartés des postes de commande. A part de Gaulle, on laissa le moins de patriotes possible se mêler des affaires.

2° Pour que le pouvoir des vrais conjurés du 13 mai, des véritables maîtres de la machine U.N.R., s'établisse solidement et, au bout du compte, ne doive plus rien, un jour, au Protecteur encombrant, il suffit — et il faut — que la base de toute l'entreprise se perpétue : la guerre d'Algérie.

Ils ne cimenteront leur importance, ne consolideront la main mise de leurs réseaux que si la guerre continue avec son cortège de milliards, de lois d'exception, de conjurations patriotiques.

Inutile d'insister longuement : les faits sont là. Chacun peut juger pour soi-même comment les intentions du nouveau Chef de l'Etat sont réduites en poussière par la force des choses, et pourquoi l'aventure algérienne, la folle et indispensable aventure algérienne, continue et prolifère.

Davantage d'argent, davantage d'effectifs : voilà, deux mois à peine après les élections, ce que l'on recommence à réclamer — à exiger. Que ce soit le général Challe, nommé par de Gaulle, ou M. Delouvrier, nommé par de Gaulle, ou M. Debré, nommé par de Gaulle, l'implacable logique du coup du 13 mai est irrésistiblement plus forte que les désirs d'un homme : la guerre continue.

Le quotidien français le plus respectable et le plus scrupuleusement gaulliste, « Le Monde », en est arrivé cette semaine à imprimer ce raccourci, qui n'appelle plus aucun commentaire : « *Les mythes sont entretenus, les erreurs, les mensonges persistent. Comme si une équipe, ou une coterie, avait détourné au profit de ses seules ambitions le courant populaire qui a porté le général de Gaulle au pouvoir.* »

Comme si... En effet.

J.-J. S.-S.

(×) D.S.T. : Direction de la Sécurité du Territoire, dépendant du ministère de l'Intérieur. S.D.E.C.E. : Service de Documentation, d'Etude et de Contre-Espionnage, dépendant de la présidence du Conseil.

(1) Cette photocopie est celle de la première page du récit manuscrit rédigé par le commandant Rayon. Deux des noms, oblitérés en noir par les services de « L'Express », sont ceux de députés UNR.

M. Jean-Pierre Guillaume... ...Et sa mère adoptive, Mme Domenica Walter (1). (U.P.)

« Moi, c'est le médecin qui m'intéresse ».

L'AFFAIRE

Quelques « tueurs »...

Les crieurs de journaux se bornent à annoncer : « La suite... demandez la suite ! » La voici :

L'AFFAIRE Lacaze continue. Dans les rues, les vendeurs de « France-soir » crient : « *Voilà la suite... la suite.* » Et tout le monde comprend de quoi il s'agit. Dans le métro, au restaurant, dans les dîners, les spectateurs, c'est-à-dire l'opinion publique, commentent avec passion la moisson quotidienne de « révélations ».

« Mme Walter, vous avez vu ? Elle est droguée !

— Non ! vous croyez... ?

— Je l'ai lu dans le roman de Jules Romains : « Une femme singulière », c'est elle !

— Et le fils ? On raconte que c'est un fils naturel de son second mari, Jean Walter, qu'il lui aurait demandé d'adopter ?

— Ce n'est pas une raison pour le faire tuer...

— En tout cas, l'héritier, c'est lui. Quoi qu'on fasse, la moitié de la fortune de la mère lui reviendra. A moins que l'adoption ne soit révoquée...

— Un beau parti !...

— Moi, c'est le médecin qui m'intéresse. »

Le médecin, c'est le docteur Lacour, dont Jean Walter déclarait à ses intimes :

« Ma femme s'est entichée d'un nouveau médecin. Au fond, cela lui fera peut-être du bien... »

Le 10 juin 1957, lorsque M. Jean Walter fut renversé, à Souppes-sur-Loing, par une 2 CV, le docteur Lacour se trouvait là et, selon « Paris-presse », « *il semble que ce soit lui qui ait donné au blessé moribond les premiers soins* ».

Le 18 novembre de la même année, c'est vers lui que l'adjoint du général de Bénouville dirige M. Rayon, et c'est lui qui demande à M. Rayon de supprimer Jean-Pierre Guillaume.

Il est à l'Opéra, un soir de 1954, avec Domenica Walter et Mrs Margaret Biddle. Le lendemain, celle-ci tombe malade et meurt. Très vite.

Porte-t-il malheur, le docteur Lacour ?

Mrs Biddle était une riche Américaine.

Son salon politique — pour être fréquenté notamment par MM. Bidault, Pleven, Pinay et nombre de ministres, ministrables et ex-ministres de la IVe République — était l'un des plus réputés de Paris.

Elle avait hérité de son époux un certain nombre d'actions de la Newmount Mining Ce (trust américain du cuivre), qui en faisaient la principale actionnaire de cette affaire. En 1946, Mrs Biddle négocia avec M. Jean Walter l'entrée de la Newmount Mining à Zellidja contre l'apport de capitaux et de techniciens américains. Mrs Biddle était très liée à Domenica Walter et au docteur Lacour.

Deux maîtres-mots

Milliards, mitraillettes, noms célèbres, tout cela suffirait à expliquer pourquoi, quotidiennement, *tous les journaux* consacrent une page *au moins* à l'affaire Lacaze.

Mais, de temps en temps, une phrase détonne. Il ne s'agit plus de scandale mondain. On lit par exemple :

« Avant de partir pour le Maroc, et sentant que le juge Batigne allait le convoquer, le docteur Lacour aurait téléphoné à plus de cinquante personnalités politiques afin qu'elles interviennent en sa faveur. »

Et encore :

« *M. Magescas* (raconte le commandant Rayon) *me déclara :*
« *Vous avez peut-être encore*
« *des relations parmi des équi-*
« *pes capables de rendre ce*
« *service* (il s'agissait d'assas-
« siner Jean-Pierre Guillaume)
« *à la patrie.* »

Voilà les deux maîtres-mots : la politique et la patrie.

Quelle politique ?

Quelle patrie ?

Quelles « équipes » ?

De l'affaire Lacaze, qui occupe le devant de la scène, passons dans les coulisses.

Le commandant Camille Rayon est un ancien des services spéciaux sous l'occupation. A l'époque, il s'appelait « l'Archiduc ». Son portrait : « *De petits yeux bleu sombre, le cheveu noir de l'Inca ; maigre, sec, pétulant, têtu et combineur ; un rombier qui faisait le poids, quoi !* » (×) « *Ce rombier qui faisait le poids* » à la Libération se retrouve héros et décoré. Et s'ennuie.

Le R.P.F., en 1951, lui donne quelques espoirs et il en devient le délégué pour le Sud-Est. Lorsque le R.P.F. éclate, Rayon, une fois de plus, se retrouve en chômage ! Et s'ennuie. On connaît la suite : il décide de monter un restaurant, le monte, perd de l'argent. Mais, à Paris, il a des amis et une carte de visite : « *Têtu et combineur, rombier qui fait le poids !* »

M. Magescas, adjoint de M. Guillain de Bénouville, actuellement député U.N.R. et ex-agent des services spéciaux pendant la Résistance, le contacte et lui propose l'affaire que l'on sait : dix millions contre la vie d'un homme. Rayon accepte. Plus tard, il se « dégonflera » et sauvera sa victime présumée.

Mais ces hommes qui lui commandent la besogne, il pense comme eux, agit comme eux, comme eux a le goût de la clandestinité et, par delà, des conspirations cagoulardes de l'avant-guerre. Dans les grandes occasions, il surgit naturellement à leurs côtés. Au moment du 13 mai, lorsqu'il s'agit de « *mettre le paquet* », Rayon est là. Son restaurant devient une usine à complots et « *l'un des hauts lieux de la Révolution froide* ».

(×) « Le Gorille en révolution », par Dominique Ponchardier, alias Antoine Dominique (Gallimard).

(1) Prenant le thé cette semaine dans le salon de l'hôtel « La Mamounia », à Marrakech, où elle réside avec le Dr Lacour.

Communiqué

Daniel Lacker, huissier, 55, rue de Rivoli, Paris (Ier). — L'an mil neuf cent cinquante-huit. Le dix octobre. A la requête de Monsieur Alain de Sérigny, publiciste, demeurant à Alger, 20, rue de la Liberté. Lequel élit domicile en l'étude de Maître Léonce Faure, avoué près le Tribunal Civil de la Seine, demeurant à Paris, 44, rue de Miromesnil. J'ai, Daniel Lacker, huissier près le Tribunal Civil de la Seine, demeurant à Paris, 55, rue de Rivoli, soussigné, signifié et déclaré à : 1) Monsieur Jean-Jacques Servan-Schreiber, pris en qualité de Directeur de Publication du journal « L'Express », domicilié au siège de ladite Société éditrice, 37, avenue des Champs-Elysées, à Paris, ci-devant et actuellement même ville, 91, avenue des Champs-Elysées, où étant et parlant. Par copie séparée. 2) La Société éditrice du journal « L'Express », société anonyme, dont le siège est à Paris, 37, avenue des Champs-Elysées, ci-devant et actuellement même ville, 91, avenue des Champs-Elysées, prise en la personne de ses représentants légaux domiciliés audit siège, où étant et parlant, une (six mots illisibles) déclare comme il est dit en l'original : que ledit hebdomadaire ayant publié dans son numéro du 21 août 1958, page 5, au haut de la colonne de gauche, une information intitulée « M. de Sérigny parle d'un nouveau 13 mai », mon requérant lui a, en application des dispositions de l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881 modifié par la loi du 29 septembre 1919, adressé en date du 26 septembre 1958, en recommandée, une lettre de rectification le requérant de l'insérer dans son hebdomadaire conformément à la loi et dans les formes et conditions prévues par celle-ci. Que M. Jean-Jacques Servan-Schreiber n'en a rien fait dans son numéro du 2 octobre, suivant le surlendemain de la réception de ladite lettre, se contentant, dans la publication, d'un simple entrefilet de trois lignes, ce qui implique de sa part le refus de publier la lettre à lui adressée conformément à la loi. C'est pourquoi j'ai, Huissier sus-dit et soussigné, fait sommation auxdits requis, en leur qualité ci-dessus visée d'avoir à publier dans le plus prochain numéro du journal « L'Express », en application des dispositions de l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881, à la même place et en même caractère que l'article qui l'a provoqué et sans aucune intercalation, la rectification ci-dessus intégralement rapportée ci-après : « 26 septembre 1958. Monsieur le Directeur, vous avez, le jeudi 21 août 1958, et, sous le titre « Monsieur de Sérigny parle d'un nouveau 13 mai », publié dans « L'Express » une information paraissant citer authentiquement les extraits d'une « lettre personnelle que j'ai écrite vendredi au général de Gaulle ». Et vous tirez argument de cette reproduction — prétendument textuelle — pour laisser croire que je m'efforce par là de faire pression moralement sur le général. J'ai immédiatement écrit que cette lettre était un faux. Et comme vous m'auriez refusé de publier dans vos colonnes une appréciation plus complète du procédé, j'ai dit ailleurs ce que l'on pouvait en penser. Aussi bien cette information est-elle soumise au juge pénal pour publication de fausses nouvelles susceptibles de troubler l'opinion. Moi-même je la tiens pour diffamatoire. J'avais pensé ce démenti assez net, et votre silence, à la suite de mes articles de « L'Echo d'Alger » du 22 août et de « Carrefour » du 27 août, assez significatif, pour n'y pas revenir. Mais un de mes amis suisses, légitimement ému, lui, par la lecture de ces articles, vous a écrit sa réprobation. Vous lui répondez en soulignant même certains passages de votre lettre manuscrite : « M. de Sérigny a bien écrit la lettre dont nous avons parlé. Et c'est pourquoi il n'a pas osé nous envoyer à nous un démenti. Je n'ai jamais reçu aucun démenti de sa part. Il est d'ailleurs possible qu'après avoir écrit cette lettre, il ait finalement renoncé à l'envoyer à son destinataire. Cela est incertain. Mais non pas l'existence de la lettre. » A vos lecteurs d'apprécier votre liberté de plume dans l'interprétation de vos propres textes. Pour moi, j'oppose le démenti le plus formel et le plus total à votre information. J'ai écrit dans « Dimanche-matin » à Alger, le 11 mai, une lettre publique : « Parlez mon Général, parlez vite ». Peut-être en avez-vous eu connaissance. Mais je n'ai jamais écrit au général de Gaulle ni à ce moment, ni à d'autres, directement à titre personnel. Toutes les informations parues à ce sujet dans votre journal se fondent donc sur un faux. Il était grave d'y apporter le commentaire que vous y avez apporté, et dans les termes où vous l'avez fait. Ce démenti vous paraîtra sans doute assez net pour le publier tel quel, comme je vous le demande et, au besoin, vous en requiers, conformément à la loi et suivant les formes prévues par elle. » Leur déclarant que faute de déférer à la présente sommation le requérant en tirera tels avantages que de droit. Sous les plus expresses réserves notamment de dommages-intérêts. Et j'ai, où étant et parlant comme dessus, laissé la présente copie sous enveloppe ne portant d'autre indication d'un côté que les noms et demeure de la partie et de l'autre que le cachet de mon étude apposé sur la fermeture du pli, remis par clerc assermenté dont les mentions seront visées par moi sur l'original conformément à la loi. Coût sauf à parfaire ou à diminuer : deux mille deux cent vingt francs. Timbre copie quatre feuilles 240 fr.

Signé : Illisible.

« L'Express », aux termes de la loi du 23 décembre 1958, ordonnance no 58-1298, modifiant les articles 226 et 227 du Code Pénal ne peut apporter aucun commentaire à ce « jugement ».

Dès que l'U.N.R. est fondée, Rayon en devient l'animateur et le responsable pour le Sud-Est. A l'approche des élections, on le retrouve dans tous les secteurs de la région.

Une certaine nostalgie

Prenons par exemple le département du Vaucluse : le patron de la Convention Républicaine, affiliée à l'U.N.R., dont le président est M. Léon Delbecque, est un certain M. Hoss, agent d'affaires, sorti tout droit de huit mois de prison ferme pour usurpation de titre et interversion de cadavres dans une affaire d'accident d'automobile. Là comme ailleurs, l'organisation de l'U.N.R. est fondée sur le principe des réseaux. Le Vaucluse, en particulier, fait partie du « Réseau 8 ». A Paris, c'est le dénommé « César » qui « s'en occupe » (lequel César a sa conception à lui des campagnes électorales. « *Qu'on les paye !* », s'écrie-t-il lorsqu'on lui parle de candidats ou d'électeurs récalcitrants. Ce César, discutant avec un ami de M. Duchet, secrétaire général des indépendants, sur les intentions de l'U.N.R. dans la deuxième circonscription (Apt-Carpentras), déclara posément :

— *Apt ? Y'a qu'à y parachuter « l'Archiduc »* (alias Rayon). L'« Archiduc », d'ailleurs, ne se présenta pas.

Il eut une conversation avec « Le Chouan », officier d'active et délégué national de l'U.N.R., chef du service d'ordre d'un autre prétendant, également désigné par l'U.N.R., M. Santoni (ex-poujadiste, ex-premier adjoint de la délégation spéciale de Vichy à Apt).

Et il accepta de renoncer à sa candidature. M. Santoni fut élu.

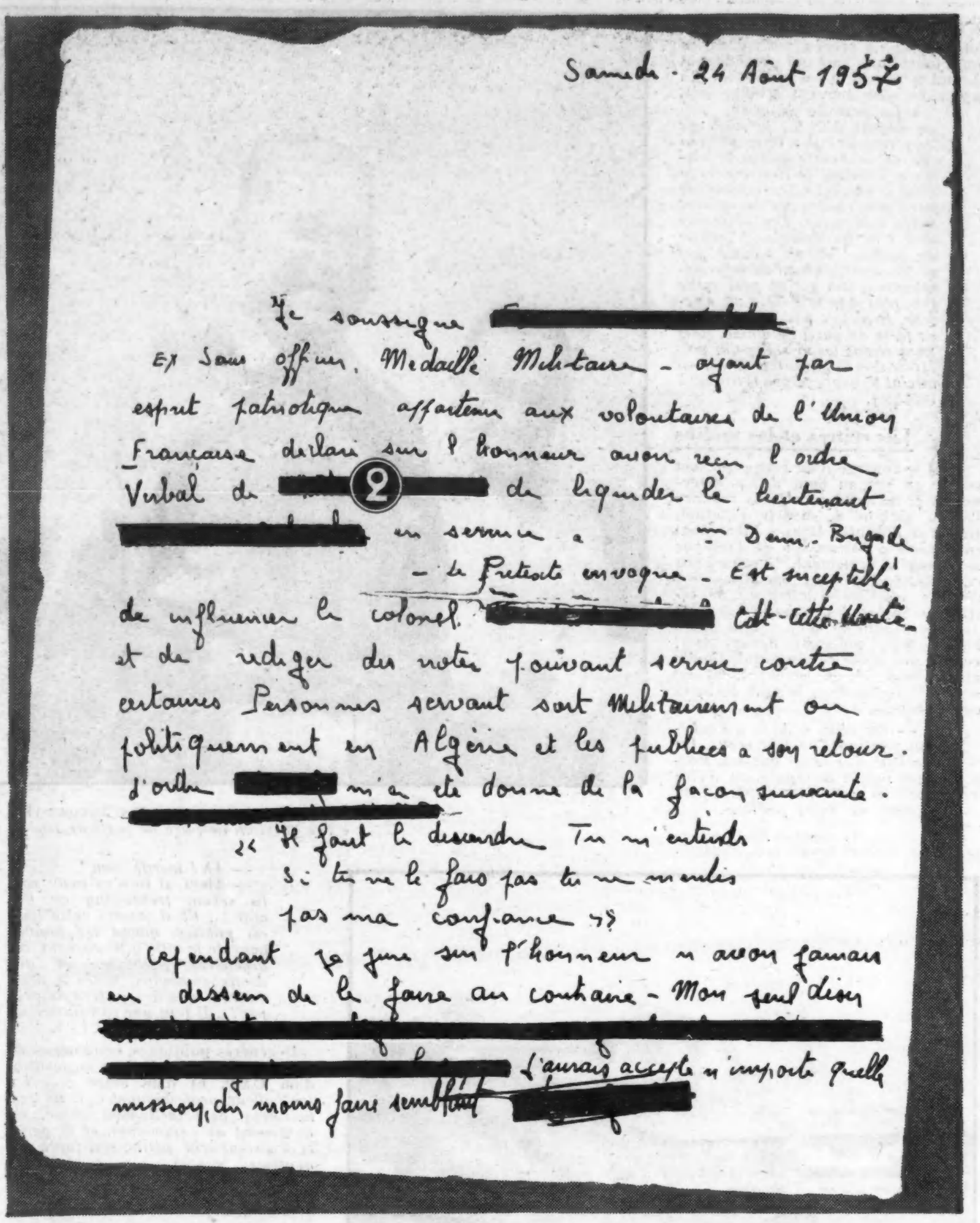
Ainsi, on le voit, bons à tout, tantôt agents électoraux, tantôt comploteurs, tantôt hommes de main, ceux des anciens membres des services spéciaux de la clandestinité qui ne sont pas parvenus à se reclasser, toujours disponibles, toujours nostalgiques de l'action et de la violence, offrent leurs services à qui sait bien les employer. Leur rêve, c'est la conspiration. « *La conspiration aime l'obscurité. Probablement parce que c'est un violon d'Ingres. Dans la journée (...) faut toujours gratter. C'est la vie. Tant pis !* », déclare philosophiquement l'agent secret Dominique Ponchardier.

Frère de l'amiral Pierre Ponchardier, Dominique Ponchardier est un héros de la Résistance. Dans un remarquable ouvrage, « Les Pavés de l'Enfer », paru dès la Libération, il a raconté ses exploits de tueur clandestin avec une brutalité inouïe, mais aussi avec une franchise totale, et a su dire les rêves de massacres qui hantent certains clandestins qui ne parviennent pas à se réconcilier avec la vie civile. Aujourd'hui, Ponchardier se décrit ainsi : « *La quarantaine et service « Action » et « Renseignements » pendant l'occupation. Un de plus ! Quelques petits antécédents de tueur en 1941 et 1942 (...) Encore un survivant ! Il est des types comme ça qu'on n'arrive pas à tuer !* » (×)

Oui, il est des types comme ça qu'on n'arrive pas à tuer, mais auxquels on s'adresse lorsqu'on a besoin de tuer.

La guerre d'Algérie a créé — elle aussi — une sorte de « héros » de ce type, des « disoccupati » de l'héroïsme :

> « *Entre ces hommes désœuvrés, résolus, épris de revanche, et leurs alliés naturels en Algérie — dans l'administration, la police, les affaires et la presse — des liens de sympathie se sont établis, puis une volonté de travail en commun.*
>
> « *Ils ont décidé, ce qui est habile, de recruter leurs hommes de main autant que possible parmi les soldats glorieux qui, rejetés dans la vie civile, soit par les règlements ordinaires de l'armée, soit en raison de leurs blessures, soit — la majorité des cas — à la suite de sanctions disciplinaires, flottent comme des épaves. Une fois recrutés, le syndicat les entretient ; il leur redonne aussi le sens d'une « mission », les regonfle, leur fournit une raison neuve de se lancer dans la bagarre, et habille les nécessités du « travail » requis dans le beau manteau du patriotisme.*
>
> « *Avec uniforme et décorations, ils sont alors utilisés, les uns — les plus ordinaires — dans le travail classique des manifestations « nationales » à Paris ; d'autres — les plus doués — pour la formation et l'encadrement de milices patriotiques et d'organisations de jeunesse ; un grand nombre enfin — les plus courageux — sont destinés par leurs maîtres à liquider les hommes qui, dans la politique, la presse, l'armée, risquent de gêner le déroulement normal de cette épreuve totale, décisive pour le pays, qu'est devenue la guerre d'Algérie.* » (××)



Samedi - 24 Août 1957

Je soussigné [redacted]
Ex Sous officier. Médaille Militaire - ayant par
esprit patriotique appartenu aux volontaires de l'Union
Française déclare sur l'honneur avoir reçu l'ordre
Verbal de [redacted] de liquider le lieutenant
[redacted] en service à ... Demi-Brigade
- le Prétexte invoqué - Est susceptible
de influencer le colonel [redacted] Cdt cette Demi-brigade
et de rédiger des notes pouvant servir contre
certaines Personnes servant soit Militairement ou
politiquement en Algérie et les publier à son retour.
L'ordre [redacted] m'a été donné de la façon suivante.
[redacted]
« Il faut le descendre Tu m'entends
si tu ne le fais pas tu ne mérites
pas ma confiance »
Cependant je jure sur l'honneur n'avoir jamais
eu dessein de le faire au contraire - Mon seul désir
[redacted] J'aurais accepté n'importe quelle
mission, du moins faire semblant [redacted]

UNE AUTRE CONFESSION (2).
« *Il s'agit de l'algérisation de la métropole.* »

« Un vice de fabrication »

La preuve, aujourd'hui, c'est un député U.N.R., ancien membre des Corps francs, qui l'administre et déclare :

> « *Nous avons fait l'algérisation de la Métropole. Mes amis et moi, nous étions les paras civils, un pôle d'intrigues, un fer de lance. Nous avons fait choir les ministères, durer les crises, menacé les députés qui voulaient voter pour : « On te descend à ta prochaine élection !* » (×××).

Autour de l'affaire Lacaze, ces hommes grouillent. « *Vous avez (...) des relations parmi vos équipes capables de rendre ce service* », dit le docteur Lacour.

Autour du 13 mai, ils pullulent.

Affaire Lacaze — 13 mai, où est la liaison ? C'est qu'il s'agit, dans un cas comme dans l'autre, de nettoyer les écuries d'Augias. Dans l'affaire Lacaze, de descendre « un salopard » dont « *l'activité est néfaste à tous les points de vue et qui est en train, par sa présence, d'empêcher une union franco-algérienne de la plus haute importance et qui intéresse plusieurs membres du gouvernement. C'est une question de raison d'Etat* » (××××). Dans le coup du 13 mai, « *de jeter les parlementaires dans la Seine* ». Voici l'atmosphère :

> — *Ils vont nous envoyer les paras... C'est sûrement pour cette nuit... De Gaulle, il va faire un appel à l'insurrection...*

« Un autre coupa :

> — *Ah ! penses-tu ! il s'en fout, de Gaulle. Il touche sa retraite, lui !*

« Autres vociférations, les uns « pour », les autres « contre ». Mais une voix domine le tout :

> — *Ce qui compte, les gars, c'est de les balancer à la Seine ! A la flotte les députés ! Tout ça, c'est pourriture et compagnie !*

Unanimité ! Hurlements de joie ! » (×).

Dans un cas comme dans l'autre, les « salopards » sont à abattre sans →

(×) « Le Gorille en révolution », par Dominique Ponchardier, alias Antoine Dominique (Gallimard).

(××) « Lieutenant en Algérie », par J.-J. Servan-Schreiber (Julliard).

(×××) « Les 13 complots du 13 mai », par Merry et Serge Bromberger (Fayard).

(××××) « Propos prêtés au docteur Lacour », par Camille Rayon (« Paris-presse »).

(2) Ce document provient d'une autre affaire récente. Le nom oblitéré en noir par les services de « L'Express » est celui d'un autre député UNR.

DORIAN GUY
36, AVENUE GEORGE V
FACE HOTEL GEORGE V
SOLDES
du 2 au 7 février
CHEMISES popeline unie, façonnée, fantaisie, 2 long. de manches par encolure. Val. 4.500 — 2.200
CRAVATES soie naturelle grande forme. Val. 2.500 et 2.200 — 1.000
PYJAMAS, grand luxe, uni et fantaisie — 4.500 et 3.500
ROBES DE CHAMBRE, soie naturelle, uni et fantaisie, val. 25.000 — 14.000
VESTONS sport, tweed 13.500 et 11.500
PANTALONS Tergal et flanelle. Val. 11.500 — 6.900
PARDESSUS et AUTO-COATS, pure laine, tweed, homespun, etc. à partir de 15.000
IMPERMÉABLES et TRENCH-COATS à partir de 9.000
DRAPERIES ANGLAISES grand choix pour costumes, la coupe 10.000
Et un grand choix de blousons et vestes de peau, pull-overs, gilets, blousons fantaisie, mouchoirs, etc., vendus avec un démarquage allant jusqu'à 40 %.
Ouvert de 9 h. 30 à 12 h. 30 et de 14 heures à 19 heures.

autre forme de procès, mais dans les jours tourbillonnants qui précèdent et suivent le 13 mai, les « petits gars des réseaux » s'en donnent à cœur joie.

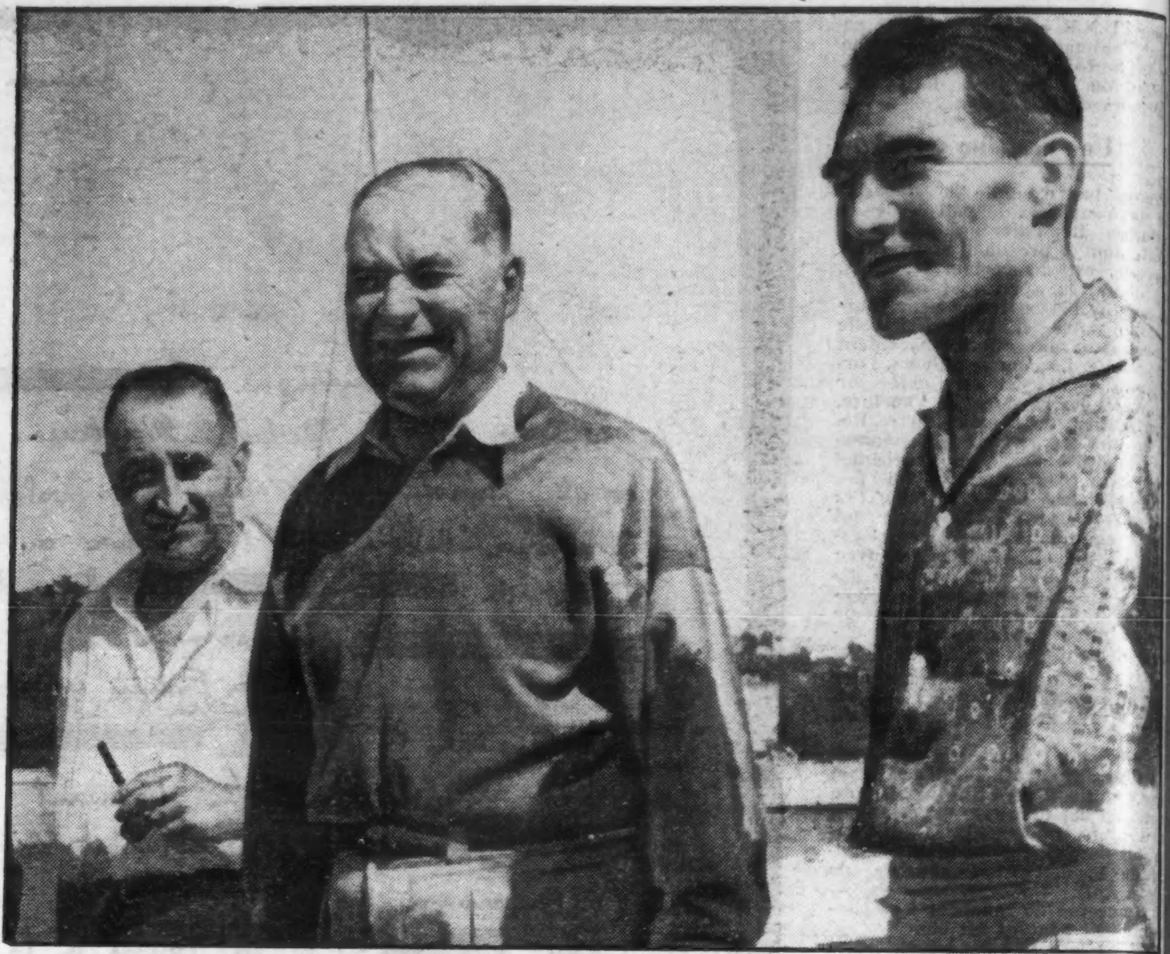
« *En période de crise,* un député U.N.R., *la violence finit toujours par triompher si elle ne se heurte pas à la violence. Pendant la Résistance, la peur a empêché les préfets de faire des choses qu'ils eussent faites autrement. Les activistes sont très importants. A partir du moment où un homme met sa vie en jeu au bout de sa détermination, son action pèse mille fois plus que le vote d'un électeur. Il n'était pas question (...) de faire un parti de masse. Mais nous étions les cristaux qui précipitent la congélation quand on atteint la température critique.* » (×××).

Les reîtres et les malins

Mais le courage d'un reître qui met sa vie en jeu au bout de sa détermination ne suffit pas. Dans l'affaire Lacaze, au bout de sa détermination, Rayon se dégonfle. Dans « Lieutenant en Algérie », l'assassin de l'officier se dégonfle également. Pourquoi en ce cas les activistes, membres des réseaux, officiers d'active ou de réserve, comploteurs, etc., décident-ils de foncer dans le coup du 13 mai ? Parce qu'ils poussent devant eux, comme une herse, le général de Gaulle sans lequel, ils le savent bien, ils seraient rejetés dans la nuit de leurs conspirations.

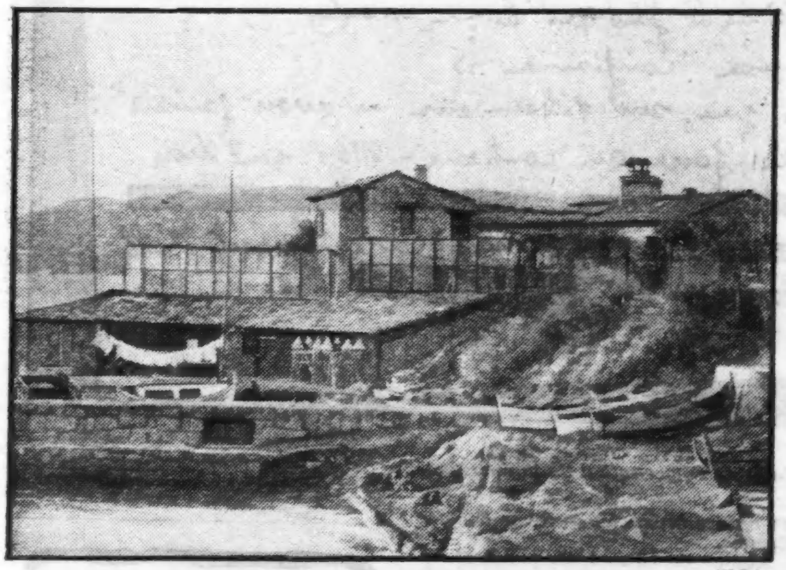
— *En ville « A », à l'échelon politique, on m'a reçu... En partant, j'ai exigé que toi, Pondom* (qui a la réputation d'être gaulliste), *tu fasses partie du Comité de Salut public.*

(×××) « Les 13 complots du 13 mai », par Merry et Serge Bromberger (Fayard).



(R. Liboy.)

DES AMIS AU RENDEZ-VOUS D'ANTIBES (1).
« *Pas question de faire un parti de masse.* »



(U.P.)

LE PC U.N.R. DU SUD-EST : « LA MAISON DU PÊCHEUR ».
« *C'est sûrement pour cette nuit.* »

— *Ah ! merde, non !*

— *Alors, si tu n'en veux pas, ils seront trente-cinq au Comité !... Et si jamais cette liste est publiée, quand les bonnes gens de la ville y trouveront des dégénérés politiques et des droits communs, mêlés à deux ou trois notables, ça fera du propre !... Il faut que tu t'imposes... Sinon, c'est la gaffe !* (×).

Dégénérés politiques, condamnés de droit commun, voilà la composition d'un C.S.P. Et d'un autre : « *Un footballeur professionnel* (...), *un restaurateur perpétuellement aviné, un lieutenant de commando, et la perle, la Passionnaria pétino-résistante du quartier !* » (×).

Et le gaulliste, à qui un ami déclare qu'il doit contrôler les C.S.P. (« *Tu es quand même le représentant gaulliste du secteur, quoi* »), éclate : « *Oh ! ça, tout le monde revient sur moi ! Les sérieux comme les autres !... Afin que, par mon intermédiaire, on puisse obtenir ensuite la bénédiction du général de Gaulle !* » (×). Oui, car sans cela, « *c'est la gaffe* ». Tout s'écroule comme une gigantesque fourmilière dans laquelle on lance un coup de pied.

« *Je vais te dire, Geo, ce qui me frappe... C'est que cette conspiration contre le régime était absolument irréalisable, impossible! Eh bien! Elle y est! Nous y sommes !...* » (×).

Oui, mais il y a de Gaulle plaqué sur l'entreprise et sans qui les conspirateurs « *se retrouveraient dans les prisons du cousin Jules* » (alias M. Jules Moch, ministre de l'Intérieur). Du coup, nombre d'entre eux font contre mauvaise fortune bon cœur et brandissent l'étendard du gaullisme ou bien parce qu'ils savent qu'ils ne font pas le poids ; ou bien parce qu'il est impossible de ne pas en passer par là.

La couverture

En effet, à côté des reîtres et de quelques « purs », il y a les malins. Ces derniers ne portent pas l'homme du 18 juin dans leur cœur.

M. le docteur Martin, par exemple, l'un des promoteurs de la « révolution algérienne », est « *l'un des plus célèbres survivants de la Cagoule qui a fait frémir l'avant-guerre* » (on doit à la Cagoule l'exécution, dans une forêt de l'Orne, des frères Rosselli, militants antifascistes, l'assassinat de l'économiste russe Navachine, accusé, sans preuves, d'être un agent des Soviets, de l'homme politique russe Tibulesco, cent autres crimes...). « *Le docteur Martin,* disaient ses amis qui sont fort nombreux et souvent illustres, *a été le théoricien de la Cagoule...* » (×××).

Et encore : M. de Sérigny, directeur de « L'Echo d'Alger » et indéfectiblement attaché au souvenir du maréchal Pétain ; M. Robert Martel, viticulteur et emprisonné un temps pour contre-terrorisme ; les membres de l'O.R.A.F., dont le chef « *s'est vanté par des tracts, en mars 1956, d'avoir fait sauter dans la Casbah la maison de la rue de Thèbes sous laquelle furent ensevelis vingt-huit musulmans* » (×××) ; les généraux Chassin et Cherrières (de la « *Nouvelle Cagoule* ») qui commandent à un important réseau, afin « *d'instituer un C.S.P. dans chaque commune de France* » et « *de prendre les préfectures* » ; le général Guillain de Bénouville dont on peut lire (voir document en page 7) comment il suivait le général de Gaulle *au moment décisif, en* 1940.

Tous ces gens, à Alger comme à Paris, n'aiment pas — *au fond* — le général de Gaulle. Profondément, de vocation, d'origine, de pensée, ils sont cagoulards, action française, pétainistes mal lavés, factieux de toujours : fascistes. Mais, sans de Gaulle, sans ce drapeau prestigieux, que sont-ils ? Des aventuriers. Ils avancent, en mai, en criant : « *Vive de Gaulle !* » Et n'était que le général n'avait pas encore effectué sa rentrée politique à ce moment-là, on imaginerait très bien le docteur Lacour (ex-cagoulard) déclarer froidement, en se faisant violence, au commandant Rayon : « *Il faut supprimer un salopard qui donne des inquiétudes à l'entourage du général de Gaulle et au général lui-même... C'est une affaire d'Etat.* »

Mais ces tueurs, mais ces « hommes politiques dégénérés », d'où tirent-ils — car le général de Gaulle ignore leurs agissements — leur puissance, leur insolente outrecuidance et leur cynisme : « *Si tu votes pour, nous te descendrons à la prochaine élection...* » « *Si vous descendez ce jeune homme, vous aurez dix millions...* » De cela : derrière eux, tutélaires, se profilent les grandes ombres de leurs patrons.

(×) « Le Gorille en révolution », par Dominique Ponchardier, alias Antoine Dominique (Gallimard).

(×××) « Les 13 complots du 13 mai », par Merry et Serge Bromberger (Fayard).

(1) Chez le commandant Rayon (à droite) le maréchal Juin (au centre) et M. Dominique Ponchardier (à gauche).

« Quand on considère l'histoire du 13 mai, on constate que ce ne sont pas les grands leaders de l'action secrète (sur la liste du ministère de l'Intérieur figuraient vingt et un leaders clandestins engagés dans la préparation d'un soulèvement dont un ministre sortant, Chaban-Delmas, plusieurs députés dont le plus en vue était Jacques Soustelle, les chefs de file de l'U.S.R.A.F. et du Comité d'Action des Anciens Combattants), Mᵉ Biaggi, les généraux « de la Nouvelle Cagoule », etc.) *qui ont pris les initiatives, qui ont noué les fils et forcé le destin, mais de jeunes hommes entreprenants qui ont usé du nom de leur patron (...) : Delbecque et Guy Ribeaud pour Chaban-Delmas, Griotteray pour Cogny, Biaggi pour Soustelle, Vitasse et Lamouliatte pour Massu... »* (×××).

L'affaire du Var

Qui sont ces « *jeunes hommes* », répliques fidèles de leurs patrons ? Vitasse et Lamouliatte, deux officiers parachutistes, largués en France après le 13 mai, chargés de réveiller les garnisons et de les acquérir à la révolution algérienne. Griotteray, ex-capitaine, attaché à l'état-major du général Cogny, accusé par Kovacs, lors de l'affaire du bazooka, d'être l'un des trois intermédiaires (les deux autres étant Knecht et Sauvage) du fameux *Comité des Six*. Ce dit comité, toujours selon Kovacs, comprenait notamment M. Jacques Soustelle, M. Debré, M. Arrighi, et son but (toujours selon Kovacs) était de permettre la prise de commandement de Cogny en Algérie.

Knecht et Sauvage furent arrêtés. Griotteray se réfugia en Espagne et refusa de comparaître devant un quelconque tribunal, « *tant que M. Mitterrand serait garde des Sceaux* ». On sait, lorsque vint l'audience, comment se termina le procès Kovacs où Griotteray (M. Mitterrand n'était plus garde des Sceaux) comparut à titre de témoin, fort décontracté.

M. Delbecque, lui, attaché au cabinet de M. Chaban-Delmas, ouvre à Alger une « *annexe de la Défense nationale* ». « *Il emmène avec lui (...) Guy Ribeaud, leader des jeunesses du groupe des républicains sociaux, grand ami et admirateur de Mᵉ Biaggi. Ribeaud appartient aussi au cabinet de Chaban-Delmas. Son amitié avec Mᵉ Biaggi procure à Delbecque la clef d'Alger. Elle lui donne le contact avec le colonel Thomazo.* » (×××).

Quant à Mᵉ Biaggi, son rôle moteur commence le jour où, en janvier 56, deux ultras algériens, MM. Achiary et Mario Faivre, viennent le voir à Paris.

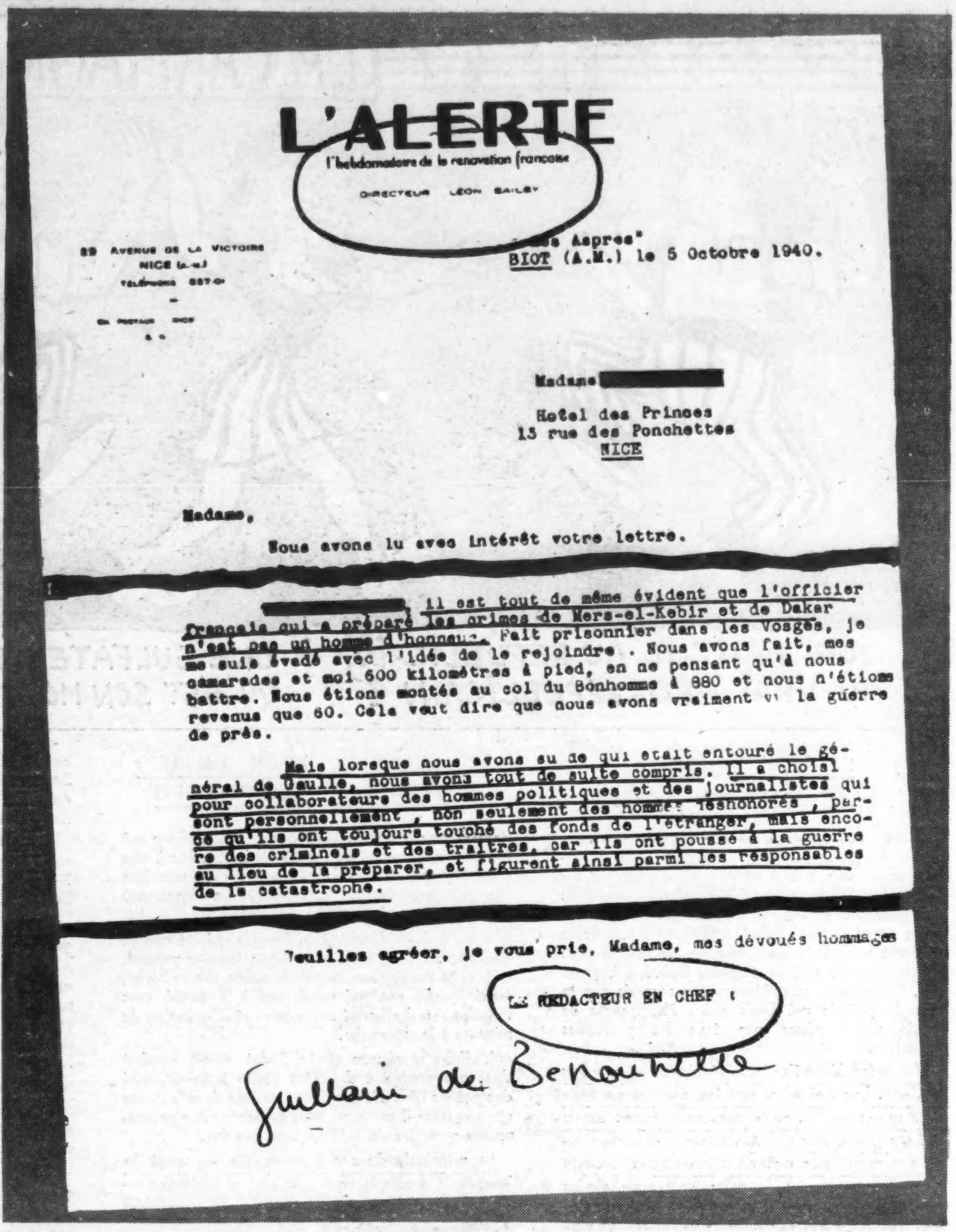
Ancien sous-préfet de Guelma, lors des drames de 1945, « *ses administrés répondirent aux égorgements par des représailles sanglantes qui doublèrent la répression militaire, Achiary sera, quand éclateront les bombes d'Alger, un des apôtres les plus en vue, avec son ami Kovacs, du contre-terrorisme* ». (×××).

Le combat que va mener Mᵉ Biaggi commence. Il déclare lui-même :

« *Pendant deux ans, je me suis battu pour Soustelle. Nous ne savions pas exactement, à ce moment, où nous allions. Moi, je me suis chargé de l'activisme. J'ai créé le parti patriote révolutionnaire pour lutter par l'intimidation contre la terreur déployée par le F.L.N. J'ai décidé d'être « l'homme à la mitraillette ». Je me suis fait photographier avec quelques amis au stand de tir de Versailles, mitraillette au poing. Ce qui compte, c'est moins ce que l'on fait que ce que l'on fait savoir.* » (×××).

On peut s'étonner de cette franchise sans détours, de cette mise à nu des liens qui unissaient ces hommes. Reste que si M. Soustelle « explique » Mᵉ Biaggi (du propre aveu de celui-ci), Mᵉ Biaggi en « explique » de plus obscurs. Se savoir « protégé », tout de même, cela donne de l'assurance. D'autant que cette protection est fidèle et sûre. Entre mille, un exemple :

Le 19 décembre 1958, devant les assises du Var, siégeant à Draguignan, deux souteneurs, accusés du meurtre d'un de leurs « confrères », étaient condamnés aux travaux forcés à perpétuité. Le principal accusé, un nommé Louis Régnier, était défendu par un député U.N.R.



L'ALERTE
l'hebdomadaire de la rénovation française
DIRECTEUR LÉON BAILBY

29 AVENUE DE LA VICTOIRE
NICE (A.-M.)

s Aspres"
BIOT (A.M.) le 5 Octobre 1940.

Madame [redacted]
Hotel des Princes
13 rue des Ponchettes
NICE

Madame,

Nous avons lu avec intérêt votre lettre.

[redacted], il est tout de même évident que l'officier
français qui a préparé les crimes de Mers-el-Kebir et de Dakar
n'est pas un homme d'honneur. Fait prisonnier dans les Vosges, je
me suis évadé avec l'idée de le rejoindre . Nous avons fait, mes
camarades et moi 600 kilomètres à pied, en ne pensant qu'à nous
battre. Nous étions montés au col du Bonhomme à 880 et nous n'étions
revenus que 60. Cela veut dire que nous avons vraiment vu la guerre
de près.

Mais lorsque nous avons su de qui était entouré le gé-
néral de Gaulle, nous avons tout de suite compris. Il a choisi
pour collaborateurs des hommes politiques et des journalistes qui
sont personnellement , non seulement des hommes déshonorés , par-
ce qu'ils ont toujours touché des fonds de l'étranger, mais enco-
re des criminels et des traîtres, car ils ont poussé à la guerre
au lieu de la préparer, et figurent ainsi parmi les responsables
de la catastrophe.

Veuillez agréer, je vous prie, Madame, mes dévoués hommages

LE REDACTEUR EN CHEF :

Guillaume de Benouville

UNE LETTRE SUR LE GÉNÉRAL DE GAULLE (1).

A l'ouverture du procès, le président Romerio faisait une déclaration extrêmement brutale et inhabituelle qui lui attira des protestations véhémentes de la défense et qui est aujourd'hui invoquée pour obtenir la cassation du jugement :

« *Messieurs les Jurés,* déclara-t-il, *dans les affaires précédentes, je vous ai demandé de rechercher l'homme à travers l'accusé, de façon à pouvoir apprécier dans quelle mesure il était récupérable dans la Société. Je vous tiendrai aujourd'hui un autre langage. Les quatre hommes qui sont ici — j'ignore s'ils sont coupables ou non — sont quatre souteneurs. Or, au cours de ma longue carrière, j'ai vu des cambrioleurs et même des assassins se reclasser, mais je n'ai jamais vu des souteneurs rendus à la liberté, abandonner leur triste métier. Donc, laissez là la psychologie. Bornez-vous strictement à l'examen des faits. Votre problème à l'issue des débats sera simple : vous a-t-on, oui ou non, apporter la preuve de la culpabilité ?* »

Il s'agissait de sauver Régnier, « protégé » par le député U.N.R. On y mit le prix :

1) une démarche fut faite au nom d'un ministre U.N.R. (sinon par ce ministre lui-même) auprès de la Chancellerie pour obtenir du président du Tribunal qu'il se montrât « compréhensif » ;

2) la Chancellerie effectua la démarche demandée auprès du président, qui réagit avec une grande violence, ce qui explique sa déclaration liminaire avant le procès ;

3) le député U.N.R., qui s'était rendu à Toulon pour assurer la défense de Louis Régnier, eut avec un autre député U.N.R. du Midi le dialogue suivant :

« *Et maintenant qu'on est élus, qu'est-ce qu'on va faire ?*

— Maintenant, il faut que tu t'occupes de monter dans ton secteur une organisation politico-militaire.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça veut dire une organisation qui tienne ton secteur. »

« Algérisation » de la métropole, installation des mœurs et des conduites qui sont monnaie courante en Algérie, lente cancérisation de notre vie politique, taupinières que creusent sous nos pas les réseaux policiers plus que jamais actifs — voilà, *en clair*, ce que révèle l'affaire Lacaze.

JEAN CAU.

N.D.L.R. — A la suite de notre précédent article, nous avons reçu de M. Magescas une lettre (identique à celle que « Le Monde » a publiée et que la presse quotidienne a reproduite). M. Magescas y déclare qu'il a bien mis le Dr Lacour et le commandant Rayon en relations, mais réfute le témoignage de Rayon et affirme qu'il s'agissait à sa connaissance d'une affaire immobilière.

(×××) « Les 13 complots du 13 mai », par Merry et Serge Bromberger (Fayard).

(1) Ce document est la photocopie de la lettre, corrigée et signée de la main de M. de Bénouville, rédacteur en chef de « L'Alerte », répondant à une lectrice qui s'étonnait, en août 1940, de l'anti-gaullisme du journal.

INSTITUT DES HAUTES ETUDES POLITIQUES, ECONOMIQUES ET SOCIALES

Ouverture de la session 1959

LE 14 FEVRIER

Enseignement par correspondance qui s'adresse à tous ceux que préoccupent les activités civiques et aux « engagés » dans des mouvements divers : politique, syndical, familial, professionnel, etc.

Programme de la session 1959 :

SECTION A : Perspectives sur la Vᵉ République.
SECTION B : L'Alliance Atlantique et l'Europe.

Renseignements en écrivant à
l'I.H.E.P.E.S., 28, r. Serpente, Paris-6ᵉ
Joindre une enveloppe timbrée à 25 francs

CORRESPONDANCES EXPRESS

ALGERIE : APRES LA REPONSE DU F.L.N.

● Après sa retentissante conférence de presse, M. Yazid s'est entretenu à Tunis avec deux journalistes américains. Il leur a dit que les délibérations du F.L.N. au Caire avaient été prolongées de trois jours lorsque avait été connue la teneur de la déclaration de M. Michel Debré à la Chambre. « Nous en avons assez de l'équivoque de Gaulle qui nous a fait assez de mal en Algérie. Debré, lui, parle clair. Il veut la guerre. Nous avons compris que le train de pétrole qui brûle entre Philippeville et Bougie valait mieux que tous les prétendus contacts. »

Malgré les démentis, des contacts ont bien eu lieu au Caire. Les émissaires ont été chargés de faire savoir que le général de Gaulle ne changerait jamais de ligne politique « non pas parce qu'il ne le pouvait pas, mais parce qu'il ne le voulait pas ». Cette ligne politique étant : discussion, en France, sur les conditions politiques d'un cessez-le-feu, ces conditions n'excluant pas une autorité mixte chargée de préparer une consultation du peuple algérien. Le F.L.N. a répondu en exigeant des négociations officielles en territoire neutre, et en demandant à être considéré comme l'interlocuteur exclusif pour n'importe quelle forme de statut. La porte n'était pas fermée jusqu'à la déclaration de M. Debré.

1° Comme premières conséquences de la conférence de presse du F.L.N., le général Challe obtient le feu vert pour les grandes opérations qu'il projette depuis deux mois dans l'Ouarsenis, la Kabylie, la presqu'île de Collo et aux frontières. Il a demandé 50.000 hommes pour compenser les classes creuses, obtenu de M. Guillaumat que le service militaire ne soit pas réduit en durée et que des commandes de matériel nouveau soient passées aux Etats-Unis.

A leur retour à Paris, MM. Delouvrier et Guillaumat et le général Ely ont fait part au président du Conseil et au général de Gaulle de leurs observations. Pour la première fois un général (Challe) a autorité concrète sur les généraux de corps d'armée: il peut prendre un régiment et le faire participer à une opération là où il le juge nécessaire (Salan ne le pouvait pas).

2° Les opérations vont être dures, mais il est possible, si l'on a des crédits importants, d'y faire participer un très grand nombre de musulmans : d'où amélioration possible du problème des effectifs.

3° Les officiers S.A.S. sont tous mécontents : on leur a enlevé « l'intégration » et rien donné en échange. Il leur faut un instrument de propagande. La politique de de Gaulle n'est valable que si elle réussit très vite. Sinon, ils veulent retourner à l'intégration, au moins comme slogan provisoire.

UN SCANDALE POUR LA IVe : L'AFFAIRE DE SAINT-CLOUD

● Depuis quelques jours, plusieurs quotidiens ont fait à plusieurs reprises de discrètes allusions à une affaire de mœurs dans laquelle seraient compromises des personnalités (et notamment un important homme politique).

C'est le juge d'instruction Sacotte qui est chargé de l'affaire. Une seule arrestation jusqu'à présent, celle d'un ancier chauffeur de la police, Pierre Sorlut, trente-quatre ans, qui est écroué à la Santé sous l'inculpation d'attentat aux mœurs et d'incitation de mineurs à la débauche.

L'affaire se résume ainsi : Sorlut aurait conduit dans une propriété de l'Etat située à Saint-Cloud des petites filles désirant faire carrière dans la danse et auxquelles il promettait de présenter des personnalités capables de faciliter leur carrière.

La principale de ces personnalités — dont le Tout-Paris répète le nom sans aucune hésitation — est M. André Le Troquer (S.F.I.O.), ancien président de l'Assemblée Nationale.

UN SCANDALE POUR LA Ve : L'AFFAIRE DE LA DEVALUATION

● M. Baumgartner, gouverneur de la Banque de France, a fait entreprendre une enquête administrative sur les conditions dans lesquelles des spéculateurs, avertis de la dévaluation qui devait intervenir quelques jours plus tard, ont pu réaliser des transactions portant sur plusieurs milliards de francs et laissant un bénéfice évalué à plusieurs dizaines de milliards.

Qui a commis l'indiscrétion ?

De nombreuses dénonciations précises ont été réunies dans un dossier dont le Président de la République vient de prendre connaissance. Les deux noms prononcés sont ceux d'hommes politiques importants de la Ve République, mais aucune preuve n'ayant jusqu'à présent été établie, ces noms ne peuvent être publiés.

PREMIER BILAN DE L'EXPERIENCE RUEFF-PINAY

● Un mois après son lancement, l'expérience Rueff-Pinay n'est encore ni gagnée, ni perdue. Son résultat dépendra de la bataille qui se déroule sur trois fronts : 1° prix et salaires ; 2° activité économique ; 3° investissements.

Voici le bilan provisoire :

— Sur le front des prix, les hausses mécaniques entraînées par la dévaluation, le relèvement du S.M.I.G. et la suppression des subventions sont estimées officiellement à 5 % sur le niveau moyen de l'ensemble des prix.

Des différences importantes existent cependant, selon les secteurs : 8 à 10 % de hausse sur l'acier, 7 % sur le ciment, 6 % sur les produits agricoles indexés (40 % de la production).

Dans l'automobile, la construction électrique et la grande construction mécanique, la hausse sur les matières premières indigènes et importées (cuivre, caoutchouc), ainsi que l'alourdissement des charges sociales (12 % du salaire intégral des techniciens et cadres, très nombreux dans ces secteurs, doivent désormais être versés aux caisses d'allocations familiales) provoqueront une augmentation des prix de revient de 10 à 15 %. Les effets de la dévaluation risquent donc d'être pratiquement effacés. L'accroissement attendu des exportations est douteux dans ces secteurs.

Dans le textile, en raison du marasme des affaires, pas de hausses prévues avant l'automne prochain. A cette époque, l'augmentation des prix pourrait être limitée à 2 ou 3 %.

Bilan : l'issue de la bataille des prix dépendra de l'attitude des détaillants qui, dans l'ensemble, n'ont guère encore modifié leurs étiquettes, et de la passivité des salariés devant la réduction de leur niveau de vie.

— L'activité économique marque un ralentissement très net : la baisse de l'activité est de 15 % dans le textile, de 10 % dans la sidérurgie, de 9 % dans la chimie ; elle atteint jusqu'à 50 % dans l'équipement ménager.

Le recul de la consommation de viande (— 10 %) était souhaité par le troisième Plan agricole, mais intervient dans des conditions telles que les objectifs du Plan sont sérieusement menacés. La hausse du prix de la viande (+ 8 % en un mois) favorise, en effet, les intermédiaires non détaillants, mais non les éleveurs qui, souvent, ne rentrent pas dans leurs frais, les prix à la production n'ayant augmenté que de 4 % environ en trois mois.

— Les investissements, principal levier de la relance, vont rester en recul. Dans certains secteurs c'est la mévente, dans d'autres l'alourdissement des frais et des charges ainsi que la compression des marges bénéficiaires qui priveront les industries des moyens financiers nécessaires. Le recul de l'équipement rural risque d'être particulièrement sensible en raison de l'incertitude et des difficultés de trésorerie des agriculteurs.

Les investissements publics sont loin d'être suffisants pour provoquer une relance. Les crédits publics pour l'équipement rural sont inférieurs de 17 % (en francs constants) à ceux de l'exercice 1958 et nette-

De gauche (si l'on ose dire) à droite, on peut ne pas reconnaître : un leader UNR, une call-girl non UNR, un non-tueur UNR, un général UNR, un gorille UNR, et un défenseur UNR de la veuve et de l'orphelin non UNR.

ment en dessous du minimum indispensable à la réalisation du troisième Plan.

Les crédits au secteur nationalisé, officiellement en augmentation de 85 milliards, ne correspondent en réalité (compte tenu des hausses de prix et de la suppression des avances à moyen terme) qu'à un chiffre supérieur d'une vingtaine de milliards à celui, extrêmement bas, de l'année dernière. Le retard pris sur le Plan risque ainsi de s'accentuer.

En conclusion, l'assainissement des finances, s'il réussit, sera obtenu, dans l'immédiat du moins, au détriment de l'économie.

LES DESSOUS DE LA CRISE MAROCAINE

● Un haut personnage de la cour du roi Mohamed V, parlant de la crise survenue au sein de l'Istiqlal, formation politique qui a donné tous ses cadres au Maroc indépendant, a déclaré à un diplomate : « Le soulèvement du Rif est en train de triompher du régime bourgeois marocain, à peu près comme la guerre d'Algérie a eu raison de la IVe République française. La différence — essentielle — est que dans le Rif l'histoire révélera les interventions étrangères déterminantes. »

Quelles sont-elles ?

1° On peut dire avant tout : espagnoles. Le dernier numéro de l'hebdomadaire « Al Istiqlal » accuse nettement, et pour la première fois, l'Espagne. « Il est inadmissible, écrit ce journal, que des complots contre la sûreté de notre pays puissent trouver appui auprès des responsables espagnols. » Les officiers des états-majors de Ceuta et Melilla qui, il y a deux ans, menaçaient de se rebeller contre Franco au cas où ces places fortes seraient évacuées et qui rêvent encore de reconquête, ont alimenté le mouvement rifain en armes, en subsides et même en cadres (plusieurs Espagnols ont été faits prisonniers au cours d'engagements avec l'armée royale marocaine).

2° La propagande égyptienne n'a jamais été aussi active qu'en ce moment. Elle fait courir le bruit qu'une fraction de l'Istiqlal est manœuvrée par des agents sionistes. Du Caire, le vieux leader rifain Abd el-Krim encourage le mouvement qui se veut nord-africain et se déclare en état d'insurrection permanente jusqu'à la fin de la guerre d'Algérie. Ce mouvement — au programme duquel figure le renversement du roi Mohamed V et du président Bourguiba — exige également la fin de la présence « étrangère » en Afrique du Nord sous quelque forme qu'elle se manifeste.

3° Le F.L.N. Sans être à l'origine de l'insurrection rifaine, les combattants algériens tentent évidemment de tirer le meilleur parti possible de l'agitation. L'entretien d'une zone « pourrie » sur la frontière, zone où le F.L.N. aurait les coudées franches pour un trafic d'armes par la Méditerranée depuis l'Espagne, est favorisé par les stratèges algériens.

C'est à cette situation générale que la dissidence de M. Ben Barka (leader de l'aile progressiste de l'Istiqlal) répond. Dans le nouvel Istiqlal il y aurait des Rifains, des syndicalistes et les neveux d'Abd el-Krim.

PROJET D'ANDRE MALRAUX : UN THEATRE POUR CAMUS

● La prise en charge officielle du cinéma français par M. André Malraux se traduira par la reconduction de la loi d'aide pour dix-huit mois. Aucune réforme de structure ne sera étudiée avant un mois. La nomination à la « Direction du Cinéma » de M. Plouvier, conseiller à la Cour des Comptes, a été prématurément annoncée. M. Plouvier, qui se pencha sur les questions cinématographiques au cabinet de deux ministres (Henri Ulver et Maurice Lemaire), est le coauteur, avec le président des Exploitants et le délégué des Producteurs, d'un rapport dit « Rapport des 5 ».

Bon spécialiste de l'administration, il serait appelé à collaborer avec M. Jaujard à l'organisation du ministère de la Culture ; non à « coiffer » le cinéma qui, pour le moment, conserve son Centre, dirigé par M. Jacques Flaud.

M. Malraux semble d'ailleurs décidé à ne rien précipiter et à s'informer très précisément avant de procéder aux mutations que l'on souhaiterait, ici ou là, lui arracher. Il se pourrait qu'il confie la direction d'un théâtre à Albert Camus.

LE M.R.P. VEUT CAPTER LE COURANT

● Les républicains-populaires tiennent en fin de semaine, à Clichy, un congrès extraordinaire qui se déroulera autour de deux thèmes principaux : l'adaptation du M.R.P. à la Ve République et la révision de ses statuts en vue d'un « élargissement ».

Les deux questions sont intimement liées. Au sein d'un système nouveau, qui leur coupe les ailes, les partis ne peuvent songer à retrouver une audience que s'ils s'ouvrent aux aspirations de la base, c'est-à-dire de l'opinion.

C'est la thèse que veulent faire prévaloir les deux élus M. R. P. de la Loire-Atlantique, MM. Lambert et Rombeaut. En fondant, avec plusieurs syndicalistes de formation chrétienne, le « Rassemblement des Forces Démocratiques », ils entendent contraindre les partis traditionnels à faire place aux représentants des milieux ruraux et ouvriers.

Le M.R.P. a plusieurs raisons d'accueillir cette initiative sans hostilité :

— 1. Le scrutin d'arrondissement a favorisé l'élection de nouveaux venus qui poussent à la rénovation ;

— 2. Le parti a intérêt à capter un courant qui peut devenir puissant.

La modification des statuts pourrait donner une double satisfaction aux rénovateurs. Si le bureau national du M.R.P. était désormais élu directement par le congrès, sa composition serait automatiquement modifiée au profit de la « base ». Du même coup, et non moins automatiquement, Georges Bidault serait écarté de toutes les instances du parti.

"Le métier de J. R. TOURNOUX est de s'informer et de savoir. Il passe justement pour un des hommes les mieux renseignés de Paris. Lorsqu'on n'a ni les moyens, ni la vocation de pénétrer dans les coulisses du monde, il est précieux de l'avoir pour guide. Les

CARNETS SECRETS DE LA POLITIQUE

sont, sans le moindre doute, le témoignage le plus sûr, le plus précis, le plus complet que nous possédions sur la révolution qui a emporté la quatrième République".

PIERRE GAXOTTE
de l'Académie française

"Ce livre fourmille de tant de traits justes, pénétrants, qu'il défie le linéaire compte-rendu. Il faudrait citer, citer encore, bref, citer tout..."
ANDRÉ STIBIO *(Journal du Parlement)*

"L'attrait des secrets révélés vaudra des lecteurs à Jean-Raymond Tournoux".
GEORGES GOMBAULT *(France-Soir)*

"Grâce à cet ouvrage, nous forçons souvent, pour la première fois, le huis clos des conseils où s'est joué le sort de la IVe République et dessiné le visage du Nouveau Régime".
(Les Dernières Nouvelles d'Alsace)

"Depuis longtemps, l'Histoire n'avait été traitée avec autant d'indiscrétion".
(Paris-Match)

"C'est une œuvre de mémorialiste. Elle est objective. Elle est vérifiée sur l'heure et sur place".
(Aux Ecoutes)

"CARNETS SECRETS est en passe de devenir le best-seller politique de l'année.."
(Office français d'Etudes et d'Informations)

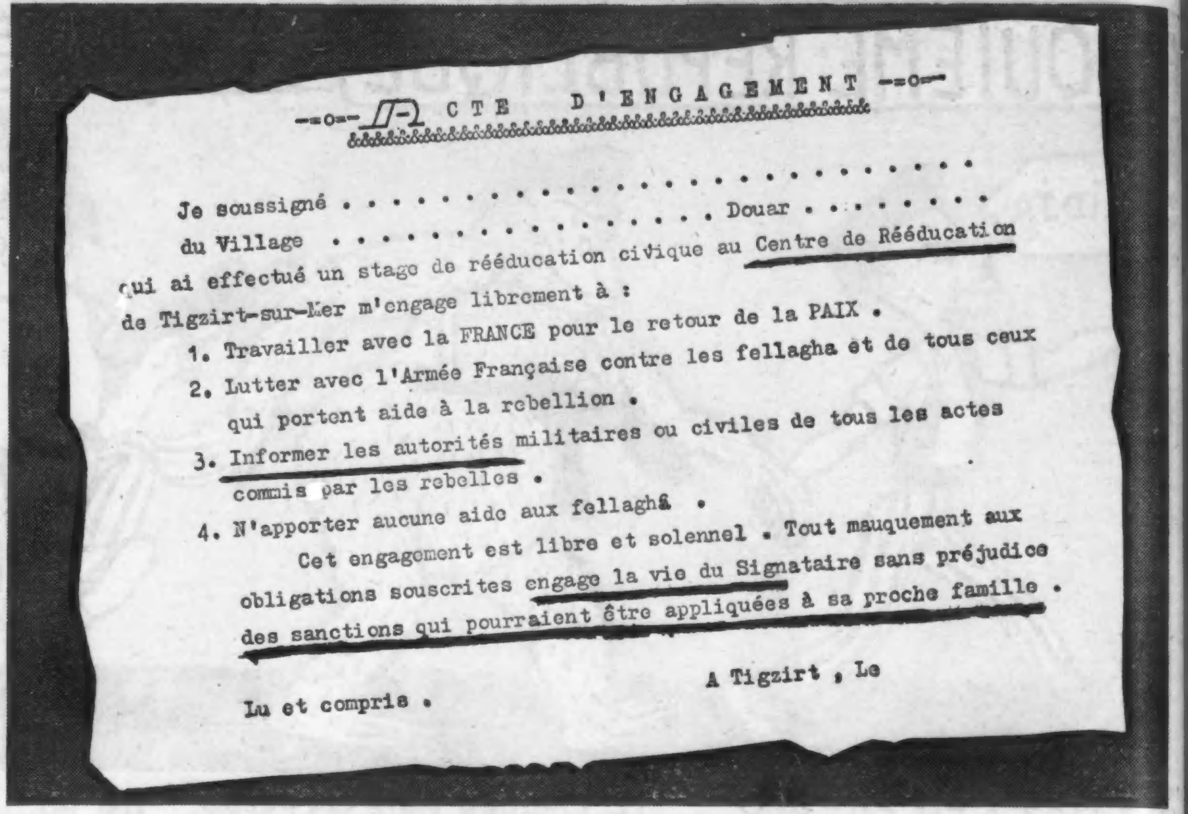
PLON

ALGÉRIE

Libéré !

● ***Abdallah avait donné 500 francs à un collecteur du F.L.N. En sortant de son camp, il a raconté son « histoire d'un interné » à notre envoyé spécial Claude Krief. La voici :***

ABDALLAH S... n'a pas trente ans. Les traits fins, le teint clair, vêtu à l'européenne sans recherche mais avec goût, il paraît moins méditerranéen que maints Français du Midi. Un verre de thé à la main, il parle d'une voix nette, sans hésitation, presque d'une manière impersonnelle :


—=o=— ACTE D'ENGAGEMENT —=o—

Je soussigné . . . .
du Village . . . . Douar . . . .
qui ai effectué un stage de rééducation civique au Centre de Rééducation
de Tigzirt-sur-Mer m'engage librement à :
1. Travailler avec la FRANCE pour le retour de la PAIX .
2. Lutter avec l'Armée Française contre les fellagha et de tous ceux qui portent aide à la rebellion .
3. Informer les autorités militaires ou civiles de tous les actes commis par les rebelles .
4. N'apporter aucune aide aux fellagha .

Cet engagement est libre et solennel . Tout mauquement aux obligations souscrites engage la vie du Signataire sans préjudice des sanctions qui pourraient être appliquées à sa proche famille .

A Tigzirt , Le

Lu et compris .

UNE FICHE A REMPLIR POUR ÊTRE LIBÉRÉ.
« Et puis je suis parti en camion pour Alger... »

L'arrestation

« Une nuit, vers 1 heure, on a frappé à ma porte. Les enfants se sont réveillés et se sont mis à pleurer. Nous habitons tous dans la même pièce. J'ai empêché ma femme de crier et j'ai ouvert. C'était des gendarmes. Ils m'ont demandé mon nom, ont consulté leurs fiches. J'ai été emmené, menottes aux mains, et embarqué sur un camion. J'ai retrouvé là une trentaine de personnes du quartier, des voisins, des amis. Ni les uns ni les autres ne savions pourquoi nous étions arrêtés.

« Je n'ai jamais fait de politique et n'ai jamais eu aucune activité dans aucun mouvement. Nationaliste ? Ni plus ni moins que chaque musulman qui veut voir la fin des injustices qui règnent depuis toujours en Algérie. Intellectuel ? Je suis allé au lycée jusqu'en troisième. Je continue à lire, à travailler, mais mes études, faute d'argent, n'ont pas dépassé ce niveau. J'étais arrêté et c'est tout. Pourquoi voulez-vous comprendre ? Il n'y a rien à faire contre cela, ou tous les hommes devraient aller au maquis. On arrête tantôt dans un quartier, tantôt dans un autre. Ce soir-là, c'était notre tour...

« Le camion, dans la nuit, nous a menés à Ben Aknoun. Il y a là un camp de triage. On m'a enlevé les menottes et l'on m'a fait pénétrer dans une pièce blanchie à la chaux. Au sol, des nattes. C'était propre. On m'a donné une couverture et je me suis couché sans que l'on s'occupe de moi. Nous étions une trentaine à chercher le sommeil. Dehors, le camp restait éclairé. Il y avait des sentinelles, parfois des rondes...

« Le lendemain, j'ai subi mon premier interrogatoire. Il y a dans la cour des haut-parleurs. De temps en temps, on appelle l'un des deux ou trois cents détenus du camp qui se rend alors au « bureau ». On ne m'a pas brutalisé, je n'ai eu à subir aucun sévice. Un gendarme m'a posé des questions. J'ai compris alors pourquoi j'étais là : un collecteur de fonds F.L.N. avait été arrêté un ou deux jours avant. Et il avait livré les noms de ceux qui lui fournissaient des fonds. C'est pour ça que notre quartier avait été ce soir-là visé par la police. Le collecteur avait prononcé mon nom. Cela avait suffi. Il avait ajouté que je lui avais remis 500 francs. C'était vrai. Je l'ai dit immédiatement. On a voulu savoir si j'avais cédé à la terreur. J'ai compris qu'il fallait dire oui, que c'était ma chance de m'en sortir. Par lâcheté peut-être, j'ai dit oui. Mais on ne réfléchit pas. Je pensais, moi, à ma femme, à mes gosses qui devaient se demander où j'étais, qui avaient peut-être commencé à me chercher, à se renseigner sur moi à la place, à Alger-Sahel, à toutes ces adresses que les musulmans connaissent bien et où ils attendent des jours et des semaines qu'on veuille ou qu'on puisse leur dire où est passé tel ou tel. Il y en a qui repartent sans rien savoir, jamais...

« Puis on a continué à me demander si j'avais eu un rôle actif dans la révolution, si j'étais militant, etc. J'ai répondu chaque fois la vérité. Je n'avais rien fait. J'avais donné 500 francs, oui, mais c'était tout. Tout ce que je disais était immédiatement tapé à la machine. Puis j'ai signé et je suis retourné dans la chambre.

« Au point de vue nourriture, c'était parfait. On nous donnait même, le matin, de la confiture. J'avais peur. Et puis les jours traînaient. Je suis resté vingt-cinq jours à Ben Aknoun. J'ai été interrogé trois fois seulement. Le reste du temps, on attendait. On pouvait se promener dans la cour à certaines heures, en dehors de la sieste obligatoire. On ne nous demandait rien. Mais nous avions tous l'angoisse au cœur.

Au haut-parleur

« Entre nous, nous parlions à peine. Nous avions peur qu'il n'y ait des mouchards parmi nous, des gens placés exprès pour nous espionner. Je ne leur en veux pas. Peut-être c'était pour eux le seul moyen d'éviter pire. Mais le résultat c'était que l'on ne pouvait rien se dire, que la solitude enfermait chacun dans un destin inconnu. On nous avait dit que nous n'étions rien comme individus, que si l'on essayait de fuir on serait abattus comme des chiens. C'était vrai. Nous n'étions plus rien. Il fallait répondre quand on nous interrogeait et attendre, attendre...

« Au bout de vingt-cinq jours, les haut-parleurs ont crié à nouveau mon nom. Il pleuvait ce jour-là. Beaucoup d'entre nous étaient déjà partis du camp. D'autres étaient arrivés.

« Qu'allait-on faire de moi ?

« Au bureau, j'ai signé mon dossier que l'on m'a fait relire. Puis on m'a remis les menottes et en compagnie d'autres détenus nous sommes de nouveau montés en camion. On nous envoyait à quelques kilomètres de Ben Aknoun, au camp de rééducation de X... »

Sur un geste, le « caouadji », patron-garçon du café, nous sert une nouvelle tournée de thé. Les bruits de la rue, un moment oubliés, parviennent de nouveau jusqu'à nous. Enfants qui jouent dans les jambes des passants, cris des marchands, « Balek ! balek ! (gare ! gare !) des porteurs lourdement chargés... tout se mêle. Alger vit avec une exubérance qui ravit les plus blasés.

Abdallah s'apprête à reprendre son récit. Son regard s'est voilé derrière ses lunettes. Le verre qu'il tient à la main tremble légèrement. D'abord lentement, puis en s'animant, il reprend :

« L'officier m'avait dit qu'il n'y avait pratiquement rien à me reprocher. Ou si peu qu'il n'était pas possible de me déférer au parquet et de me faire passer en justice. C'était notre cas à presque tous. Mais il me fallait aller dans un camp de rééducation.

« Nous sommes arrivés au camp pour le baisser des couleurs. Tous en rang, au garde-à-vous. Les militaires saluaient. Puis on nous a conduits, avec nos petits baluchons, dans notre chambre.

« Il y avait déjà là une vingtaine de personnes. Nos stages chevauchaient. Je crois que c'est voulu pour qu'une partie déjà au courant puisse entraîner l'autre. Nous dormions tous dans une même pièce assez vaste. Nous étions environ quatre-vingts et avions pour dormir des châlits superposés.

« Le réveil est sonné à 5 heures et demie. Un simple café noir comme petit déjeuner. On regrettait déjà Ben Aknoun. Peut-être par peur de l'inconnu. Mais à Ben Aknoun nous avions des douches chaudes, et l'on mangeait bien. On nous a immédiatement mis au travail. Pour les uns, la pioche et des trous à creuser. Pour d'autres, la fabrication de parpaings. Les plus vieux étaient affectés aux corvées du camp.

Cinq fois par jour

« A la première réunion, l'officier qui commandait le camp a pris la parole. Il nous a dit qu'il ne tolérerait de notre part aucune activité politique nationaliste et que si elle se produisait il saurait vite la réprimer. Puis il a ajouté qu'il nous déconseillait d'essayer de nous évader : aucun d'entre nous n'avait de papiers. Déjà avec des papiers nous ne sommes pas grand-chose. Mais, sans papiers, il avait raison, on pouvait nous abattre.

« Pendant mon séjour, il y a eu quand même une ou deux évasions, je crois. On n'a jamais su ce qu'ils étaient devenus. Moi, je suis resté. Le camp était une ancienne ferme. Tout autour, de la vigne. Et quelques sentinelles... les barreaux étaient inutiles. Chacun d'entre nous se murait dans sa peur ou ses soucis.

« Savez-vous ce que c'est de se sentir toujours comme un mort en sursis ? On nous répétait que nous n'étions rien, à merci. Je pensais à mes gosses que je ne reverrais peut-être jamais, qui pouvaient avoir faim. J'ai su après que mon patron, un Européen, avait été très bien. Il était intervenu auprès des autorités pour savoir ce que j'étais devenu. Mes gosses ont pleuré, mais ils n'ont manqué de rien. Je faisais ce que l'on me disait de faire... tout pour avoir une chance de m'en sortir.

« Ça aussi, on nous l'avait dit le premier jour. Seuls retrouveraient la liberté ceux qui se seraient bien conduits, qui auraient compris. L'examen au bout, l'appréciation de nos maîtres, voilà le fil qui nous rattachait au dehors, peut-être à la vie, qui nous ferait sortir du cauchemar. On ne nous a jamais brutalisés. Mais il fallait toujours écouter, comprendre, répéter.

« Les *séances* psychologiques avaient lieu cinq fois par jour, à peu près aux heures où on nourrit les bébés. On piochait puis on écoutait. L'officier prenait la parole. Les idées qu'il exposait étaient simples. Il nous expliquait ce que c'était que la liberté, l'égalité, la fraternité, toujours avec les mêmes mots que j'ai entendus cent fois. Ce sont de belles idées. Il nous disait que la France voulait les rendre vivantes en Algérie, que c'était pour cela qu'ils étaient là. Pendant qu'il parlait, des sergents ou des caporaux, ses adjoints, parfois quelques officiers, nous regardaient. Chacun de nous sentait ce regard sur lui. On savait que la moindre réaction était épiée, notée, qu'un geste d'humeur, un signe de désaccord ou de désapprobation était un « mauvais point ». Il fallait à la fois écouter, comprendre et se surveiller. Au bout de quelque temps il ne suffisait pas d'être d'accord, il fallait être enthousiaste. On attendait notre approbation bruyante...

« Liberté, Egalité, Fraternité n'étaient pas les seuls thèmes. Je ne sais pas s'il y avait une gradation, ou un plan voulu. C'est probable, mais je n'ai pas pu le trouver. L'officier nous disait que nous avions été abusés par le F.L.N., que nous avions été trompés. Ce n'était pas notre faute, mais il fallait nous racheter de notre complicité en travaillant activement avec la France au vrai bonheur de notre peuple. Parce que nous avions été complices de crimes perpétré par des fanatiques, agents de l'étranger et refugiés à l'étranger, il fallait maintenant retrouver notre dignité dans la nouvelle Algérie voulue par la France et par le peuple.

« Parfois l'officier était plus brutal. Il disait que nous avions été des bêtes stupides en croyant la propagande F.L.N., que nous n'étions pas des hommes intelligents, mais des enfants, que nous n'avions jamais rien compris, qu'il était là pour qu'on voie

Pour le SKI
TUNMER VOUS ÉQUIPE...
CATALOGUE FRANCO
5, PL. SAINT-AUGUSTIN PARIS

Jean VETEMENTS DE LUXE POUR HOMMES
2, rue Léopold-Robert, PARIS-14
(angle 122, boulevard du Montparnasse)
ODE. 52-13
SOLDES 20 %

clair. Et il nous parlait de la liberté, de la France qui pardonnait, du drapeau bleu blanc rouge autour duquel il fallait tous se serrer pour l'avenir.

« Autour du camp les sentinelles étaient toujours là. On savait que les combats continuaient dans les djebels, que tel frère ou tel cousin était peut-être aujourd'hui à Ben Aknoun ou ailleurs. Mais le mélange de peur, de tension nerveuse, de faim, de fatigue aussi, avec au bout l'espoir d'en sortir malgré tout, me plongeait peu à peu dans une sorte d'hallucination.

La vie de groupe

« J'ai lutté de toutes mes forces. Non pas pour résister ou pour contredire. Mais pour ne pas me mettre subitement à hurler, à tout casser : je ne serais pas sorti du camp ou j'aurais été envoyé, pour des mois, dans un camp d'hébergement, peut-être pire, qui sait. Il ne suffisait pas d'écouter. Nous avions aussi des séances en tout petits groupes, dix à douze au maximum, avec des moniteurs. Ils reprenaient tous les propos des officiers, nous les expliquaient à nouveau, dix fois, vingt fois. Puis ils nous interrogeaient. Je m'appliquais à retenir chaque mot, à bien répéter.

« Très vite le moniteur n'a pas été content. Il voulait que chacun improvise, répète avec des mots ou des images personnelles ce que l'on avait expliqué. En récitant par cœur on pouvait ne pas être sincère. Il fallait expliquer son propre cas, dire pourquoi on avait été complices des fellagha, se contredire soi-même en exposant les buts de la France, montrer que les principes que l'on nous avait exposés étaient maintenant les nôtres, dire pourquoi on allait travailler pour l'Algérie nouvelle. C'était chaque fois pour moi très dur. Ma gorge se serrait, je cherchais en vain dans ma tête ce qu'il fallait dire... »

Abdallah s'arrête. Son visage est plus rouge. Il retire ses lunettes et les essuie lentement, pour enlever une poussière invisible. J'offre des cigarettes sans succès. Abdallah reprend :

« Vous comprenez, on nous répétait toujours les mêmes phrases, sans changer un mot. Comment improviser ? Et puis je suis allé en France. Je sais ce que c'est que la liberté ! Dans nos petits groupes chacun parlait à son tour. Mais on devait aussi intervenir quand un autre parlait, si possible le corriger, dénoncer les erreurs qu'il pouvait faire.

« *Le groupe doit être vivant,* répétait le moniteur, *c'est une équipe où chacun aide l'autre.* » Et l'on reprenait inlassablement sur les criminels rebelles, traîtres à leur foi et à l'Algérie...

« Le plus dur c'était peut-être cette nécessité de créer un groupe. On ne se connaissait pas, et puis on se méfiait. Il fallait que chacun surveille l'autre. Les moniteurs n'aimaient pas les relations personnelles qui malgré tout pouvaient parfois se créer, ils y voyaient une complicité préjudiciable au groupe qui seul devait compter :

« Tous avec tous. L'Algérie nouvelle devait être le travail de tous, mais en luttant contre les criminels et ceux qu'ils abusaient, en éliminant des rangs leurs complices qui refusent de voir clair. »

« Ainsi il fallait à la fois s'aider, se stimuler et se surveiller. Le tout avec enthousiasme, dans la joie. On organisait des sortes de jeux, des exercices collectifs pour souder les équipes...

« De temps en temps, généralement le dimanche, il y avait de grandes séances où certains d'entre nous, les uns après les autres, devions prendre la parole. C'étaient les séances d'autocritique. Il fallait, devant tout le monde, raconter ce qui nous était arrivé, ce que l'on avait fait, pourquoi et comment on avait été dupes des rebelles. Puis on tirait la leçon de ce que l'on avait appris et compris ensemble, pourquoi nous étions maintenant dans le vrai et ce que l'on allait faire pour l'Algérie nouvelle. On nous demandait alors de désigner celui qui avait le mieux parlé, ou celui qui serait le meilleur pour l'Algérie de demain. Toutes nos opinions, nos réactions comptaient pour les officiers qui nous observaient...

« Mon séjour a duré six semaines, la durée habituelle du stage, et puis je suis parti, en camion, pour Alger, après une sorte de fête dans le camp, et quand j'ai revu...

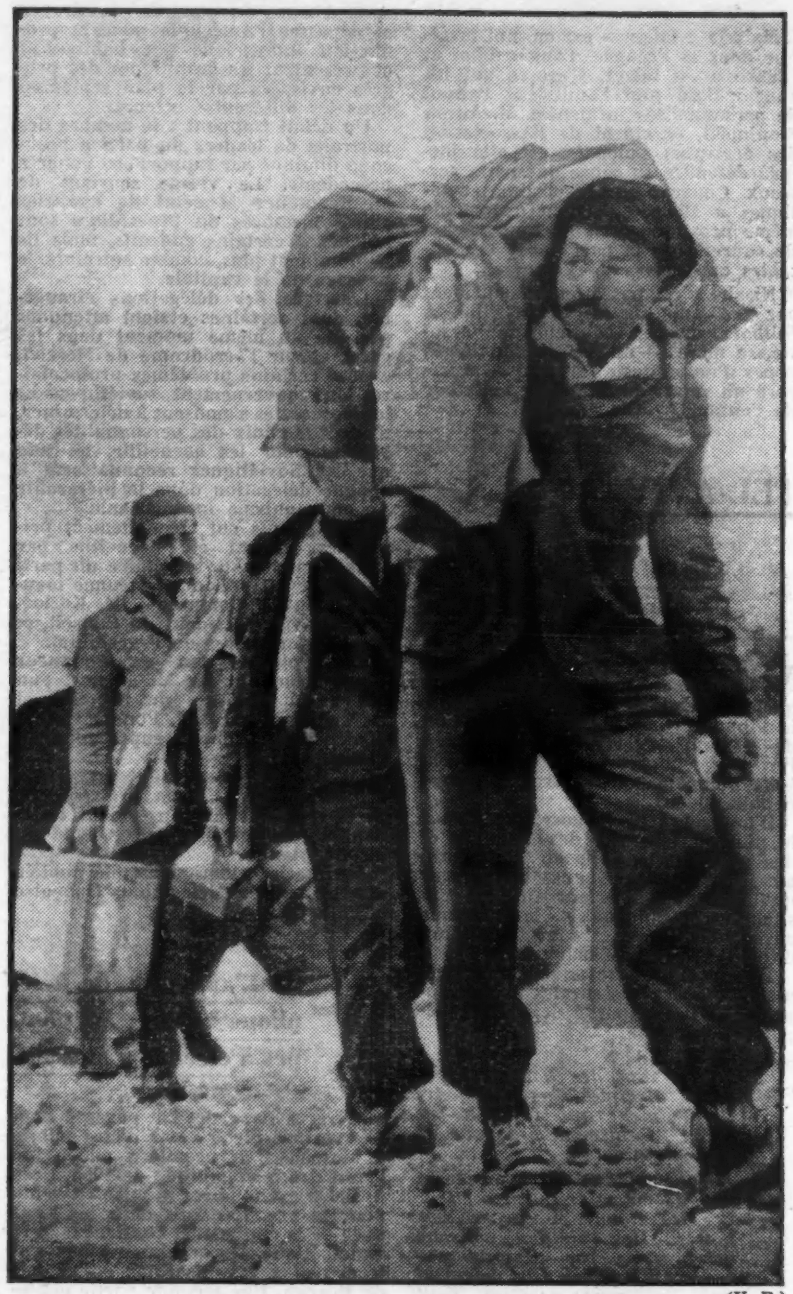
La visite des enfants

— Abdallah, tu as oublié de raconter la visite que tu as reçue au camp, de ta femme et de tes enfants », *coupe Idir, un ami de dix ans qui avait ménagé l'entretien.*

Brusquement Abdallah s'affaisse. Il retire ses lunettes. Il pleure maintenant. Mais il ajoute :

« L'officier a dit qu'il valait mieux voir mes enfants vivants que tués par une grenade... »

C'est mon ami qui reprend :



(U. P.)

DES DÉTENUS LIBÉRÉS DU CAMP DE T...
« En récitant par cœur... »

« Oui, au bout de trois semaines sa femme est venue le voir. L'officier a dit cela tandis que son fils se précipitait dans ses bras et qu'il l'embrassait. Que voulait-il dire ? Il faisait allusion, sans doute, aux enfants musulmans d'Alger ou d'ailleurs qui ont eux aussi été victimes du terrorisme aveugle. C'est vrai. Et cela a pu entraîner des musulmans contre le F.L.N. Mais Abdallah a seulement vu, au moment où il embrassait son fils, que l'officier l'évoquait mort. Tu sais que pour nous, imaginer quelque chose c'est déjà le souhaiter, en appeler la réalisation, toutes les histoires de mauvais sort, de mauvais œil, etc., sont liées à ce côté magique de l'imagination ou de la volonté. Alors Abdallah n'a pu que pleurer dans sa rage impuissante. Encore aujourd'hui, il n'a pas oublié... »

Je n'ai pas eu le courage de poser d'autres questions à Abdallah. Nous sommes sortis prendre l'air. Dehors il faisait beau. J'ai essayé de m'excuser auprès d'Abdallah. Il a seulement souri en disant : « Ce n'est rien ». Puis il nous a quittés au premier coin de rue.

Après quelques minutes de silence, Idir ajouta :

« Depuis il a reçu à différentes reprises la visite de militaires. On veut voir ce qu'il devient, on surveille son évolution. Son retour a été très pénible. Il refusait de voir quiconque, se méfiait de tout le monde, reniait ses plus vieux amis. Impossible de lui arracher un mot. Et puis, petit à petit, il s'est réadapté. Et il m'a dit :

« *Il ne nous reste plus qu'à haïr la France.* »

« J'ai tenté de lui expliquer que la France c'était autre chose. Il m'a répondu :

« *C'est ce que l'on a voulu faire au camp.* »

« Mais depuis, il va mieux... Avec la paix tout peut redevenir possible... »

⁂

Combien de musulmans sont passés par les camps de rééducation ? On ne donne officiellement aucun chiffre, mais on commence à mieux connaître l'ensemble du dispositif de contrôle des populations algériennes. Le principe de base est celui de la « noria » : il consiste à puiser dans la population, puis à y rejeter ceux que l'on a interrogés et triés.

Il y a officiellement en Algérie 112 camps de triage par où passe la grande majorité des personnes arrêtées. Leur effectif officiel est de 16.000 personnes. Mais c'est un effectif de roulement : en vertu des textes pris au titre des pouvoirs spéciaux tout détenu doit au bout d'un mois être relâché ou assigné par décision administrative.

Ainsi, chaque mois, des milliers d'Algériens (10.000 à 15.000 au moins) entrent et sortent des camps de triage. Une infime partie d'entre eux, 1 à 3 %, est déférée au parquet pour faits entraînant des poursuites judiciaires. On estime de 5 à 10 % ceux qui passent dans les camps de rééducation. Les plus durs, réfractaires à la rééducation ou trop marqués, vont dans les camps d'hébergement, dont les effectifs officiels s'élèvent à 9.000 : c'est là que se retrouvent généralement les intellectuels, les politiques, dont on craint un engagement du côté F.L.N. et certains cadres administratifs de l'organisation politique rebelle.

Les fellagha pris les armes à la main sont internés dans des camps militaires spéciaux. Mais il n'y a aucune cloison entre ces différents organes. On envoie indifféremment dans des camps de rééducation les Algériens sortis des camps de triage, des camps d'hébergement comme des camps d'internement militaire. Le système, extrêmement souple, semble maintenant rodé.

En fait les militaires se flattent de certains succès. Il est vrai que d'anciens fellagha se battent maintenant avec les harkas ou les forces françaises et l'on envisage d'accroître le recrutement des Algériens pour pallier le manque d'effectifs consécutif aux « classes creuses » françaises. Chaque jour la guerre d'Algérie ressemble de plus en plus à une guerre civile. C'est sans doute un des buts recherchés par le commandement, et pour l'action psychologique un succès net quoique limité par la persistance — voire, comme cette semaine, la recrudescence — des combats et le maintien de l'emprise du F.L.N. Mais le prix de cette demi-victoire n'est pas moindre que celui de la bataille d'Alger. Et les mesures de clémence elles-mêmes ne sauraient atténuer ni transformer la nature de la guerre algérienne...

CLAUDE KRIEF.

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

LE CAIRE

● Les Anglais se réinstallent en Egypte.

L'ACCORD financier que les Anglais ont conclu la semaine dernière avec l'Egypte est plus avantageux que celui que la France avait conclu à Zurich à l'automne dernier. L'Angleterre disposait en effet d'une carte maîtresse : la présence à Londres de 100 millions de livres (140 milliards de francs) d'avoirs égyptiens bloqués depuis l'affaire de Suez.

Négocié par l'intermédiaire de M. Black, directeur de la Banque internationale, l'accord prévoit le déblocage de 45 millions de livres. En échange, le séquestre mis par les Egyptiens sur les firmes anglaises comme la Shell, l'Anglo-Egyptian Oil Field, la BOAC, Cook, etc., sera purement et simplement levé. Quant aux entreprises nationalisées par les Egyptiens — mines de phosphates, tabacs, Barclay's et Ottoman Bank, compagnies d'assurances — elles seront indemnisées.

Clause importante : les sociétés reprendront leur activité *sous direction britannique*, ce qui est d'une grande signification pour l'avenir de la présence occidentale en Egypte.

Quant au gouvernement du Caire, les 45 millions de livres *librement transférables* qui lui sont restitués vont lui permettre de jouer à nouveau un rôle sur le marché occidental.

(A.P.)
M. EUGÈNE BLACK.
50 *milliards débloqués.*

VARSOVIE

● On attend le retour de l'enfant prodigue.

ATTENDU à Varsovie dans le courant du mois prochain, à son retour d'Israël (1), Marek Hlasko, 26 ans, « forte tête » de la littérature polonaise qui avait « choisi la liberté » il y a un an, a toutes les chances d'être bien accueilli. Le film tiré de son livre, « Le huitième jour de la semaine », reste interdit en Pologne, mais certains espèrent que Hlasko sera là le 9 février pour la présentation d'un autre film tiré d'une de ses nouvelles, « Au suivant pour le Paradis », qui met en scène, dans une atmosphère de « Salaire de la peur », les chauffeurs de camions transportant le bois dans les forêts polonaises.

Débraillé, scandaleux, « beau comme un ange déchu » (selon ses admiratrices), Hlasko représente à lui seul, en Pologne, la « beat generation » américaine et les « jeunes gens en colère » anglais. C'est un héros embarrassant qui ne facilite pas la tâche de ceux qui plaident sa cause devant les autorités communistes. Comme « l'affreux Jojo » des histoires — qui tire la langue au moment précis où quelqu'un dit : « Comme il est charmant ! » — il persiste à s'enivrer dans les lieux publics et à écrire des œuvres « noires » au lieu de s'inspirer du style « néo-réaliste-socialiste » encouragé par les autorités communistes.

« *Marek n'a pas du tout « choisi la liberté* », prétendent depuis un an certains de ses amis dans les caves de la vieille ville. *Il est resté en Allemagne parce qu'il était amoureux d'une actrice de cinéma et parce qu'il avait des droits d'auteur à dépenser. S'il est parti pour Israël, c'est sans doute parce qu'on lui a signalé qu'il avait un peu d'argent là-bas. Il reviendra quand il aura tout dépensé.* »

Mais le « talent » est un mot magique dans la Pologne d'aujourd'hui et Hlasko a du talent. C'est ce qui lui vaut malgré tout l'amitié et l'appui de personnalités influentes. M. Anton Slonimski, président de l'Association des écrivains polonais, est allé jusqu'à défendre sa cause devant le vertueux Congrès des écrivains soviétiques à Moscou, ce qui a tout de même provoqué certains froncements de sourcils de la part des « responsables culturels » de Varsovie.

Hlasko n'est pas attendu seulement par ses amis de la vieille ville. A Joliborz, dans la banlieue de Varsovie, sa mère — épouse en deuxièmes noces d'un modeste employé — a préparé un repas de fête pour le retour de l'enfant prodigue.

TEL-AVIV

● Marek Hlasko, au kibboutz, cite la Bible.

MAREK HLASKO vient d'arriver en Israël pour un séjour de quelques semaines. Il s'est établi dans le kibboutz Gan Shmouel, chez l'un de ses amis, l'écrivain polonais Jan Rovinski, émigré depuis peu (40.000 juifs polonais sont arrivés en Israël depuis un an).

D'humeur très joyeuse, répondant le plus souvent par des boutades et des plaisanteries, Hlasko a déclaré aux journalistes venus l'interroger qu'il n'avait rien à leur dire sur « la situation en Pologne », « les relations russo-polonaises », « la révolution d'Octobre » et le « marxisme ».

Il a porté, en revanche, des jugements très sévères sur les pays européens où il a séjourné depuis son départ de Varsovie.

Les Allemands ?

« *Ce sont des bourgeois pédants, disciplinés et ennuyeux. Ils n'aiment que l'épargne et sont totalement dépourvus d'imagination.* »

Son séjour à Paris lui a plu mais la France ne l'a pas séduit :

« *Des hôtels et encore des hôtels. Des vieilles maisons qu'on n'ose pas démolir par respect du passé. Une gaieté et une exubérance factices. Tout cela n'est qu'une façade, un spectacle permanent organisé pour le plaisir des touristes étrangers.* »

Lorsque les journalistes lui ont demandé s'il travaillait à un nouveau livre, Hlasko a répondu :

« *Ecrire n'est pas un vrai métier. Il faudrait d'abord connaître le monde et les hommes. Je ne les connais pas encore.* »

Il s'est montré catégorique sur un seul point : son intention de retourner en Pologne dès son retour d'Israël.

« *Ne craignez-vous pas d'être inquiété, persécuté ?* »

Hlasko a répondu sèchement :

« *Un écrivain apatride, c'est zéro, c'est le néant. Je suis décidé à rentrer quoi qu'il arrive.* »

Et, prenant une Bible qui se trouvait près de lui, il a indiqué en souriant un verset dans lequel on pouvait lire :

« *Si quelqu'un tue Caïn, Caïn sera vengé sept fois. Et Yahweh mit un signe sur Caïn afin que quiconque le rencontrerait ne le tuât point.* »

(1) Lire ci-dessous : « Tel-Aviv ».

MOSCOU

● Distraction pour les Moscovites : le code des préséances.

A l'occasion du 21e Congrès, la capitale soviétique a été plus abondamment « décorée » encore qu'elle ne l'avait été pour le 1er mai ou pour l'anniversaire de la Révolution d'Octobre. D'immenses panneaux installés sur toutes les places rappellent les mots d'ordre du Congrès (« rattraper et dépasser l'Amérique pour la production industrielle par habitant ») et présentent les graphiques des progrès envisagés par le plan septennal dans les différents secteurs.

Un détail frappant : le nombre des portraits de leaders du parti a beaucoup diminué par rapport aux congrès précédents. Le visage souriant de M. Kroutchev et celui de quelques autres membres du Praesidium sont affichés à certains endroits, mais ils ne dominent plus, comme autrefois, le paysage de la capitale.

L'arrivée des délégations étrangères, dont certaines étaient attendues presque au même moment dans les gares et sur l'aérodrome de Moscou, a posé certains problèmes protocolaires au gouvernement soviétique. Et les Moscovites s'amusent à déterminer, d'après le choix des personnalités désignées pour les accueillir, le rang que les Soviétiques reconnaissent à chaque délégation dans la hiérarchie du communisme international.

Les Chinois ont été nettement privilégiés. Ils ont été accueillis par Mme Kiritchenko, secrétaire du parti — qui devait présider la séance inaugurale du 21e Congrès — M. Kozlov, premier vice-président du Conseil, et plusieurs membres du Praesidium.

Les Polonais ont eu l'honneur d'être accueillis par M. Aristov, l'un des « cinq grands » du Kremlin, et les Tchèques par MM. Ponomariov et Chelepine, membres suppléants du Praesidium.

La délégation anglaise, en revanche, n'a trouvé à son arrivée que M. Chvernik, ancien président de la République actuellement relégué au second plan.

Aucune information n'a été publiée sur l'accueil des délégations française et italienne.

● L'annuaire du téléphone révèle : 55 pompes à essence à Moscou.

UN gros livre de 420 pages à couverture bleue vient d'être publié à Moscou : la première partie de l'annuaire téléphonique de 1958, tirée à 20.000 exemplaires et mise en vente pour la première fois dans les kiosques de la capitale. Il contient la liste alphabétique des administrations, entreprises et organisations collectives de Moscou. Une seconde partie contenant la liste des abonnés particuliers doit être publiée plus tard.

Le nouvel annuaire donne pour la première fois le numéro de téléphone du Patriarcat de Moscou, de l'Archevêché des Vieux Croyants, du Conseil de l'Eglise Baptiste et de la grande synagogue de Moscou. Mais les cinquante églises orthodoxes de la capitale n'y figurent pas.

Quatre entreprises (une usine à pain, une « usine à viande », un combinat alimentaire et une fabrique de crèmes glacées) portent le nom de M. Mikoyan. Une seule, l'usine à pain n° 5, porte celui de M. Kroutchev. D'après l'annuaire, il n'y a pour tout Moscou que 7 stations-service et 55 pompes à essence.

(U.P.)
M. MAREK HLASKO.
« *Les Allemands : ennuyeux. Les Français : factices.* »

(Intercontinentale.)
M. HUGH GAITSKELL.
« *Stupide et intempestif* » (sic).

LONDRES

● Gaitskell accusé de gaullisme.

LES déclarations de M. Gaitskell, leader du parti travailliste britannique, à son retour de Paris (« le général de Gaulle est un homme modéré »), ont ouvert une grave polémique au sein du Labour Party. L'hebdomadaire « Tribune » — organe de l'aile gauche du parti — a qualifié ces propos de « stupides et intempestifs ».

Il y avait longtemps que M. Gaitskell n'avait été l'objet d'attaques aussi violentes. Elles étaient d'autant moins attendues dans les milieux dirigeants du Labour Party que les deux grands partis observent généralement une trêve intérieure à la veille des élections (presque certaines pour mai 1959).

● Le Labour Party vote pour Nenni ; la S.F.I.O. contre.

APRES avoir désintégré, cette semaine, le gouvernement Fanfani, M. Nenni risque de désintégrer la semaine prochaine l'Internationale socialiste. La réunion du bureau exécutif de cet organisme qui doit avoir lieu à Londres s'annonce très orageuse.

Expulsé il y a dix ans de l'Internationale à cause de sa collaboration avec les communistes, M. Nenni a toutes les raisons de demander sa réintégration maintenant qu'il a rompu avec l'extrême gauche. Un obstacle existe pourtant : l'Internationale ne veut reconnaître qu'un seul parti socialiste par pays, et celui de M. Saragat y est affilié depuis la scission de 1948. L'échec des tentatives de réunification des deux partis socialistes italiens place donc l'Internationale devant l'alternative suivante : donner la préférence à Nenni — dont le parti est beaucoup plus puissant que celui de son rival — ou réviser les statuts pour pouvoir admettre les deux partis.

Le parti travailliste est nettement favorable à Nenni.

« *Le retour de cette brebis égarée au sein de la grande famille socialiste est mieux vu par le Labour Party que l'obstination des fidèles saragatistes qui ne l'ont jamais quitté* », ironise l' « Observer ».

Mais pour éviter le reproche d'avoir

choisi le plus fort, plutôt que le plus fidèle, les travaillistes seraient prêts à les admettre tous deux au sein de l'Internationale.

Tel n'est pas le point de vue de la S.F.I.O. qui craint le précédent que créerait une « représentation multiple ». Les socialistes français autonomes pourraient l'exploiter en leur faveur et frapper également à la porte de l'Internationale. C'est donc un duel serré qui s'engagera la semaine prochaine entre le Labour Party et la S.F.I.O. La plupart des pronostiqueurs donnent les travaillistes gagnants.

(Agip.)

L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE DU JAPON.
L'air de la campagne est plus sain.

BONN

● 1959 : Les nazis reparlent des Juifs.

EN exprimant publiquement, la semaine dernière, son « profond regret » de la multiplication récente des incidents antisémitiques en Allemagne occidentale, le chancelier Adenauer n'a pas calmé l'inquiétude des démocrates allemands et des 30.000 Juifs qui sont restés — ou sont revenus — dans la République fédérale.

Après treize ans de silence, les anciens nazis commencent à exprimer publiquement ce qu'ils ont gardé si longtemps sur le cœur. On entend à nouveau des propos de ce genre :

« *C'est dommage qu'ils n'en aient pas gazé davantage.* »

« *Si l'on décidait de construire de nouveaux fours crématoires pour les Juifs, je serais volontaire.* »

« *C'est la juiverie internationale, non le nazisme, qui porte la responsabilité de la guerre.* »

Leurs auteurs arrivent parfois devant les tribunaux :

● Un industriel de Herford est jugé cette semaine pour avoir déclaré que « *tous les Juifs d'Israël devaient être fusillés ou empoisonnés* ».

● Le procureur général de Francfort, le Dr Schweinsberger, est en instance de jugement pour avoir tenu à plusieurs reprises des propos antisémitiques. Il est constamment surveillé par la police depuis que celle-ci a découvert qu'il avait pris clandestinement un billet d'avion pour Le Caire.

● Un haut fonctionnaire du Land de Hesse a été suspendu de ses fonctions pour des motifs analogues.

Le gouvernement allemand est maintenant convaincu qu'il existe une organisation secrète d'anciens criminels de guerre nazis — vivant généralement sous des faux noms — qui s'occupe de protéger ses membres et en particulier d'organiser, lorsqu'ils sont menacés, leur fuite vers l'Egypte ou l'Argentine.

Mais ce qui inquiète davantage encore les démocrates allemands, c'est la « rentrée politique » de certains nazis. Le cas le plus spectaculaire est celui de l'ancien général de SS Reinefarth, qui s'est fait élire au Landtag du Schleswig-Holstein sous l'étiquette du parti des réfugiés. Sur les quatre autres députés de ce parti, l'un était un haut fonctionnaire du parti nazi et un autre, dirigeant des Jeunesses hitlériennes.

Critiqué pour avoir choisi comme candidat un ancien général SS, le président du parti, le Dr Gille, a répondu que le général Reinefarth était un « inoffensif et honorable soldat ».

Les étudiants de Kiel ont publié une déclaration protestant contre le retour politique des anciens nazis et rejetant avec dégoût la suggestion du Dr Gille selon laquelle le général Reinefarth était « *un parfait modèle pour la jeunesse allemande d'aujourd'hui* ».

MADRID

● Le trafic illégal entre l'Espagne et la Suisse.

A son retour de Paris, le ministre du Commerce espagnol, M. Ullastres, a exprimé sa « satisfaction » des entretiens qu'il avait eus avec les représentants du gouvernement français. Mais les milieux financiers espagnols sont extrêmement inquiets. Ils savent que les propositions faites à M. Ullastres par la France étaient les suivantes : dévaluation de la peseta, retour à la convertibilité et libération partielle des échanges. Or les démarches faites auprès de l'Allemagne pour obtenir des crédits permettant d'amortir les effets de ces mesures n'ont pas abouti, M. Erhard, ministre de l'Economie de Bonn, ayant posé une condition « impossible » : l'établissement d'un plan économique rationnel en Espagne.

La dévaluation, qui aura sans doute lieu d'ici deux mois, entraînera une hausse brutale des prix et obligera le gouvernement à lancer une nouvelle campagne « d'austérité ». Celle-ci sera d'autant plus mal accueillie que l'opinion publique est encore sous le coup des révélations faites le mois dernier sur le scandale du « trafic de devises » avec la Suisse. Bien que le gouvernement ait tenté d'étouffer l'affaire, les Espagnols ont appris que plus de 1.000 personnalités importantes et hauts fonctionnaires du régime avaient transféré illégalement dans des banques suisses l'équivalent de 1.400 milliards de francs. De nombreux pamphlets circulent dans le pays, exigeant que les noms des coupables soient publiés et leur procès organisé rapidement.

ROME

● Le Concile de Jean XXIII contre les Jeux olympiques.

EN annonçant, dimanche dernier, dans la basilique de Saint-Paul, la convocation d'un Concile œcuménique, Jean XXIII a laissé stupéfaits tous les assistants et la plupart des vingt-quatre cardinaux présents. Un Concile doit en effet réunir tous les cardinaux, évêques, abbés et supérieurs d'ordres de la chrétienté, ce qui représente aujourd'hui plus de 1.600 personnes. C'est d'autre part un événement extrêmement rare, puisque les deux derniers conciles ont eu lieu en 1545 à Trente (sur la contre-réforme) et en 1869 à Rome (sur l'infaillibilité pontificale).

Le thème choisi pour les travaux du prochain Concile — « l'unité de toutes les Eglises » — n'est pas moins surprenant quand on sait la constance avec laquelle Rome n'a cessé d'affirmer sa supériorité sur les autres Eglises chrétiennes, les protestants étant considérés comme « hérétiques » et les orthodoxes comme « schismatiques ». Des invitations seront pourtant faites aux chefs de ces différentes Eglises pour qu'ils viennent étudier à Rome les conditions d'un retour « à l'unité désirée par tant d'âmes sur la terre ».

Les travaux préparatoires du XXI[e] Concile seront très longs — de l'ordre d'une année environ. A moins qu'il n'ait lieu dans une autre ville que Rome, le Concile ne pourra donc se réunir avant 1961, la Ville Eternelle devant accueillir les Jeux olympiques en 1960.

Les difficultés auxquelles se heurteront les catholiques romains seront de deux ordres :

— doctrinal avec les protestants : ceux-ci rejettent presque tous les dogmes de l'Eglise romaine, notamment les dogmes mariaux ;

— pratique avec les orthodoxes : Moscou accordera-t-il leurs passeports aux patriarches et aux évêques orientaux.

Selon son entourage, Jean XXIII estimerait que seules les Eglises orthodoxes ont des chances de réintégrer l'Eglise romaine. Mais le XXI[e] Concile créerait un climat favorable à la reprise du dialogue avec les protestants et surtout avec l'Eglise anglicane, séparée de Rome depuis Henry VIII et pour un seul désaccord : son refus de reconnaître l'autorité suprême du pontificat.

(I.N.P.)

S.S. JEAN XXIII.
Tout le monde sera invité.

TOKYO

● L'empereur Hiro Hito bloque la circulation.

DANS un effort pour améliorer la circulation automobile dans la capitale japonaise, la municipalité de Tokyo vient d'instituer le stationnement payant. Depuis lundi dernier, les premiers compteurs fonctionnent sur les trottoirs au tarif de 10 *yen* (13 francs) le quart d'heure. Mais la municipalité a un autre projet, plus ambitieux : obtenir de la famille impériale qu'elle quitte Tokyo pour s'établir à Kyoto, ancienne capitale du pays, ou à Hayama, au bord de la mer, où se trouve déjà la résidence d'été de l'empereur. La raison : le palais impérial et son parc immense, situés en plein cœur de la ville, paralysent le développement urbain et gênent la circulation. La famille impériale déménagée, la résidence serait transformée en musée et le parc en jardin public, traversé par trois ou quat e grandes artères qui amélioreraient la circulation dans la ville.

Plusieurs réunions ont déjà eu lieu pour examiner le projet. Les avis restent partagés, non pas sur la nécessité du transfert, mais sur la meilleure façon d'en présenter la demande à l'empereur Hiro Hito. Selon certains, il faudrait insister sur ce qu'il y a d'inconvenant pour lui à vivre au milieu du tapage de la ville et à en respirer l'air vicié par les vapeurs d'essence. D'autres préféreraient souligner que le chef d'une nation démocratique ne peut continuer à vivre dans un château fort moyenâgeux. D'autres, enfin, voudraient faire valoir que l'empereur a droit à des vacances, comme tout le monde, et qu'il faut l'aider à « sortir de sa cage ».

La famille impériale, pour sa part, ne demanderait pas mieux que de quitter Tokyo. Depuis la guerre, sa véritable résidence ayant été endommagée par les bombardements, elle vit dans une sorte d'abri anti-aérien assez inconfortable.

NEW YORK

● Un nouveau slogan : « Nous gagnerons parce que nous sommes les moins forts. »

LE ministère de la Défense américain vient de publier un tableau statistique des « guerres limitées » (civiles ou internationales) qui se sont déroulées depuis 1945, indiquant dans chaque cas l'importance des forces en présence. Il en ressort que presque tous ces conflits ont été remportés par le camp numériquement le moins fort. Exemples :

● GUERRE D'INDOCHINE. — Français : 500.000 ; Vietminh : 335.000.

● GUERRE ARABO-ISRAÉLIENNE. — Ligue Arabe : 105.000 ; Israël : 98.000.

● CAMPAGNE DE SUEZ. — Franco-Anglais : 100.000 ; Egypte : 35.000.

● GUATEMALA. — Gouvernement : 9.000 ; rebelles : 5.000.

● CUBA. — Batista : 43.000 ; Castro : 7.000.

Trois exceptions importantes : la guerre de Malaisie remportée par les Anglais (175.000 hommes) sur les communistes (10.000), la guerre civile grecque (gouvernement : 211.000 ; rebelles : 10.000), et la révolte hongroise (Russes : 80.000 ; insurgés : 40.000). Dans la guerre de Corée (sans vainqueur), les forces étaient de 950.000 hommes pour les Nations Unies et de 1.179.000 hommes pour les communistes.

COMMUNISME

Un paysan conservateur

● ***Si Staline assistait au Grand Congrès de M. Kroutchev, à Moscou, cette semaine, que dirait-il ?***

IL y a près de trois ans, lorsque, au 20ᵉ Congrès du P.C. de l'U.R.S.S. les anciens lieutenants de Staline dénoncèrent les erreurs et les crimes du dictateur défunt, un journal satirique yougoslave crut pouvoir résumer la situation par un dessin : au ciel, agenouillé devant le Bon Dieu, Staline lui indiquait du doigt l'extraordinaire spectacle qui se déroulait au Kremlin et l'implorait : *« Laisse-moi redescendre, même pour cinq minutes. Cela me suffirait pour rétalir l'ordre dans ma maison. »*

La plaisanterie yougoslave contenait une bonne part de vérité : pendant les années qui ont suvi le Congrès de 1956, certains fidèles de Staline ont fait l'impossible pour « rétablir l'ordre ancien ». Leurs efforts ont été vains. Une cascade de réformes a transformé si profondément la vie soviétique qu'au moment où, dans la grande salle du Kremlin, s'ouvre le 21ᵉ Congrès du P.C. de l'U.R.S.S., la résurrection surnaturelle de Staline ne suffirait même pas à remettre les choses en l'état où elles se trouvaient le jour de sa mort.

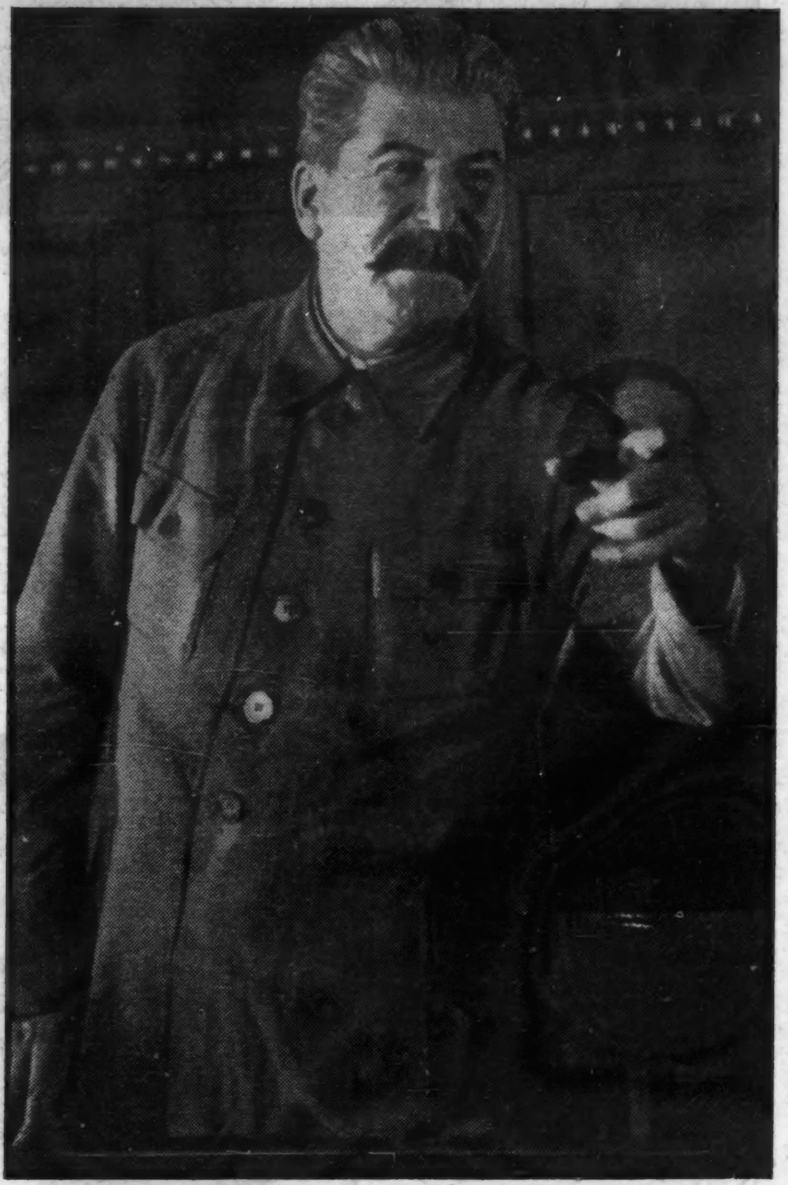
Le 21ᵉ Congrès ne risque d'ailleurs pas de remettre en question les changements effectués depuis trois ans. Leur promoteur, M. Nikita Kroutchev, est sûr d'avance d'être approuvé à l'unanimité pour ses réalisations et de recevoir un chèque en blanc pour mener à bien le plan septennal de développement économique du pays. Mais tous les problèmes soulevés par la déstalinisation n'ont pas été résolus, loin de là.

Le caractère monolithique du mouvement communiste international a été sévèrement ébranlé par les révélations kroutcheviennes sur Staline en 1956. Depuis, aucune doctrine nouvelle n'est venue remplacer l'ancienne et dans le bloc que la Russie entend toujours diriger, se sont développés des courants différents sinon contradictoires. Il existe aujourd'hui un communisme chinois, dynamique, un communisme polonais, libéral et prudent, et plusieurs autres tendances moins nettes qui sont en train de prendre forme dans toutes les démocraties populaires. En Russie même, bien qu'il n'y soit jamais fait allusion officiellement, le débat idéologique bat son plein.

Pour pouvoir canaliser et diriger efficacement ces forces divergentes, M. Kroutchev doit répondre — ce qu'il n'a pas fait encore — aux problèmes qu'il a lui-même soulevés il y a trois ans. Comment le fera-t-il ? Cherchera-t-il à approfondir sa propre analyse des erreurs du stalinisme et à effectuer un retour aux sources du communisme ? Ou se contentera-t-il de ranimer à son profit un « culte de la personnalité » capable de cimenter provisoirement le camp soviétique ? Bien qu'il ne figure pas à l'ordre du jour, c'est là le problème qui dominera les débats du 21ᵉ Congrès et lui donnera son importance historique. Il faut, pour le comprendre, retracer le chemin parcouru par le régime soviétique depuis six ans.

Le testament

Vers la fin de 1952, Staline, à l'apogée de sa gloire, décida de convoquer le 19ᵉ Congrès de son Parti. La nouvelle fut accueillie avec d'autant plus de surprise que cette Assemblée suprême du P.C. russe ne s'était pas réunie depuis treize ans déjà et que



(Cossira.)

JOSEPH STALINE (1).
« Cinq minutes pour rétablir l'ordre. »

rien dans l'ordre du jour annoncé ne justifiait l'urgence de sa convocation : la révision des statuts du parti et l'abandon de l'adjectif « bolchevik » pouvaient être effectués par simple décret ; quant au plan quinquennal qu'il s'agissait « d'approuver », il était en cours d'exécution depuis déjà deux ans.

Mais les véritables raisons de ce Congrès étaient ailleurs. Sentant peut-être sa fin approcher, Staline tenait à faire ratifier par les assises suprêmes du Parti le « testament spirituel » qu'il venait de rédiger sous le titre *« problèmes économiques du socialisme »*. Il semblait soudain se souvenir que toutes les grandes décisions politiques avaient été prises dans le passé par les Congrès annuels du Parti.

Le déclenchement de la Révolution d'Octobre avait été pratiquement décidé par le 6ᵉ Congrès, tenu clandestinement à Pétrograd deux mois avant les journées historiques de 1917. Depuis son accession au pouvoir, Staline avait espacé de plus en plus les Congrès (1925, 1927, 1930, 1934, 1939) mais il voulait léguer solennellement ses dernières volontés.

Il est utile de relire aujourd'hui les résolutions adoptées par le 19ᵉ Congrès car elles permettent de mesurer le chemin parcouru depuis par l'U.R.S.S. La doctrine de Staline tenait alors en deux points :

1) La guerre froide et la course aux armements nuisent davantage au bloc occidental qu'au camp soviétique qui doit nécessairement en sortir victorieux. Les contradictions internes du capitalisme amèneront les pays occidentaux à se faire la guerre entre eux parce qu'ils étouffent dans l'espace trop restreint qui leur est laissé, tout en étant trop faibles pour organiser une nouvelle croisade contre l'U.R.S.S. Celle-ci n'a donc qu'à maintenir son intransigeance à l'abri du rideau de fer pour cueillir un jour sans efforts les fruits de la division de ses adversaires.

2) Le développement de la société soviétique et le « passage au communisme » exigent le maintien de la priorité à l'industrie lourde. Le renforcement de la discipline, les sacrifices collectifs, la vigilance à l'égard des ennemis de classe restent les devoirs primordiaux du Parti. Le régime kolkhozien doit être progressivement étatisé et la commercialisation des produits remplacée par un système de « troc » aboutissant à l'abolition de la propriété individuelle et collective.

La révision

Cinq mois après avoir fait adopter à l'unanimité ce programme politique, Staline mourait. Et à peine était-il enterré que ses successeurs proclamaient son testament « inapplicable », sur le plan intérieur comme dans le domaine des relations internationales. La volte-face fut complète. Le démantèlement de la NKVD, l'amnistie accordée aux condamnés politiques, la révision de la politique agricole, la baisse des prix vinrent apaiser l'opinion intérieure. Le cessez-le-feu en Corée, la participation de l'U.R.S.S. à l'élection du secrétaire général de l'ONU, le dégel diplomatique, marquèrent le désir du Kremlin d'améliorer les relations internationales.

La personnalité de Staline, cependant, demeurait sacro-sainte. Si l'on évitait de la mentionner, personne n'osait non plus l'attaquer. Mais les successeurs du dictateur s'aperçurent bientôt qu'il était impossible de condamner une politique sans condamner en même temps celui qui l'avait incarnée. La situation risquait de devenir intenable s'ils ne se décidaient pas à dénoncer nommément Staline.

A la veille du 20ᵉ Congrès, convoqué pour le mois de février 1956, Nikita Kroutchev réunit le Comité Central et lui posa la question :

« Puis-je, avec votre accord, révéler à tous les délégués la vérité sur Staline ? »

Après un débat animé, il y fut autorisé à condition de faire son discours lors d'une séance secrète du Congrès. Le 19 février 1956, le nouveau secrétaire général du Parti montait donc à la tribune pour faire un portrait de Staline qui provoqua des crises cardiaques et de nombreux évanouissements dans l'assistance. Quelques semaines plus tard, son rapport secret était connu du monde entier et ouvrait une crise dramatique dans le mouvement communiste international, notamment dans les démocraties populaires.

L'épreuve de force

En Russie, où les révélations de Kroutchev avaient divisé la bureaucratie dirigeante et réintroduit un ferment revendicateur dans l'opinion, la déstalinisation s'annonçait profonde et rapide. Les derniers fidèles de l'ancien dictateur avaient manifestement perdu la bataille et se trouvaient à la merci des événements. Paradoxalement, ce furent les révoltes antistaliniennes de Pologne et de Hongrie qui leur permirent de reprendre leurs esprits et de passer à la contre-attaque.

Exploitant cette menace contre la cohésion du bloc soviétique, ils cherchèrent à en rejeter la responsabilité sur la politique suivie depuis la mort de Staline. Victorieux au 20ᵉ Congrès, majoritaire au Comité Central, Nikita Kroutchev se trouva bientôt acculé à la défensive au sein du Præsidium du Parti. Adoptées par le Comité Central, les réformes qu'il proposait étaient bloquées par le Præsidium. L'épreuve de force était devenue inévitable.

Elle se déroula à Moscou du 22 au 29 juin 1957 et donna lieu à une lutte sans merci. Le clan des « durs », dirigé par Molotov, Malenkov et Chepilov, demanda à Kroutchev d'abandonner son poste de secrétaire général du Parti. Celui-ci convoqua d'urgence une session extraordinaire du Comité Central, faisant ramener les délégués des quatre coins de l'U.R.S.S. en vingt-quatre heures, par des avions militaires. Devant l'assemblée au complet, il leva un doigt accusateur vers Molotov, Kaganovitch et Malenkov :

« Vos mains sont couvertes du sang des leaders de notre Parti et d'innombrables bolcheviks innocents assassinés au cours des grandes purges des années 1930.

— Les tiennes aussi, répliquèrent ses adversaires.

— Les miennes aussi, en effet, admit Kroutchev. *Mais je n'étais, pendant les purges, qu'un exécutant qui obéissait à vos ordres. Vous étiez déjà membres du Bureau Politique et c'était vous qui preniez toutes les décisions. C'est vous qui en êtes responsables, pas moi.*

(Suite en page 23.) →

(1) Au congrès des producteurs agricoles qui s'est tenu en 1935 à Moscou.

Une voiture sous la main...
mais pas sur le dos !
avec une auto louée, sans chauffeur, à la
S.A.L.A.M
Les frais ne courent que lorsque l'on roule
PAS DE FRAIS D'ENTRETIEN, D'ASSURANCE, DE GARAGE, PAS DE DEPRECIATION DE VOITURE, PAS D'IMMOBILISATION DE CAPITAL
toujours le modèle que vous voulez
et SEULEMENT quand vous le voulez
LOCATIONS DE COURTE DUREE et ABONNEMENTS
13, rue Magdebourg (16ᵉ) - Métro Boissière - Tél. POIncaré 38-58 et 37-94

A votre service...

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine

Mme Express a :

● ***Visité*** dans un grand magasin une exposition de tables parées pour de grandes ou moyennes occasions. Elle en a rapporté trois bonnes idées :

● Pour cacher les tréteaux d'un buffet ou les pieds d'une table quelconque, un volant de calicot blanc à plis plats cousu au bas d'une nappe blanche (20 cm de hauteur environ).

● Pour raccourcir une nappe trop longue, chiffonner en « choux » les quatre coins supérieurs et les retenir dans une cordelière nouée. La nappe est ajustée à la table et drapée sur les côtés.

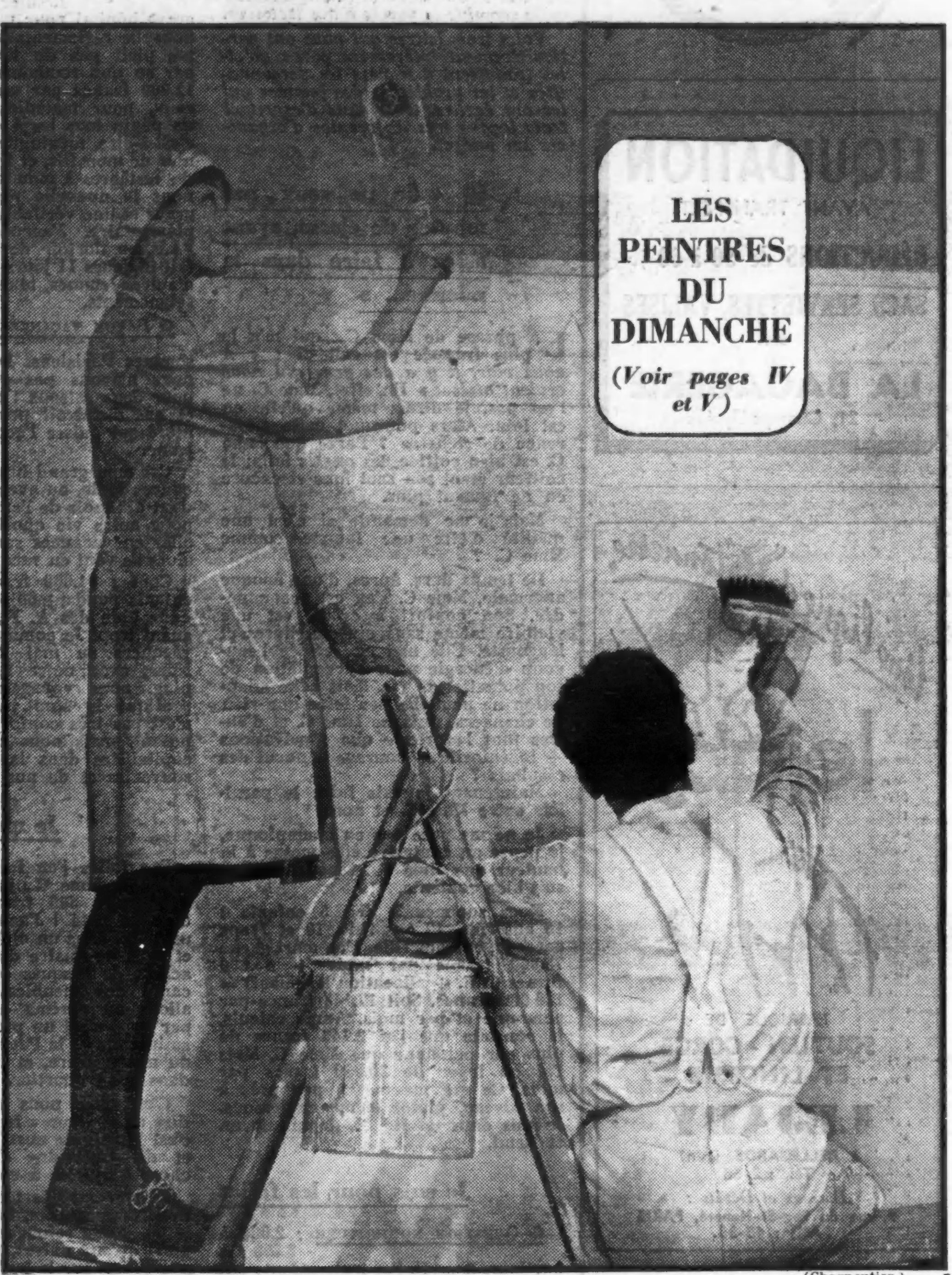
● Pour un goûter d'enfants : les assiettes en sucre qui se mangent ou se lèchent. (Marguerite Lapierre, 16, rue de l'Arcade ; 400 fr. l'une environ. Au Bon Marché, pendant l'exposition, jusqu'au 10 février environ.)

● ***Essayé*** un nouveau et excellent produit pour faire la vaisselle, le Rex, liquide tellement concentré que la contenance du bouchon, de la taille d'un gros dé à coudre, est suffisante pour une vaisselle de quatre personnes. Ce produit est conditionné sous forme d'un flacon de matière plastique de couleur vive, très esthétique et commode grâce à sa forme diabolo, il a reçu l'Oscar de l'emballage au dernier Salon du Conditionnement. Prix : 150 francs (pour soixante vaisselles environ). En vente chez tous les droguistes et grands magasins.

● ***Noté*** que les déclarations des bénéfices non commerciaux (professions libérales sans forfait, droits d'auteur, etc.) doivent être faites :

1° AVANT LE 31 JANVIER pour les contribuables qui ont choisi la formule de l'évaluation administrative. Ils doivent indiquer sur une formule de déclaration modèle A 4 leur revenu de l'année.

2° AVANT LE 28 FEVRIER pour les contribuables qui ont choisi l'évaluation personnelle (sous réserve de contrôle par l'administration). Ils doivent indiquer sur une formule modèle A 3 leur revenu net.


LES PEINTRES DU DIMANCHE
(Voir pages IV et V)

(Charpentier.)

LES SERVICES-EXPRESS A VOTRE DISPOSITION

En trois semaines les Services de Mme Express ont accordé plus de 1.000 consultations à nos lecteurs. Vous pouvez, vous aussi, vous adresser aux Services-Express. Ils vous aideront à résoudre les nombreux problèmes juridiques et pratiques que pose chaque jour l'organisation de votre vie matérielle et de votre budget.

Huit services sont actuellement à votre disposition :

● **Service loyer** : pour tout ce qui concerne votre statut de locataire ou de propriétaire.

● **Service impôts** : pour vous aider à démêler votre situation fiscale.

● **Service juridique** : pour vous permettre d'aborder en connaissance de cause la nouvelle législation.

● **Service conseil d'achats** : pour vous renseigner sur les marques existantes et vous orienter dans le choix de vos investissements ménagers.

● **Service orientation** : pour vous éclairer sur le choix d'une carrière et vous communiquer les adresses d'écoles ou d'établissements où vous pouvez vous adresser.

● **Service installation** : pour vous guider dans l'aménagement et la décoration de votre intérieur. A Paris le Service installation peut envoyer une décoratrice à domicile (3.000 francs la consultation pour les lecteurs abonnés).

● **Service occasions** : pour vendre ou acheter n'importe quel objet d'occasion. Vous pourrez passer une annonce pour la somme forfaitaire exceptionnelle de 1.000 francs. (Ce service est à la disposition de tous nos lecteurs et un Service expertise à la disposition de nos abonnés.) Voir page VIII.

● **Service achats directs** : ne manquez pas de voir la semaine prochaine la nouvelle sélection d'achats directs que Madame Express a choisis pour vous et pourra vous faire livrer à domicile en vous évitant erreurs et pertes de temps.

ATTENTION :

Ecrivez à **Madame Express, 29, rue de Marignan,** en ayant soin :

● D'indiquer lisiblement votre nom et votre adresse.

● de noter sur l'enveloppe le nom du service auquel vous vous adressez.

● De joindre un timbre pour la réponse.

● De donner un maximum de précisions sur le problème qui vous concerne.

● De ne poser qu'une seule question par page.

● De préciser le numéro de votre abonnement ou d'envoyer un chèque ou un mandat de 5.000 francs pour un abonnement d'un an à « L'Express ». Nous vous rappelons en effet que chacun de ces services est à la disposition de nos abonnés pour une consultation.

LIQUIDATION
AVANT TRANSFERT
RÉDUCTIONS de 30 à 60 %
SACS, SERVIETTES, VALISES
etc.
LA BAGAGERIE
21, Champs-Elysées

FABRIQUE DE
SOUTIEN - GORGE
ET LINGERIE
LEJABY
à BELLEGARDE (Ain)
Tél. : 2-68
Bureaux et Dépôts :
9, rue du Fbg-St-Honoré, PARIS
ANJ : 45-33.

Pour le
SKI
TUNMER
VOUS ÉQUIPE...
CATALOGUE FRANCO
5, PL. SAINT-AUGUSTIN
PARIS

POUR VOS RECEPTIONS
COCKTAILS, LUNCHS, DINERS
VIVIER
EST A VOTRE DISPOSITION
2, av. de Châtillon
91, rue d'Alésia
Paris-14e - Vau.16.05
PERSONNEL ET MATERIEL COMPLET
Livraison Paris-Banlieue

BUDGET

Comment font-ils ?

● *Trois lectrices prennent la parole :*

APRES avoir interrogé Mme C..., mère de trois enfants, vivant à Paris et qui dispose de 75.000 francs par mois (1) Mme L..., institutrice, mère d'un bébé qu'elle est obligée de faire garder pour pouvoir travailler et qui lui coûte le tiers de son budget (1), et Mme M.., femme de mineur de fond en Lorraine (1), nous laissons cette semaine la parole à nos lectrices.

Voici trois lettres qui nous ont particulièrement intéressées parce qu'elles traduisent à travers les personnalités et les problèmes des femmes qui les ont écrites, trois états d'esprit et trois façons très différentes d'organiser un budget.

● « Je ne veux pas monter de classe, ayant assez à faire dans la mienne... »

LA phrase de Mme C... qui m'a le plus frappée est celle-ci : « *A nous voir, il y a des gens qui nous croient aisés...* » En effet, Mme C. ne l'est pas, je dirais même qu'elle en est loin. Alors pourquoi cette apparence de richesse ? Parce que Mme C. est bien coiffée, les ongles faits; le coiffeur étant son seul luxe et encore en ne fumant plus.

Mais je me demande si c'est une qualité d'être une fomme comme Mme C. ?

De temps durs, âpres, d'une époque anormale, Mme C. s'en est accommodée. Son confort à crédit est une victoire même sans cinéma, livres et langouste. Elle met en service beaucoup d'énergie pour l'acceptation de son potentiel de vie. Mais cette adaptation ne peut-elle pas faire que rien ne changera, puisque Mme C. et d'autres font la preuve que : privations + ingéniosité + courage donnent des résultats ?

Maintenant je vais faire le parallèle entre Mme C. et nous.

Je ne me pose pas en championne, je pense au contraire être moins à la hauteur que Mme C. et pourtant j'en suis bien contente.

Nous sommes 7, soit 5 enfants : 18 ans fille, 12 ans fille, 10 et 7 ans garçons, et 3 ans fille. Mon mari gagne 75.000 francs par mois + 45.000 francs (A.F. + allocation logement) = 120.000 francs. Soit 17.143 francs par personne et par mois. Après calculs, je constate que j'ai 2.143 francs de plus par personne que Mme C. Mais j'ai un loyer de 20.000 francs par mois. Ce qui me met à peu près à son niveau, plutôt même en-dessous. Je suis dans un H.L.M. depuis un an et demi.

Je suis pour les folies

● QUESTION NOURRITURE : 2.000 à 2.500 frs par jour. A midi, j'ai trois enfants qui restent à la cantine, coût 2.400 francs par semaine. C'est économique pour moi, et je ne pense pas qu'ils y mangent mal. Le soir est toujours un repas riche avec viande. Mon mari mange à sa cantine pour 250 francs. Donc au repas de midi, nous ne sommes que trois, et moi aussi je déjeune « rapidement ».

● LAVAGE. Je le partage, je fais nylon, couleurs, chaussettes, et même jupe, imper, pantalons. Le reste aux machines automatiques, soit 800 à 1.000 francs par semaine.

● GAZ, ÉLECTRICITÉ. 7.500 à 8.000 francs tous les deux mois.

Je tricote pull-overs, chaussettes, je couds les petites choses, jupon, pyjamas, jupes aux filles, corsages, quelques tabliers, le tout à la main n'ayant pas de machine à coudre. Je fais les couvertures en laine à petits carreaux, avec les vieux pull-overs, les laines que je quémande chez les amies, ou celles achetées au moment des soldes.

Ce qui est très pauvre chez nous ce sont les vêtements, nous avons juste, mais très juste ce qui est obligatoire.

Mon mari : un seul complet + deux pantalons; moi : un imper nylon vieux d'il y a 6 ans (reteint dernièrement) et un manteau tous les 5 ans. Et je renouvelle les vêtements des enfants à l'ultime minute. Pas de vêtements du dimanche. Ma fille de 18 ans ne réclame jamais rien, et nous arrivons avec un peu de neuf et quelques dons d'amis plus aisés à ce qu'elle n'ait pas de complexes. Je ne vais chez le coiffeur qu'une fois par an pour une permanente. Ma coquetterie se borne à l'achat une fois par an d'un pot de crème de grande marque, et tous les deux ans, d'un tout petit flacon de parfum d'une grande marque aussi. Je suis délibérément pour les folies !

● MALADIE. Cas grave : médecin particulier ; si le cas s'aggrave hôpital pour tout le monde. La nouvelle réglementation de la S.S. ne me plaît pas du tout. 6.000 francs par an non remboursés. J'ai environ 12.000 francs par an de frais médicaux, pour maladies non graves et un pépin tous les 4 ou 5 ans. Pépin, c'est-à-dire méningite à Pâques dernier de mon fils, et il y a 4 ans greffe de vertèbres à mon mari. Donc, pour nous la nouvelle réglementation est grave et une véritable privation supplémentaire. J'accouche toujours à l'A.P. en dortoir de 20 femmes, cela fait toujours 11 jours de contacts avec d'autres femmes, toujours pleins d'enseignements.

● RAYON VACANCES. Pas de famille en province, sommes Parisiens. Depuis deux ans, nous n'avons pas été en vacances, pour deux raisons : manque d'argent, et pas d'endroit pour la petite dernière qui puisse l'accepter étant trop jeune.

Car mon grand luxe, ce sont les vacances seule, ou avec mon mari. Pendant dix mois de l'année je me débats pour notre vie quotidienne. Je veux aller en vacances sans mes enfants, alors ils vont en vacances en colonies.

Coût : 64.000 francs pour quatre enfants pendant 60 jours chacun, aucune aide des A. F., mon mari gagnant trop. Je commence à payer ces vacances en mai jusqu'en octobre. Nous, avec notre matériel de camping, nous voyageons. Nous avons pratiqué le stop jusqu'en 1954. Ce n'est pas très confortable, ni très reposant, mais nous sommes de vrais capitalistes dans la richesse de nos souvenirs et de nos joies.

Je me casse la tête

Des folies j'en fais, je suis moins sage que Mme C., j'ai acheté à Noël une truffe 300 francs pour mettre dans un pâté ! J'achète chaque mois un livre, dans un club, ou en librairie et trois ou quatre disques par an, les achats de disques ont été réduits à cause des meubles à payer. Nous allons au cinéma environ une fois par an si c'est un programme des Ursulines ou de la Pagode ou un cinéma du même genre, et deux fois si c'est dans notre quartier.

C'est chez nous une habitude de dire au visiteur « tu restes à dîner »; c'est l'habitude aussi de répondre oui et de descendre chercher quelque chose à ajouter à ce qui était prévu.

Je me casse la tête pour les questions domestiques, la fin du mois est le 20, je me refuse un tas de choses ainsi qu'aux autres, mais les entorses que je fais sur le budget pour nos distractions et notre culture me payent des jours maigres, de mes cheveux raides, de mon manteau usé.

Personne ne me croit riche, il n'y a qu'à regarder nos vêtements, d'ailleurs je ne marcherai pas dans cette réputation. J'ai des difficultés et je ne les cache pas, je tiens à rester la femme d'un technicien d'aviation, c'est-à-dire un ménage d'ouvrier mettons qualifié, je ne veux pas monter de classe, en apparence, ayant assez à faire dans la mienne.

Mme L. D...,
Paris.

● *« Je porte un tablier à la maison, pour épargner ma robe. Mais mes filles trouvent ça idiot... »*

J'AI été très intéressée par l'article de Mme C., car ses problèmes sont très semblables aux miens. En effet, si elle a un peu moins d'argent que nous — mon mari, fonctionnaire, touche par mois 85.000 francs et le sien 75.000 francs — en revanche nos charges de famille et notre loyer sont plus élevés que les siens.

Notre loyer est aux environs de 100.000 francs et nous avons 7 enfants : 3 filles encore à la maison, 18,16 et 12 ans, 3 enfants mariés (10 petits-enfants) et une célibataire qui a quitté la maison.

Mais les enfants mariés ou hors de la maison et les petits-enfants ne sont pas, et de loin, des occasions d'économies.

Mon mari me donne chaque mois 55.000 francs.

En cas de coup dur

J'en consacre 30.000 à la nourriture, 15.000 à la toilette de mes trois filles et moi, 5.000 pour le gaz et l'électricité, 5.000 pour l'entretien de la maison, blanchissage, réparations, etc.

Comme mon mari avait été augmenté en janvier ou février dernier de 5.000 francs par mois, nous avons pris l'habitude de mettre ces 5.000 francs dans une enveloppe en cas de coup dur ou pour payer les voyages de vacances.

Nous n'avons pas la chance d'être reçus dans nos familles, mais nous passons les vacances dans une petite maison de pêcheurs que nous ont laissée nos parents. Nous y recevons de très nombreux enfants, petits-enfants, neveux, amis. On s'empile jusque dans le grenier transformé en dortoir, mais chacun paie son écot. Je dispose donc, par jour, de 1.000 francs pour quatre. Mon mari ne rentre pas déjeuner, et il me rembourse son dîner du soir, 250 francs par jour et par personne. C'est très peu mais on y arrive.

Comme Mme C..., j'achète toute mon épicerie et les produits d'entretien dans des Uniprix.

Je ne suis pas de l'avis de Mme C..., je ne trouve pas que la charcuterie soit un tel luxe ! deux ou trois ronds de saucisson avec du pain beurré calment bien les jeunes appétits avant d'attaquer le bifteck frites qui revient plus souvent qu'à son tour dans nos menus.

J'utilise peu de bas morceaux car je trouve qu'ils reviennent plus cher que mes biftecks à 70 francs. Il en faut un beaucoup plus gros poids et ils demandent une longue cuisson, donc plus de gaz. La question épineuse, ce sont les fruits, dont les enfants ont grand besoin et qui coûtent très cher.

Nous acceptons très peu d'invitations à dîner pour ne pas avoir à les rendre. Le soir, je donne à ma famille une bonne soupe de légumes, un plat (légumes ou pâtes) et très souvent un entremets. Je n'ai personne pour m'aider, mais je donne mon linge au lave-au-poids. J'ai un aspirateur et un tout petit réfrigérateur que nous ne branchons que l'été.

La question habillement devient très difficile car, à l'âge qu'ont mes filles, je désire qu'elles soient simplement mais gentiment mises.

Trop riches pour une bourse

Pour moi, aussitôt que j'ai mis le pied dans l'appartement, je mets un tablier ou je change de robe ou de jupe, pour garder toujours quelque chose d'impeccable.

C'est à peu près impossible d'obtenir ça de la jeune génération; en plus, ils trouvent ça idiot. Nous sortons extrêmement rarement. Mon mari emmène quelquefois ses filles au cinéma ou leur offre leur place pour qu'elles y aillent avec des amis.

Comme distractions : musique, radio et disques, et surtout lecture, quelques conférences.

Mon mari se charge du loyer, de son entretien personnel, du médecin (nous allons toujours dans les hôpitaux), du pharmacien, des livres de classe et du chauffage.

Nos trois filles vont au lycée, L'année dernière, mon mari avait fait une demande de bourse de livres de classe, elle nous a été refusée, nos revenus étant trop importants.

On se demande avec inquiétude ce que peuvent être les revenus des parents des nombreux boursiers.

Nous n'avons ni voiture ni téléphone, mais un joli vieil appartement avec chauffage central individuel et salle de bains.

Je ne crois pas que nos amis, comme ceux des C., se posent la question de savoir comment nous faisons, je crois plus simplement, qu'ils n'imaginent pas qu'il y a autour d'eux des ménages qui sont obligés de vivre avec de si modestes revenus et qui s'en tirent.

Mme X. M.,
Paris-6e.

(1) « L'Express » des 8, 15 et 22 janvier.

● « Ceci étonnera bien des gens qui se font une autre idée de la vie d'un médecin... »

MON mari est médecin, il gagne bon mois, mauvais mois environ 155.000 francs ; l'été un peu moins, l'hiver un peu plus. Nous ne sommes installés que depuis un an et demi. Mon mari a commencé à gagner sa vie à trente ans, après sept ans d'études, deux ans de perfectionnement comme interne dans un hôpital de la banlieue parisienne, et, le pire, deux ans et demi de service militaire.

A trente ans, sans un sou, à la tête d'un diplôme, d'une femme, d'un enfant de trois ans, il lui a fallu s'installer très vite, sans trop choisir, et emprunter pour tout : achat d'une clientèle très, très moyenne : 1.200.000 ; une auto, la moins chère : 500.000 ; des meubles et du matériel nécessaires pour le cabinet médical et nous-mêmes, soit 800.000. Au total : un passif de deux millions et demi, passif qui se révèle bien dur à rembourser.

Sur les 155.000 francs approximatifs gagnés chaque mois, nous avons des frais fixes, très élevés : 78.000 francs par mois. Ils comprennent : remboursement de nos dettes : 400.000 francs par an, soit 33.000 francs par mois ; loyer : 15.000 francs par mois ; charbon : 5.000 francs par mois (en répartissant sur toute l'année) ; et le reste, soit 25.000 francs, pour nos diverses assurances, soit assurances maladie, chirurgicale, vieillesse, automobile, caisse de retraite, patente, etc. Pour l'instant, nous ne payons pas d'impôts. Ces 78.000 francs terribles enlevés, il nous reste exactement 77.000 francs par mois pour tout le reste.

Je ne veux pas économiser sur la nourriture. Nous avons trop pâti de 1939 à 1949 des privations de guerre ou d'après-guerre. Je dépense pour cela 30.000 francs par mois pour nous trois. Je ne trouve pas que ce soit excessif.

Notre grosse dépense est l'auto. En essence, mon mari a besoin de 12.000 francs ; il met chaque mois de côté la même somme pour l'amortissement de l'auto (il faudra bien, hélas ! la remplacer un jour), soit au total 24.000 francs par mois.

Sorties « pique-écran »

Je n'ai pas de bonne, il n'en est pas question. Une femme de ménage un jour et demi par semaine me coûte 5.000 francs par mois et 1.000 francs d'assurances sociales, soit 6.000 francs. Je suis littéralement bloquée chez moi toute la semaine. Je dois être constamment là pour répondre à la porte ou au téléphone.

Il nous faut aussi 3.000 francs par mois de gaz, électricité, 1.500 francs pour le téléphone, 1.000 francs pour le linge donné à laver dans un établissement Bendix et 500 francs pour les produits d'entretien : au total 66.000 francs.

Il nous reste exactement 11.000 francs par mois pour nos loisirs, nos plaisirs, l'entretien du matériel médical de mon mari, notre habillement à tous les trois, et l'imprévu.

Nos loisirs se réduisent à fort peu de chose. Nous ne pouvons pas sortir, faute de bonne. A part quelques parties de pique-écran chez des amis à télévision, nous avons comme ressource la lecture. En journaux et abonnements à des bibliothèques nous dépensons 2.500 francs par mois. Je ne les regrette pas.

Pour les vêtements, j'ai résolu le problème. J'habille entièrement ma fille. Je m'habille moi-même, sauf les manteaux, et j'ai plaisir à dire que cela ne se voit pas tellement. Mon mari a un vestiaire extrêmement limité, que nous soignons au maximum, mais qui, hélas ! s'abîme vite. Et il y a les chaussures, hélas ! et le pied de ma fille qui a une tendance fâcheuse à grandir tous les deux mois.

Pour le reste, je sais que, pendant trois ou quatre ans, il nous faudra calculer sur tout et qu'après, notre existence ne sera jamais fastueuse. Ne croyez-vous pas que ceci étonnerait bien des gens qui se font une autre idée de la vie d'un médecin ?

Mme L...
Hérault.

CE QUE LA HAUTE-COUTURE 58... ... A PROVOQUÉ EN 59. (Dambier.)
Quelque chose bouge dans la tête des femmes.

HAUTE-COUTURE

Et maintenant, séduire les Allemandes...

● Premier coup d'œil : les robes s'allongent et prennent de la carrure.

MARDI matin, cinq cents journalistes françaises et étrangères, entassées dans les salons de Pierre Balmain, rue François-Iᵉʳ, ont eu la surprise d'entendre annoncer le début de la collection en six langues : français, anglais, allemand, espagnol, italien et hollandais.

Il ne s'agissait pas seulement d'une innovation amusante, mais d'un symptôme intéressant. Les collections de la Haute Couture sont placées cette année sous le signe du Marché commun.

Si les Américains représentent encore la majeure partie des huit cents acheteurs étrangers, tant en nombre qu'en chiffre d'affaires (la moitié environ des cinq milliards exportés l'année dernière par la Haute Couture), les Européens sont venus plus nombreux que d'habitude. Et un accord doit intervenir, dans les semaines qui viennent, entre les couturiers parisiens et les confectionneurs allemands pour que deux présentations annuelles aient lieu désormais à Berlin et à Dusseldorf.

La couture, pour qui l'hiver 58 a déjà été la meilleure saison depuis la guerre, espère, grâce à l'abaissement des tarifs douaniers et à la dévaluation, que l'année 1959 marquera la fin de ses difficultés financières.

Mais le Marché commun ne représente pas seulement des possibilités « bassement matérielles ». Pour les journalistes et le public, la bataille du « prestige » est plus passionnante encore à suivre. Les édits de la couture parisienne seront-ils suivis par l'industrie européenne de la confection qui touche un marché de soixante millions de femmes environ ? Les Italiens représentent-ils une concurrence sérieuse ? Se créera-t-il des bureaux de modélistes européens qui dessineront une mode indépendante de la Haute Couture et plus facile à adapter aux nécessités techniques de la production en grande série ? Autant de questions qui auront leur réponse dans l'année qui vient.

On a beaucoup reproché, avec juste raison, à la couture, depuis quelques années, de ne pas adapter ses modèles aux conditions de vie modernes. Mais, même s'il n'y paraît pas à première vue, son influence reste déterminante sur la mode française. Un exemple : les deux photos ci-dessus. A gauche : un modèle de Pierre Cardin de la dernière collection ; à droite : une jeune femme 1959 comme nous en voyons chaque jour. Apparemment, elles ont peu de points communs. En fait : le bonnet rond s'inspire du chapeau boule, le lainage de la robe et le chandail sont tous deux en mohair, elles sont toutes deux habillées en clair pour l'hiver (ce qui aurait paru insensé il y a quelques années). Enfin, si Chanel n'avait pas accompagné tous ses tailleurs, depuis plusieurs saisons, de blouses à manches longues, ce n'est pas le chemisier, mais le foulard, qui se porterait cette année encore avec les chandails.

Attention aux Parisiennes

Chaque saison, après les collections, quelque chose bouge dans la tête des femmes. Mais elles ne sont pas prêtes à accepter n'importe quoi sous prétexte que c'est « la mode ». Les couturiers doivent y prendre garde. S'ils veulent gagner la bataille du « prestige », ils ont besoin d'abord d'être suivis par les Françaises. Comment imposer aux Allemandes, ou aux Hollandaises, une mode que la « Parisienne » aurait refusée ?

Que nous proposent-ils cette saison ? Il est encore trop tôt pour tirer des conclusions définitives, Saint-Laurent et Chanel ne présentant qu'en fin de semaine. Voici cependant quelques tendances qui se dégagent après avoir vu Cardin et Balmain, et qui se retrouvent chez Patou :

● Les jupes allongent de quelques centimètres (les couturiers eux-mêmes ont avoué qu'à la dernière saison ils ont été obligés, à la demande des acheteurs et de la clientèle particulière, de livrer presque tous leurs modèles plus longs que ceux de la collection).

● Les manches prennent de l'importance. Elles élargissent curieusement la silhouette à la hauteur du biceps, et se nervurent, se pincent, se gonflent par des détails de coupe très étudiés.

● Les cols s'enroulent autour des épaules en forme de cerceaux, de berthes ou de cache-cœurs.

● Les tailles restent souvent libres, à peine esquissées, se ceignant parfois de très hautes ceintures, ne s'étranglant jamais.

● Les tailleurs restent courts, mais certains modèles laissent déjà deviner qu'ils auront envie d'être longs l'hiver prochain.

● Les petites robes droites sont tout à fait... droites.

● Les lainages sont unis, peu de tweed, de Prince de Galles ou de pied-de-poule. Seulement quelques carreaux.

● Les plissés soleil remplacent les plis plats.

● Le beige, du bouleau à l'écaille, détrône le gris et le bleu marine, et se marie souvent au blanc.

● Les jaunes et les verts étendent leur gamme à l'infini, dans tous les tons de moutarde et de liqueurs.

Pour l'instant, donc, pas de révolution, mais une évolution suffisamment subtile pour donner un petit « coup de vieux » aux robes de l'année dernière.

Mais attendons la suite...

MAISON

Les peintres du dimanche

En peignant vous-même une pièce, vous réaliserez une économie de 200 à 300 %. A condition de travailler proprement et de ne pas faire appel à un professionnel pour réparer les dégâts.

Si vous avez une pièce à repeindre, peut-être vous sera-t-il impossible, en ce début d'année où tant de prix ont augmenté, de faire appel à un professionnel. Il vous reste donc deux solutions : vivre entre des murs tristes, ou prendre votre courage à deux mains et entreprendre vous-même vos travaux de peinture. Suivant la qualité de la peinture employée et les tarifs de votre peintre vous réaliserez ainsi une économie de 200 à 300 %. Sans compter les réelles satisfactions d'amour-propre que vous retirerez de cette opération.

Profitez donc de vos week-ends d'hiver pour devenir peintre du dimanche. Voici quelques conseils qui vous aideront dans cette entreprise. Elle ne demande qu'un peu d'adresse et beaucoup de persévérance :

● Le matériel

Pour travailler proprement il vous faut :

Un escabeau,

un seau et un crochet pour l'accrocher à l'escabeau,

une grosse éponge,

un grattoir,

un couteau ou une palette à reboucher,

une brosse ronde à plafond,

une petite brosse ronde dite « brosse de pouce »,

un rouleau (avec baquet ou grille),

une grande brosse plate de 7 à 8 cm. environ, si l'on préfère la peinture bien lisse.

● La préparation des surfaces

Avant d'attaquer la peinture proprement dite, il importe de bien préparer les surfaces à peindre ou à habiller de papier peint. Ces travaux de préparation sont longs et fastidieux, mais le résultat final dépend en grande partie de la façon dont ils auront été exécutés.

LE LESSIVAGE.

● Dépoussiérer les surfaces à l'aspirateur (à défaut, au balai et à la tête de loup).

● Lessiver mètre carré par mètre carré avec un mélange d'eau et de lessive Saint-Marc (proportions : 1/2 paquet pour 5 litres d'eau environ).

● Bien frotter à l'aide d'une grosse éponge.

● Rincer au moins deux fois.

● Recommencer l'opération une seconde fois si les murs sont vraiment très sales.

LE DÉCOLLAGE DES VIEUX PAPIERS PEINTS.

● Détremper très largement les murs avec une grosse éponge imbibée d'eau chaude.

● Arracher le papier lambeau par lambeau, il doit venir tout seul. S'il résiste, recommencer à le mouiller.

Attention : ne pas utiliser un grattoir ou un couteau quelconque pour enlever les morceaux de papier récalcitrants, on risque de faire des trous qu'il faudra reboucher par la suite.

LE REBOUCHAGE DES TROUS OU FISSURES.

● Ouvrir largement la fissure ou le trou. Reboucher à l'enduit ou au plâtre à l'aide du couteau à reboucher. Gratter la surface pour obtenir que le rebouchage soit aussi plat que possible.

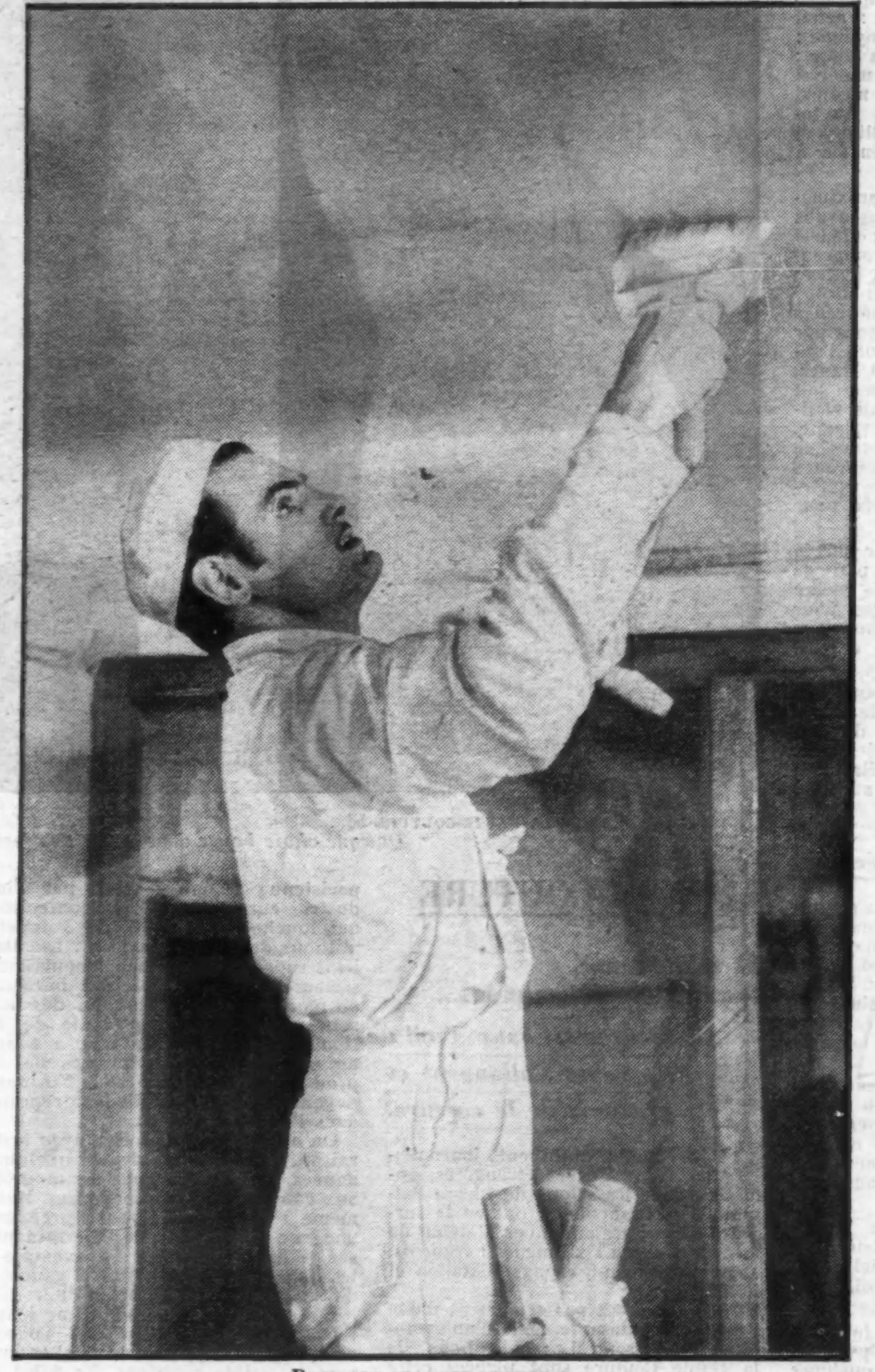
● Laisser sécher.

● Poncer au papier de verre double zéro avant de passer la première couche dite couche d'impression. Attention : si l'on doit poser du papier peint sur un mur dont les trous ont été rebouchés, utiliser du plâtre de préférence à de l'enduit, ce dernier étant gras risque de faire des taches visibles sur le papier.

● Prendre soin de bien gratter, voire de poncer au papier de verre les murs et les boiseries si la peinture précédente était une peinture à la colle.

● La peinture

Même si l'on a décidé d'utiliser un rouleau, le pinceau est nécessaire pour certains endroits, tels que corniches, portes ou moulures.



POUR LES GRANDES SURFACES.
La grosse brosse ou le rouleau.

LE PLAFOND.

Le plafond et la corniche étant parfaitement lessivés et secs c'est par eux que l'on attaque les travaux de peinture proprement dits.

● Utiliser une brosse ronde dite brosse à plafond ou un rouleau.

● Préparer la peinture spéciale pour plafond (blanc gélatineux ordinaire 85 fr. le kilo, ou blanc gélatineux renforcé au latex, 375 fr. les 2,5 kg). Mélanger à 20 % d'eau et laisser gonfler cette préparation au moins deux heures.

Commencer par la corniche (au pinceau). Passer ensuite une première couche parallèlement à la fenêtre, peindre la corniche en seconde couche, passer la deuxième couche de blanc gé… le plafond proprement dit… lairement à la fenêtre. Bross… rouleau.

● Ce qu'il faut…

Il existe des poudres qui… de teinter le blanc gélatineux… soigneusement le mélange.

Une solution plus onéreu… à traiter les plafonds au N… plafond, peinture qui sert é… sous-couche pour les peinture… latex. L'avantage réside dans… vant :

1) le mélange est tout prê… à servir ;

2) un plafond peint au « … fond » devient lessivable.

LES MURS ET BOISERIES.

On commence la peinture… par les portes et les boiseries… avec une petite brosse ronde… « pouce ».

Attaquer ensuite les grand… soit au rouleau, soit à la gra… pour cela, étendre la peintur… ment sur un mètre carré envi… ler ensuite horizontalement… couvrir, terminer en passant… verticale toujours dans le sens… haut.

LA PEINTURE A L'HUILE OU…

Le procédé est le même po… tures à l'huile ou les laques,… peintures émulsionnées ou le… à base de latex ; elles sont… ment plus difficiles à réussir.

La laque en particulier dem… travaillée en couches minces…

Pour ceux qui craignent d… sir ce travail, il existe un roul… dit « Laqueur Ripolin » (pri… baquet 910 fr.).

LA MODE.

La mode actuelle est aux… la pièce en comporte évidemm… gnées dans un ton opposé… panneaux, moulures blanches… gris argent par exemple. C'est… délicat, qui demande beaucoup… tie. Pour être sûr de ne pas «… le meilleur procédé consiste à… long carton rigide que l'on gl… long de la baguette au fur et… du travail du pinceau.

D'autre part, certains am… modernes exigent des murs po… Voici les principes essentiels…

● Le mur le moins éclairé… qui doit être peint dans la… plus claire.

● Les plafonds dans une p… chrome ne doivent pas être b… peints dans l'un des tons des m… que la pièce est très haute d… il est important de peindre ce… un ton plus foncé que celui de… inversement si la pièce est bas… fond.

● La pose du papi… (joints c…

● Matériel : une table à colle… sur tréteaux, table de salle à m… allonges, etc.), escabeau, sea… mètre rigide, lame de rasoir… plate en soie sans manche.

● Préparer la surface. Dé… faitement le vieux papier, b… trous, poncer.

● Poser un premier papier… papier d'apprêt. Poser ensuite… pier d'apprêt le papier peint… suivre : dérouler le lé de droite… bien à plat sur une table. Mesu… gueur à couper et marquer u… repère au crayon. (Si le papier… ou à dessins, penser à bien… raccord).

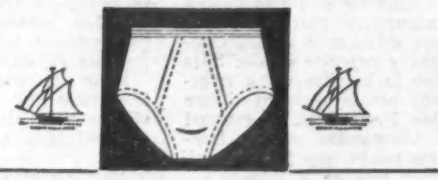
● Couper tous les lés de…

● Retourner le papier à l'…

● Préparer la colle dans u… tenant compte du mode d'empl… sur le paquet (colle Rémy par… Encoller le papier sur l'envers… mençant pas les bords. Replier… lui-même en deux parties, cha… mité ramenée colle contre co… milieu. Monter sur l'escabeau,… des coins repliés du papier, les… en haut du mur en appuyant s… gles et sur les bords (commenc…

PETIT-BATEAU

Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.



...ravailler de droite à gauche). Uti- ... brosse pour chasser les poches ...ers l'extérieur. Passez la brosse ...d sur la tête du lé, puis petit à ...ur toute la surface en descen- ...apidement. Terminer en déroulant ...xième partie du lé.

...ecommencer l'opération aussi sou- ...'il sera nécessaire pour couvrir ...tement la surface mais couper ...vant sur chacun des lés la marge ...ite; le second lé viendra s'appuyer ... marge de gauche du papier déjà ...Et ainsi de suite...

...ODE.

...papier, après avoir été longtemps ...é, redevient à la mode. Tellement ...ode même que dans certains cas, ...ésite pas à en habiller les plafonds.

... classique est le panneau décoratif, ...es, fleurs ou personnages, habil- ...n seul pan de mur, alors que le ...e la pièce est uni ; ou le mur ...'un papier de velours de ton foncé ...chant et donnant de la profon- ... la pièce en opposition avec les ...tres murs peints ou gainés de pa- ...air.

... les chambres d'enfant, couloirs, ...e, etc., le papier peint plastifié et ...ble, est à recommander.

...faut être du métier pour :

...etirer des pâtisseries et des mou- ...t refaire du staff.

...ire un raccord de corniche.

...eplâtrer un plafond.

...nduire un mur.

...ser du papier peint à joints vifs.

● Quelques prix

...ure émulsionnée (Bonalo, Mato- ...12 fr. le kilo).

... mate astral Duco, 435 fr.

...ure au Latex Spreed, Nutex, Ber- ...ter, 965 fr. le kilo.

...-couche Spreed, 556 fr. le kilo.

...x plafond, 667 fr. le kilo.

...e Ripolin, Duco, Valentine : le ... environ 1.435 fr.

...-couche Ripolin Fletto, 754 fr. le

...ge à lessiver, éponge naturelle, ... environ ; éponge Spontex, 290 fr.

...eaux : brosse de pouce, 400 fr.

...e plate à lisser, environ 2.000 fr.

...eau mouton, 500 fr.

...e, 160 fr.

...ecteurs de « L'Express » peuvent ... une remise de 20 % sur toutes ...rques de peinture et la livraison ...ériel à domicile en s'adressant à ...on Body, 2, rue Cler.

POUR LES PORTES ET LES MOULURES.
La brosse de « pouce ».

(Photos Charpentier.)

● Et... quelques trucs utiles à savoir :

● ...ENSER à protéger les sols avec plusieurs épaisseurs de papier ... Cette précaution élémentaire ...e détremper les parquets en lessivant et de faire des taches qu'il faut enlever par la suite.

● SORTIR, dans la mesure du possible, tous les meubles de la pièce à repeindre. En tout cas, les rassembler au centre de la chambre et les recouvrir d'un ou plusieurs grands draps.

● ENLEVER toujours les plaques de propreté et les boutons de porte. Le travail sera plus soigné et plus facile à exécuter.

● DÉCROCHER les appliques. Au besoin isoler chacun des fils électriques avec du chatterton pour éviter les courts-circuits.

POUR LES RADIATEURS.
Le pinceau-goupillon.

● COLLER du « scotch » tout autour des vitres et des glaces. Si vous « débordez » en peignant, vous n'aurez pas à gratter la peinture qui aura séché sur la vitre. Il suffira d'enlever les « scotch », tout partira ensemble.

● PROTÉGER également les marbres de cheminée. Et ne pas oublier de coller du scotch tout autour du miroir.

● AVOIR un escabeau suffisamment haut et surtout très stable. Rien n'est plus fatigant que de se sentir en équilibre instable, le bras perpétuellement tendu.

● TRAVAILLER à deux lorsqu'il s'agit de repeindre un plafond. Autant pour une question de fatigue, que pour le résultat final. En partant chacun à un bout de la pièce, les coups de pinceau se croisent au milieu et deviennent invisibles. En travaillant seul, il y a forcément un arrêt au centre. Le temps de déplacer l'escabeau et de reprendre, la peinture sèche, et la ligne médiane se voit.

● ENTREPRENDRE la peinture à la lumière du jour, dans la mesure du possible. Sinon, penser à brancher une grosse lampe baladeuse qui vous permettra de voir les défauts du travail.

● UTILISER un bâton (ou un vieux manche à balai) bien propre pour mélanger la peinture. Si vous utilisez le pinceau à cet usage, non seulement le mélange ne sera pas homogène, mais le pinceau rempli de peinture salira vos mains et vos bras.

● NETTOYER immédiatement après usage les pinceaux ou rouleaux. Les laisser tremper dans l'eau si la peinture utilisée est à la caséine ou au latex ; dans l'essence s'il s'agit de peinture à l'huile ou de laque.

● SAVOIR qu'en règle générale 1 kg de peinture couvre de 8 à 10 m2. Mais si vous êtes amateur, et que vous travailliez au rouleau, il faut compter 6 à 7 m2, vous gâcherez inévitablement de la peinture.

● PRÉVOIR que même en travaillant très vite, pour remettre en état une pièce de 3 m. × 4 m., il faut trois jours. Une journée pour le lessivage (travail aussi fatigant que fastidieux). Un jour pour le plafond et une couche d'impression. Un jour pour la deuxième couche de peinture, les raccords, le nettoyage.

● Si vous avez fait des taches :

Si malgré toutes les précautions vous faites des taches en peignant : il faut les enlever immédiatement, avant qu'elles ne sèchent. Laver à l'eau s'il s'agit de peinture à la colle, caséine, latex ; à l'essence pour la peinture à l'huile.

● Lorsqu'une tache de peinture est sèche, l'ôter en frottant avec du papier de verre, ou un carré « Gold Flex ». Si elle résiste, utiliser alors (mais seulement dans ce cas) un morceau de verre, et gratter délicatement.

● Sur les vêtements, aucune illusion, les taches de peinture, quoi que l'on fasse, ne s'enlèvent JAMAIS (à l'exception des peintures à la colle ou à la caséine). S'habiller avec des vêtements que l'on sait « condamnés ». Les vieux pyjamas d'homme sont particulièrement recommandés. Pour les femmes : se protéger les cheveux, comme notre mannequin, soit avec un bonnet à douche en matière plastique, soit avec un vieux foulard, mettre des vieux bas et une blouse (*voir page I*).

AUTOMOBILE

L'assurance obligatoire

● *Si vous ne roulez pas beaucoup, une police à « mi-temps » vous coûtera moins cher.*

DANS quelques semaines (le 1er avril) tous les véhicules, y compris les deux-roues, devront être obligatoirement assurés. Cette décision, votée il y a... 41 ans, touchera en France douze millions de véhicules.

L'assurance obligatoire et la progression du nombre des véhicules augmenteront sensiblement les recettes des compagnies. Logiquement, une baisse des prix devrait s'ensuivre. Malheureusement, la réduction des tarifs n'est pas envisagée.

Pourtant la France compte parmi les pays où les primes sont les plus élevées. Si on établit une comparaison avec les tarifs anglais, on constate que l'automobiliste français paye souvent trois fois plus cher que le britannique.

En France, les hausses ont été très sensibles depuis dix ans. Pour une 4 CV, usage « affaires », on payait en 1949 : 37.800 francs pour couvrir tous les risques illimités. En 1959, ce prix est passé à 100.000 francs (Paris). Pour couvrir le risque illimité de responsabilité civile seulement, le prix était de 23.300 francs en 1949, et il est maintenant de 54.450.

Les prix élevés et obligatoires d'assurances inciteront certains automobilistes à limiter leurs frais. Quelles sont les différentes façons de faire des économies ?

● La suspension provisoire

Si vous décidez de ne pas utiliser votre voiture pendant l'hiver, votre compagnie acceptera votre demande de suspension, par exemple en octobre. Toutefois, lorsque vous demanderez, en mai, la reprise de votre contrat, vous aurez la désagréable surprise d'apprendre que vous devez payer comme si votre risque avait été couvert. En effet, pour les suspensions, les compagnies appliquent les conditions de l'assurance temporaire. Or, le prix de cette dernière, pour *plus de six mois*, est égal à la prime annuelle. Les suspensions, pour présenter un intérêt, ne sont possibles que pour des périodes allant de trois jours (5 % du montant de la prime annuelle) à trois mois (40 % du montant de la prime) et six mois au maximum (deux tiers du montant de la prime annuelle), ce qui représente peu d'intérêt.

● Assurance « week-end »

Vous êtes couvert exclusivement pour les samedis, dimanches et lundis, plus trente jours de vacances annuelles, ainsi que la veille, le jour et le lendemain des fêtes légales. Cette formule donne droit à une réduction de 25 % sur le tarif « promenade ». Réduction que certains jugent peu avantageuse, car elle supprime toute sortie avant ou après les heures de travail et le soir.

● Assurance « à la sortie »

Avec cette formule, les automobilistes sont garantis pour un nombre determiné de jours par semaine ou par an. Par exemple : un jour par quinzaine ou un jour par semaine. Dans le premier cas (25 jours par an), il sera perçu 25 % de la prime annuelle et, dans le second cas, 40 % (pour 52 jours).

● Assurance « au kilomètre »

Cette solution peu connue semble actuellement la plus séduisante.

La prime est payée suivant le nombre de kilomètres parcourus dans l'année, quel que soit l'usage de la voiture, affaires ou promenade. Un minimum de 5.000 km est garanti par une prime fixe de 21.500 francs, plus taxes, pour un 4 CV par exemple. De plus, les frais comportent 2.500 francs de location annuelle d'un compteur spécial et 392 francs par tranche de 100 km parcourus en sus du minimum de 5.000 km. Une seule compagnie applique ces conditions (Assurances Françaises, 32 bis, boulevard Haussmann, à Paris, et 33, avenue du Maréchal-Foch, à Lyon).

● Application

Voici ce que vous devez savoir pour être parfaitement en règle le 1er avril :

● UNE SEULE CATÉGORIE EST IMPOSÉE : celle garantissant les dommages causés aux tiers. Minimum de garantie : 50 millions. Une franchise est possible.

● LES DEUX-ROUES sont compris dans cette obligation. Ceux qui circulent toujours seuls (pas de selle arrière) ont la possibilité de ne pas assurer leur responsabilité à l'égard des personnes transportées. S'ils prennent néanmoins un passager, ils risquent dix jours à six mois de prison. Amende de 10.000 francs à cinq millions.

● L'ASSURANCE SERA JUSTIFIÉE : par une pièce remise par la compagnie d'assurances (peut-être la quittance de prime). La carte verte délivrée aux automobilistes se rendant à l'étranger sera aussi, vraisemblablement, considérée comme justificatif. En cas de non-assurance ou de manque de pièce justificative : 300 à 1.800 francs d'amende.

● SI ON REFUSE DE VOUS ASSURER. C'est un cas qui se produit souvent pour les deux-roues ou pour les automobilistes ayant provoqué plusieurs accidents. Il est créé un bureau central de tarification qui interviendra dans ces cas pour juger si le risque est anormalement grave et fixer éventuellement une tarification spéciale. Il doit être saisi dans les quinze jours qui suivent le refus de l'assurance.

● LE FONDS DE GARANTIE subsistera pour couvrir les risques causés par des automobilistes inconnus ayant pris la fuite ou transgressant l'obligation de s'assurer.

● EN CAS DE VENTE DU VÉHICULE, le contrat d'assurance est suspendu. L'acquéreur ne peut circuler sans nouveau contrat ou remise en vigueur de l'ancien, en accord avec le vendeur.

Une Caisse nationale d'assurances, qui engloberait éventuellement le Fonds de garantie, serait susceptible de constituer une « assurance-témoin » propre à limiter les abus ou les prix trop élevés.

RECETTES

POUR SORTIR DE L'ORDINAIRE

● CORDON BLANC

Croûtes aux pommes abricotées

Un bon dessert pour cuisinières peu expérimentées. Les pommes, cette année, sont peu coûteuses. Profitons-en pour les présenter sous diverses formes, toutes agréables. En voici une :

(Préparation : 25 minutes)
500 *gr. de pommes ;*
1 *pain de mie ;*
75 *gr. de sucre ;*
50 *gr. de beurre ;*
75 *gr. d'amandes ;*
Un peu de confiture d'abricot ;
Une cuillerée à dessert de kirsch (facultatif).
Calories pour 100 *gr. d'aliment :*
Amande : 640 ;
Pain : 250 ;
Sucre : 380.

Vous prenez des pommes à chair ferme et un pain de mie rond ou carré légèrement sucré (non pas le pain à sandwich).

Vous pelez les pommes et vous les couper, après avoir évidé le milieu, soit en petits quartiers, soit en rondelles, selon la forme du pain employé.

Faites bouillir vos morceaux de pommes dans un peu d'eau sucrée, juste le temps de les attendrir. Veillez à ce qu'ils gardent leur forme.

D'autre part, faites dorer rapidement au beurre, sur les deux faces, les tranches de mie de pain coupées assez minces.

Disposez une bonne couche de pommes sur les tranches de pain que vous mettrez côte à côte sur un plat. Vous nappez le tout avec de la confiture d'abricot allongée avec l'eau de cuisson des pommes. Ajoutez une goutte de kirsch si vous en avez (ce n'est pas indispensable) et mélangez bien pour obtenir une sauce pas trop épaisse.

De loin en loin, vous plantez une amande.

● CORDON BLEU

Les moules en beignets

Un peu plus long, un peu plus difficile, mais un plat de gourmet, substantiel par surcroît, et très raisonnable comme prix.

Préparation : 20 minutes.
Cuisson : 25 minutes en tout.
2 *litres de moules.*
Ail, persil, échalotes.
Pâte à beignets :
125 *gr. de farine.*
1 *jaune d'œuf.*
1 *verre d'eau et un peu de sel.*
Formule de friture :
1/3 *d'huile.*
1/3 *de saindoux.*
1/3 *de graisse de veau.*
Calories pour 100 *gr. d'aliment :*
Moules : 72.

Vous faites ouvrir de grosses moules dans une casserole contenant ail, persil, échalotes, le tout haché menu.

Vous sortez les moules des coquilles et vous recueillez l'eau qu'elles ont rejetée.

Vous préparez une pâte à beignets en utilisant cette eau après l'avoir passée.

Puis vous jetez dans la friture très chaude une cuillerée de pâte dans laquelle vous aurez placé une ou deux moules. Vous obtiendrez des beignets bien gonflés et dorés.

Quand vous les aurez sortis de la friture, vous les dresserez en buisson, et vous les servirez très légèrement saupoudrés de poivre de Cayenne ou de paprika, ce qui leur donnera une saveur spéciale.

On peut aussi servir avec une mayonnaise un peu aillée, ce qui fait grande cuisine.

Si vous faites votre friture selon la formule indiquée, vous constaterez la différence avec la friture ordinaire. Votre boucher vous procurera la graisse de veau.

SANTÉ

A un cheveu près

● *On peut presque toujours ralentir, sinon stopper, la chute des cheveux.*

QU'ELLE soit temporale, fronto-pariétale ou qu'elle intéresse leur calotte crânienne, la calvitie est une maladie qui fait peur à tous les hommes (et préoccupe toutes les femmes). Le succès du « chauve de charme », Yul Brynner, n'a pas rassuré nos pères, frères ou maris. La calvitie provoque chez certains hommes de véritables psychoses (ou névroses). La meilleure preuve de l'intérêt passionné « qu'ils » portent au sommet de leur crâne est la vogue extraordinaire que connaissent tous les marchands de lotions, frictions, onguents capillaires, les inventeurs de remèdes-miracles pour faire repousser les cheveux, les exploitants habiles des publicités du genre : « avant », « après ». Qu'est-ce que la calvitie, peut-on y remédier, pourquoi les femmes ne sont-elles pratiquement jamais chauves ? etc. Madame Express a posé toutes ces questions à un médecin spécialiste et parfaitement objectif... puisque légèrement « dégarni » lui-même.

Qu'est-ce que la calvitie ?

On commence seulement maintenant à avoir de vagues notions sur la calvitie : c'est une localisation de la séborrhée au niveau du cuir chevelu. La plus grande concentration de glandes sébacées se trouvant sur la zone médiane du corps : poitrine, dos, visage et sommet de la tête, l'alopécie commence la plupart du temps par la calotte crânienne. C'est aussi la raison pour laquelle la « couronne » est toujours respectée, même chez les plus grands chauves. Les responsables de la chute des cheveux sont les acides gras du sébum ; on est parvenu à isoler certaines de ces substances corrosives : les acides linoléiques. Des expériences ont eu lieu en laboratoire. On a frotté le dos d'un rat avec du sébum humain... le rat est devenu chauve.

On a aussi remarqué que lorsqu'un sujet était atteint d'acné (autre affection séborrhéique), il ne perdait jamais ses cheveux ; tout au plus peut-il y avoir une succession des deux affections dans le temps — c'est-à-dire des alopécies tardives chez les acnéiques.

D'où vient la seborrhée ?

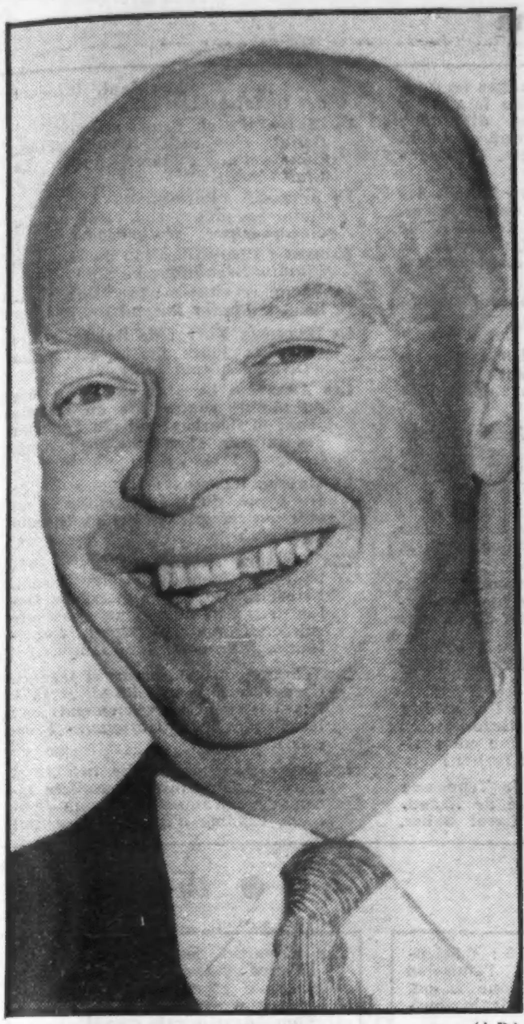
La sécrétion excessive des glandes sébacées est toujours due à un déséquilibre hormonal. Plus exactement à une augmentation relative de l'hormone mâle dans l'organisme. Le déséquilibre peut provenir des glandes génitales, surrénales ou de l'hypophyse que l'on a baptisée : « le chef d'orchestre du concert endocrinien », l'hypophyse elle-même étant commandée par le système nerveux central.

Le rôle du système nerveux

On a découvert que ce déséquilibre glandulaire était un trouble du système para-sympathique, et que les hommes menant une vie fatigante et agitée y étaient prédisposés. A l'appui de cette thèse : l'alopécie est moins fréquente chez les peuples primitifs menant une vie saine et simple ; de même, on trouve davantage de chauves chez les citadins que chez les paysans. Un phénomène bien inquiétant vient renforcer cette théorie : on observe depuis quatre ou cinq ans des alopécies séborrhéiques chez la femme. Les médecins sont formels ; les femmes se plient de plus en plus aux mêmes conditions de vie que les hommes ; la calvitie sera-t-elle bientôt la dernière (et triste) preuve de l'émancipation féminine ?

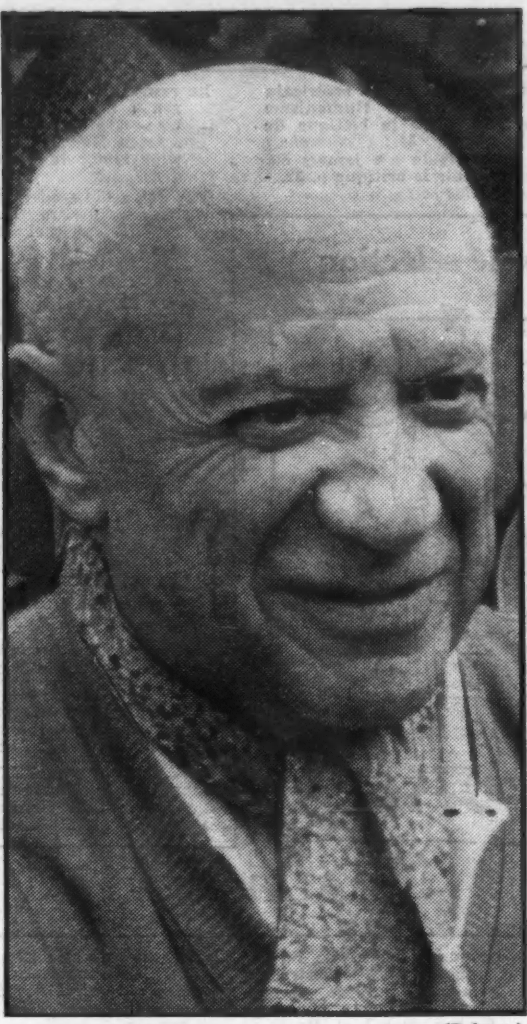
Les signes avant-coureurs

Le signe avant-coureur de l'alopécie est en général un état pelliculaire aigu qui se déclare très tôt : entre dix-huit ans et vingt ans. Attention. Tout le monde perd des cheveux : de dix à trente par jour. La chevelure se renouvelle en effet entièrement : tous les trois ans sur le dessus de la tête, tous les cinq ans sur les côtés. On ne peut donc parler de calvitie menaçante que si la chute quotidienne n'est compensée que par une repousse déficitaire. Il n'est pas facile de s'en aper-



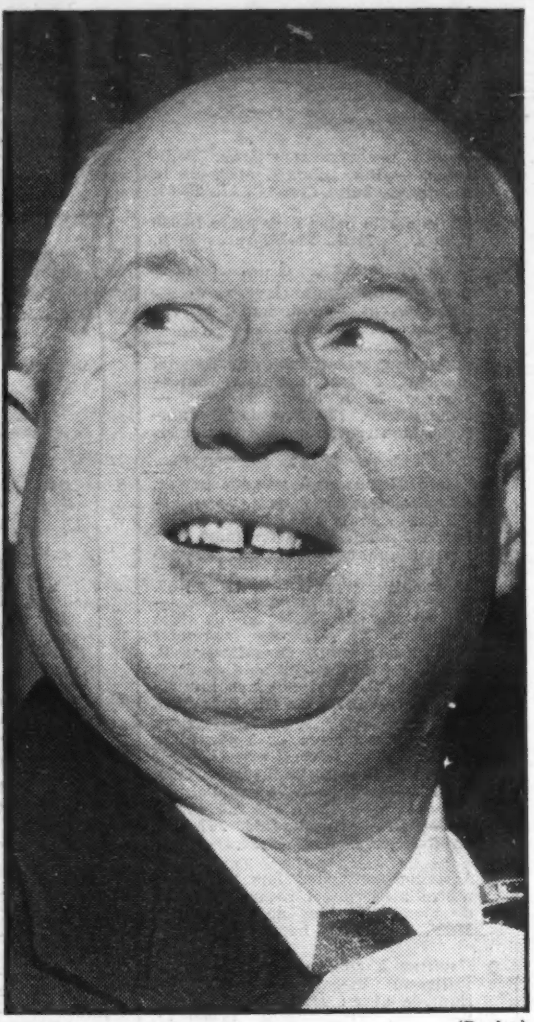
(A.P.)

Dwight Eisenhower.



(Dalmas.)

Pablo Picasso.



(Rapho.)

Nikita Kroutchev.

Trois « cailloux » dont le moral n'est pas atteint...

cevoir immédiatement : un cheveu condamné ne tombe que trois mois après son « arrêt de mort ».

On ne peut parler de cycle de chute ; la calvitie lance en général son offensive en deux grandes vagues. La première entre vingt et trente ans, la seconde vers la quarantaine. Après... « le combat cesse, faute de combattants ».

Il faut compter aussi avec les chutes saisonnières. Les cheveux tombent davantage à l'entrée de l'été : la transpiration augmentant la sécrétion de sébum.

Les maladies qui rendent chauve

Certaines maladies font tomber les cheveux. Ce sont des maladies infectieuses, chroniques ou aiguës : typhoïde, pneumonie, grippe, etc. Mais dans ces cas précis les cheveux repoussent toujours, en totalité.

Ce sont là des spasmes circulatoires qui provoquent une asphyxie de la papille capillaire. Le cheveu n'est plus nourri, il tombe, mais repousse quelques semaines plus tard.

Que faire contre la calvitie ?

On peut, dans un certain nombre de cas pris à temps, ralentir, sinon stopper la calvitie. Les traitements à la folliculine (hormones femelles) sont à proscrire. Visant à abaisser le taux d'hormones mâles dans l'organisme, ils aboutissent souvent à des catastrophes. Si l'homme ne perd plus ses cheveux... il se féminise ! Exemple : les eunuques ne sont jamais chauves.

La folliculine en applications locales peut avoir les mêmes effets désastreux : elle agit aussi par voie transcutanée. Les médications à base de tétrachlorure de carbone ne sont pas non plus très efficaces ; de plus, elles sont inflammables et sentent très mauvais.

Des soins répétés de dégraissage : shampooings trop fréquents, frictions intempestives, massages vigoureux sont aussi à déconseiller : la sécrétion de sébum obéit à la mécanique des fluides. C'est-à-dire que plus on dégraisse le cuir chevelu, plus les glandes excitées sécrètent pour compenser la perte de sébum.

Après ce bilan pessimiste, nous avons demandé à notre médecin ce qu'il préconisait. Sa réponse a été prudente : « Des travaux importants sont en cours ; mais les thérapeutiques hormonales n'en sont encore qu'à leurs balbutiements. Par exemple, l'hormone gonadotrope sérique, qui, dans le traitement des séborrhées du visage (acné), obtient 80 % de succès, ne réussit que rarement dans les cas d'alopécie. Et encore faut-il prolonger la cure très longtemps.

« Pour l'instant, seule une hygiène appropriée peut ralentir la chute des cheveux. Je conseille :

« — Un dégraissage léger, pas plus d'un shampooing par semaine. Pour les cuirs chevelus gras, le shampooing « Hegor » antipelliculaire me semble bon, ainsi que les shampooings à l'essence de cèdre ; on peut aussi employer des shampooings secs à la poudre de licopode ;

« — Une fois tous les deux jours, passer sans frotter un coton imbibé d'alcool à 90° sur le cuir chevelu.

« Pour le reste, il faut attendre avec patience les progrès de la science (en espérant que les cheveux auront la même patience) et accepter avec philosophie cette lapalissade : *« Les hommes qui conservent leurs cheveux sont ceux qui ne doivent pas les perdre... »*

Ce qu'il ne faut pas croire

● La calvitie est héréditaire : On pense que oui, mais on n'a jamais pu le prouver. La démonstration absolue est impossible... les cas étant trop nombreux.

● Les chauves sont (par ailleurs) velus : Absolument faux. S'ils étaient velus avant de devenir chauves, ils le restent, la localisation séborrhéique qui provoque l'alopécie n'affectant pas le reste du système pileux.

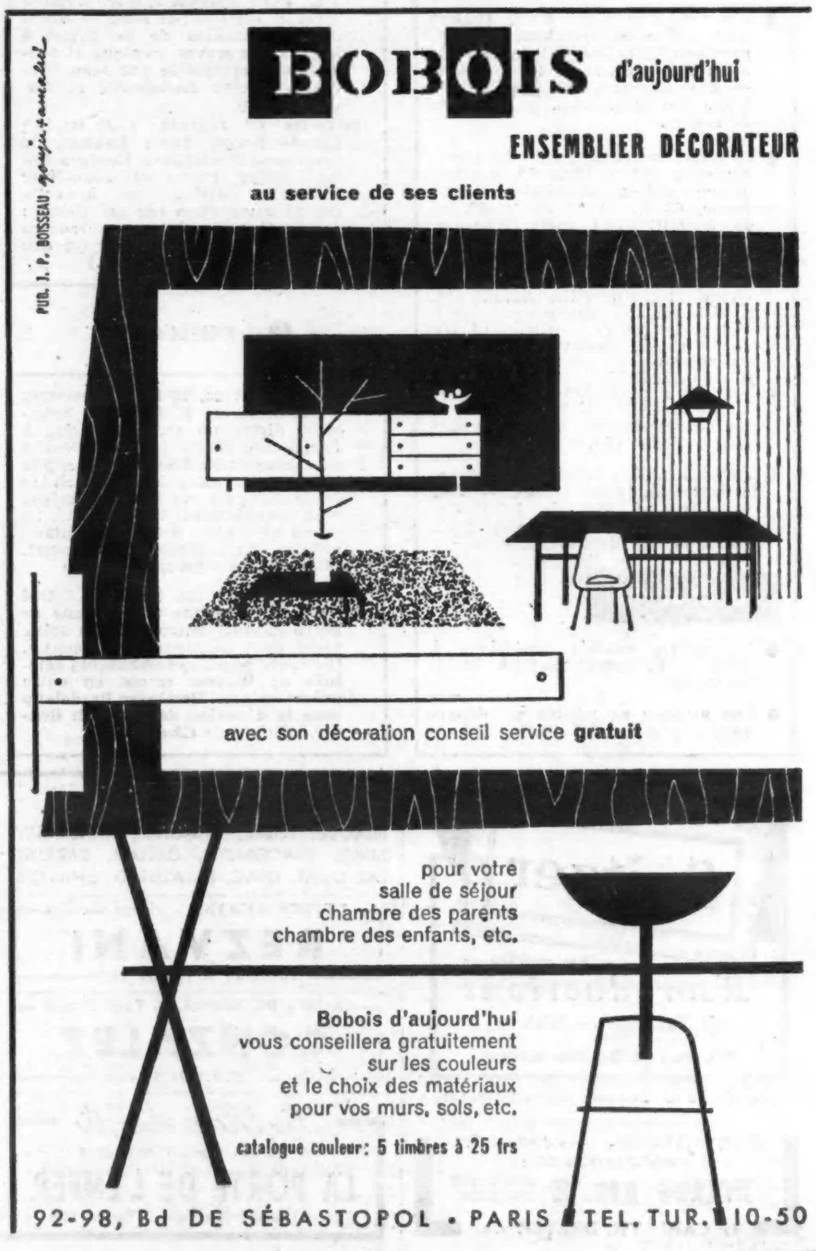
● Les chauves sont particulièrement virils : Non.

● Les chauves s'enrhument « par la tête » : Non. Leur crâne exposé aux intempéries s'aguerrit progressivement.

● Le régime alimentaire a une influence sur les cheveux : Aucune.

● Il y a plus de chauves qu'autrefois : Non. Si l'on croit à la thèse de l'influence de l'état nerveux sur l'alopécie, les hommes ont toujours eu des motifs d'être nerveux.

● Couper les cheveux les fortifie : Sûrement pas, le cheveu étant une matière inerte (comme les ongles) et seul le bulbe pileux étant « vivant », le fait de le couper n'a aucune influence sur sa santé.



A voir, écouter, lire, savoir...

occasions

Je propose

- CHIOTS BERGERS ALLEMANDS. Pedigrees. — Bernheim, 9, place de la Bérengère, Saint-Cloud. VAL. 20-67.
- DS 19 sortie usine avec perte 10.000 francs. — MOL. 98-36, après 20 h.
- ARMOIRE ANCIENNE. Bahut champenois. Piano droit Gaveau. Jardinière argent. — Marchand, 17, rue Puteaux. LAB. 44-73.
- CUISINIÈRE MAZOUT marque Arnsta, blanche, forme moderne, dimensions : 74 × 50 × 80 cm. — Mme Cheno, 170, rue de Romainville, Montreuil-sous-Bois, tous les jours.
- BIBLIOTHÈQUE ANGLAISE sans portes. Salon 1830 refait à neuf, tissu violet gansé jaune : 1 canapé, 2 fauteuils, 5 chaises. Lit fer forgé noir romantique avec sommier et matelas neufs. Lustre à fleurs. Marchands, s'abstenir. — WAG. 21-07.
- 30 BOBINES de 30,50 m de film 16 mm. Kodachrome premier choix ; une perfo enroulement B, l'unité : 4.000 fr. - 80 bobines 6×9, référence 120, Ektachrome, l'unité : 500 fr. — ETO. 20-67, le matin.
- APPAREIL DE CHAUFFAGE à gaz Infra Ste (récupération et rayonnement par infra-rouges). Hauteur 63 cm, largeur 50 cm, prof. 35 cm. Volume de chauffage : 120 à 150 m3. Prix : 15.000 fr. — Blumenfeld, 207, rue Saint-Honoré. RIC. 40-90.
- ARMOIRE NORMANDE, larg. 120. Armoire moderne et commode ronce de noyer. Meubles de cuisine. — MON. 42-07, à 14 heures.
- MACHINE à coudre confectionneuse italienne Viscontea, état neuf. Equipée avec : arrêt au point, genouillère, lampe sanfil, 35.000 fr. — Mme Guéneau, MOL. 55-07.
- TAILLEUR TWEED noir et blanc, veste longue, col astrakan véritable, neuf. T. 42, 15.000. — PASsy 28-13.
- JOLI MANTEAU FOURRURE opossum, grande taille, état neuf. — DAU. 41-66.
- MAGNÉTOPHONE STAR neuf, 100.000 francs. Manteau astrakan, taille 44, excellent état, 70.000 francs. Veste daim état neuf, taille 44, 13.000 fr. — Mme Léonard, 118, rue du Château, Boulogne. MOL. 35-38, après 20 heures.
- COMMODE MODERNE, ronce de noyer, 4 tiroirs, 124 × 50 × 90. Réfrigérateur suisse absorption laqué blanc, 63 l., 76 × 58 × 67. — Morin, MIC. 45-41, après 17 heures.
- MACHINE A LAVER « Mors », type G3, formant bloc (0,90 × 0,75 × 0,60), chauffant gaz de ville, courant 110, modèle récent ayant très peu servi. Valeur 100.000 fr. — Gigou, 25 *bis*, rue P.-Curie, Versailles. Téléph. : 926.78.59.
- VOITURE ENFANT, landau transformable poussette, état neuf. — Visible chez Gauthier, 7, bd Montparnasse, Paris (6e).
- POÊLE A MAZOUT Bécuwe-Vesoul, excellent état, 30.000 francs. — Voir concierge, 85, rue de la Croix-Nivert, ou Mme Laurent, BAL. 34-92, heures de bureau.

Je cherche

- LAMBRETTA, modèle postérieur à 1955. — F. Camilleri, CHA. 79-55, le matin.
- UNE BALANCE DE MÉNAGE ne dépassant pas 10 kg. Tél. ODE. 43.40.

cinéma

LA CHAINE : Un violent film américain de la nouvelle école. Humanisme et suspense. (Voir la critique de Denis Vincent, p. 31.) (*Triomphe.*)

LA LOI : Lollobrigida n'a jamais été plus belle. (Voir la critique p. 32. - *Colisée, Marivaux.*)

LE TEMPS D'AIMER ET LE TEMPS DE MOURIR : Les horreurs de la guerre. Une grande fresque discutable d'Erich Maria Remarque, mais on peut aimer la discuter. (*Normandie.*)

MOI ET LE COLONEL : Dans l'esprit des bonnes petites histoires juives, l'exode spirituel et touchant de deux Polonais sur les routes de juin 40. Danny Kaye est remarquable. (*Ermitage.*)

SUEURS FROIDES : Un nouvel Hitchcock au suspense poétique et sentimental. (*Elysées-Cinéma, Lord-Byron.*)

LES ENFANTS PERDUS : Un extraordinaire film tchécoslovaque où trois soldats découvrent la stupidité de la guerre. (*Pagode.*)

EN CAS DE MALHEUR : Bardot-Gabin, couple fatal, dans une histoire assez sordide de Simenon. (*Béranger, Lux.*)

SUNSET BOULEVARD : Dans une villa de Hollywood, Gloria Swanson et Eric von Stroheim à la recherche de la gloire perdue. (*Celtic.*)

QUAND PASSENT LES CIGOGNES : Le souffle d'Eisenstein et de Poudovkine retrouvé. (*Bosquet-Gaumont.*)

LA COMTESSE AUX PIEDS NUS : Ava Gardner dirigée par Mankiewicz. (*Studio Bertrand.*)

DE LA BOUCHE DU CHEVAL : Un insolite film anglais où Alec Guinness, en peintre maudit, fait une composition chargée. (*Cinéac-Ternes.*)

BABY DOLL : L'univers de Tennessee Williams, la virtuosité de Kazan, et la révélation de Carol Baker, étonnante femme-enfant. (*Cinéma des Champs-Elysées.*)

LA TRAVERSÉE DE PARIS : Bourvil et Gabin traversent Paris occupé, comme l'a vu Marcel Aymé. (*Le Club.*)

LE CUIRASSÉ « POTEMKINE » : d'Eisenstein. Le plus grand classique du cinéma russe. (*Hollywood.*)

RACINES : Démystification du Mexique. (*Studio République.*)

LA PÊCHE AU TRÉSOR : Les Marx vagabonds. (*Studio Raspail.*)

LA DERNIÈRE NUIT : de Raizman. Les premiers jours de la révolution d'Octobre. (*Studio 43.*)

LES AMANTS : La plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux, qui n'a pas peur des images. (*Vendôme, Broadway, George-V.*)

LA GRANDE ILLUSION : Un message de fraternité qu'il faut entendre et voir malgré quelques rides. (*Studio Publicis.*)

LES GRANDES FAMILLES : Les grands bourgeois français tels qu'ils sont. Ni caricature ni complaisance. Gabin remarquable. Une plaisante soirée. (*Royale, Festival, Royal-Haussmann, Ritz, Studio Etoile.*)

LES TRICHEURS : Surboums et jaguars. Carné décrit le mal du siècle 1958. Les « tricheurs » y viennent avec leurs parents. (*Marignan, Français.*)

LE CRI : Dans une Italie insolite et glacée, une histoire désespérée racontée par Antonioni. (*Studio Ursulines, Cinéma d'Essai Caumartin.*)

siné-sélection

télévision

VENDREDI 30 JANVIER, A 22 H. 5 : En Eurovision, concert de l'Orchestre national de la R.T.F., dirigé par Pierre-Michel Leconte. Au programme : Berlioz, Ravel et Paul Dukas.

DIMANCHE 1er FÉVRIER, A 12 H., et MARDI 3 FÉVRIER, A 11 H. : Pour les amateurs de sport : en direct (et en Eurovision) le championnat d'Europe de patinage artistique, qui se déroule à Davos.

DIMANCHE 1er FÉVRIER, A 20 H. 40 : « La Folle Journée », pièce d'Emile Mazaud, réalisée par Bernard Hecht dans les studios de la R.T.F. à Lille. Cette œuvre ironique et tendre sera interprétée par Jean Brochard, Lucien Raimbourg et Andrée Tainsy.

DIMANCHE 1er FÉVRIER, A 22 H. 10 : Claude Bessy, Annie Baumel, le professeur Piedelièvre, Louison Bobet, Roger Pierre et Jean-Marc Thibault participeront à cette émission-variation sur un thème : « La Main ». Vous apprendrez pourquoi l'on est gaucher (et que certains poissons le sont...)

LUNDI 2 FÉVRIER, A 22 H. 5 : « Sciences sous-marines », l'émission d'Igor Barrère et Etienne Lalou, sera consacrée à la géologie sous-marine.

MARDI 3 FÉVRIER, A 20 H. 45 : « Le Nouveau Journal des Voyages » : Pierre Sabbagh, qui présentait déjà le « Journal des Voyages », commence une nouvelle série d'émissions dont l'auteur est Henri Noguères, et qui sera réalisée par Jean Kerchbron.

théâtre

LES CAPRICES DE MARIANNE et LES FEMMES SAVANTES : Un spectacle de jeunesse et de bonheur. (*T. N. P.*)

L'INTRIGANTE AMOUREUSE : Suzanne Flon donne à cette comédie de Goldoni son mouvement et sa respiration heureuse. (*Petit Théâtre de Paris.*)

LES PORTES CLAQUENT : Une famille moderne où les parents sont pris en fourchette entre une grand-mère qui fait encore des galipettes et de grands enfants qui font des leurs. Du talent et de la malice. (*Daunou.*)

LE SOULIER DE SATIN : Une grand-messe claudélienne fort bien célébrée, sous les plafonds galants du Palais-Royal. (*Palais-Royal.*)

LA VIE PARISIENNE : Le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. Une soirée qui chasse les plus solides idées noires. (*Palais-Royal.*)

LA BONNE SOUPE : Une femme ambitieuse raconte sa vie (jeune, elle a le visage de Jeanne Moreau ; âgée, celui de Marie Bell). C'est presque un film en chair et en os, signé Félicien Marceau. (*Gymnase.*)

DEUX SUR LA BALANÇOIRE : Les problèmes de ce mari américain ne passionnent pas les Français, mais Annie Girardot, dirigée par Visconti, vaut la soirée. (*Ambassadeurs.*)

LE JOURNAL D'ANNE FRANK : Le document poignant laissé par une petite fille. (*Montparnasse-Gaston-Baty.*)

expositions

TOULOUSE-LAUTREC : Les chefs-d'œuvre du Musée d'Albi. A ne pas manquer. (*Musée Jacquemart-André, 158, bd Haussmann.*)

UTRILLO : Cent toiles du « naïf génial » à qui Montmartre doit d'être un lieu saint de la peinture. (*Galerie Charpentier, fg Saint-Honoré.*)

REZVANI : Des toiles conçues comme des jardins dessinés et fleuris à la mode abstraite. Succès confirmé. (*Durand, 19, rue Mazarine.*)

BARAM : Comment on peut tailler à facettes, sur de la toile plate, des diamants de couleurs sobres mais gaies. Une réussite. (*A. G., 32, rue de l'Université.*)

FLORÈS : Catalan qui pourrait être gitan, si l'on en juge par l'adresse et le talent naturel avec lesquels il exprime ce qu'il voit. (*Chardin, 31, rue de Seine.*)

PEINTURE CHINOISE : Les cent dernières années de l'art le plus raffiné qui ait été. (*Maison de la Pensée Française, rue de l'Elysée.*)

GOETZ : La technique picturale des vieux maîtres flamands et florentins au service de l'inspiration abstraite. Une valeur sûre. (*Ariel, 1, avenue de Messine.*)

J.-P. JOUFFROY : un jeune dans la vraie tradition picturale. (*Katia Granoff, 13, quai Conti.*)

concerts

SAMEDI 31 JANVIER, 10 h., et DIMANCHE 1er FÉVRIER, 17 h. 45 : Carl Schuricht dirige un second concert à Paris, avec l'Orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire. Son programme, dans lequel Bach se taille la part du lion, témoigne d'un louable souci d'originalité. Le grand violoniste Arthur Grumiaux prêtera son concours à ce concert. (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

DIMANCHE 1er FÉVRIER, 17 h. 45 : Astrid Varnay, la grande wagnérienne de notre époque, interprétera la scène finale du « Crépuscule des Dieux ». Quelques pages symphoniques célèbres de Wagner seront en outre exécutées par l'Orchestre Pasdeloup sous la direction de Heinrich Bender. (*Palais de Chaillot.*)

Ce supplément pratique a été réalisé par : Christiane Collange

avec la collaboration de : Jean-François Chabrun, Djénane Chappat, Martine Fell, André Gobert, Danièle Heymann, Pierre Joubert, Ariane Misrachi, Suzanne et Henriette.

Spitzer
Les meilleures Reproductions de Tableaux de Maîtres
14, rue la Boétie - ANJ.00-32
Catalogue sur demande contre 50 francs

AGRICULTEURS - 8, rue d'Athènes (9e)
PROLONGATION DE :
DIES IRÆ JOUR DE COLERE
de CARL TH. DREYER v. o.

Galerie MAEGHT
BRAQUE, LEGER, CHAGALL, KANDINSKY, MIRO, GIACOMETTI, CALDER, BAZAINE, TAL COAT, UBAC, PALAZUELO, CHILLIDA.

LUCIEN DURAND - 19, rue Mazarine
REZVANI
Jusqu'au 15 février 1959

GALERIE DE FRANCE, 3, Fg-St-Honoré
GONZALEZ
SCULPTURES

Le Ranelagh
5, rue des Vignes AUT. 64-44
LA PORTE DE L'ENFER
(v. o.) Grand Prix Festival Cannes 1954

TÉLÉVISION
DEPANNAGES SUR PLACE DANS LA JOURNEE • FORFAITS ANNUELS • ECHANGES ET VENTES DES MEILLEURES MARQUES AUX MEILLEURES CONDITIONS •
DIGECO
SPECIALISTE DE LA TELEVISION PROFESSIONNELLE ET COMMERCIALE - 9, BOULEVARD MALESHERBES
S.A. CAPITAL : 30.000.000 - R.C. Seine 54 B 2410 PARIS-8e
ANJou 53-73

Un problème de notre époque :
LE VENT SE LÈVE...
... IL FAUT TENTER DE VIVRE
GAUMONT-PALACE - MADELEINE - RICHELIEU - BIARRITZ

(*Suite de la page 14*)

Kroutchev eut gain de cause. Les quatre survivants du Directoire qui avait succédé à Staline (le cinquième, Béria, ayant été exécuté) — Malenkov, Molotov, Kanagovitch et (plus tard) Boulganine — furent exclus du Comité Central et éliminés de tous postes de responsabilités. Quelques mois plus tard, exploitant la méfiance traditionnelle des communistes russes à l'égard des militaires, M. Kroutchev éliminait le maréchal Joukov, le seul officier de carrière qui ait jamais siégé au Præsidium du Parti. Installant partout des hommes à lui, il devint le maître absolu de la machine administrative soviétique.

Les lois du marché

La bataille du Kremlin s'était soldée par ce paradoxe que, pour imposer la déstalinisation, M. Kroutchev avait dû abolir la « direction collégiale » et concentrer entre ses mains des pouvoirs aussi étendus que ceux de Staline.

Sa victoire fut cependant saluée avec espoir par les communistes étrangers « déstalinisés » (Polonais, Yougoslaves), ainsi que par beaucoup de socialistes du monde entier. Débarrassé de son opposition « conservatrice », pensaient-ils, M. Kroutchev allait pouvoir balayer l'orthodoxie stalinienne. Ils se réjouissaient déjà des dialogues fructueux qui pourraient s'établir lorsque le P.C. russe aurait abandonné ses prétentions à l'infaillibilité pour chercher, par un retour aux sources, la voie commune vers un socialisme authentique. Leurs espoirs devaient être déçus. Sur le plan idéologique, tout s'est passé comme si M. Kroutchev n'avait éliminé Molotov et les gardiens de l'orthodoxie stalinienne que pour prendre personnellement leur relève.

Sur le plan pratique, ses réalisations ont été spectaculaires. En un an et demi, il a bouleversé les anciennes structures staliniennes plus profondément que n'eussent pu l'espérer les plus ardents « révisionnistes ». Les méthodes de gestion industrielle ont été transformées. L'autorité économique des anciens ministères tout-puissants a été répartie entre des « soviets régionaux », ce qui laisse une plus grande initiative aux dirigeants locaux et aux directeurs d'entreprise. La planification autoritaire a été assouplie. Les syndicats ont reçu un nouveau souffle de vie et l'éventail des salaires a été révisé de façon à le rendre plus égalitaire. Enfin, une diminution des heures de travail et une augmentation de la production des biens de consommation ont été promises aux travailleurs.

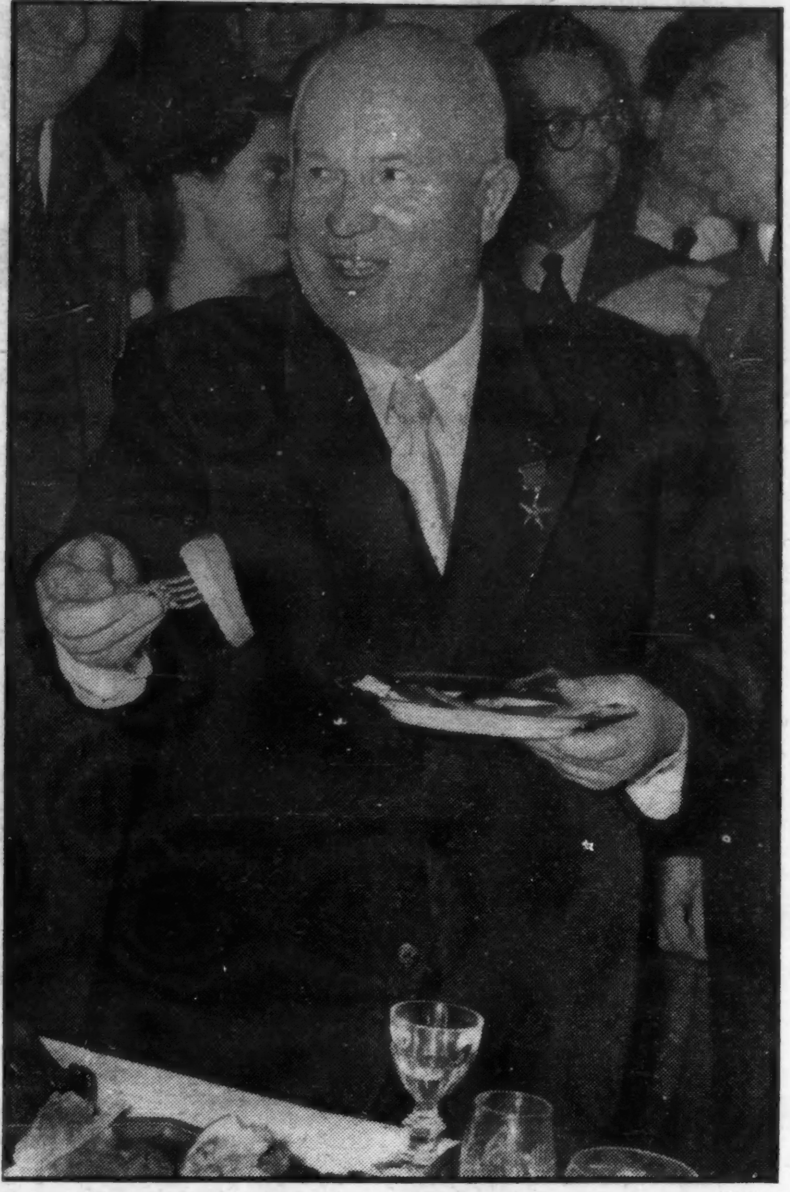
Dans le secteur agricole, les bouleversements sont plus importants encore. Les livraisons obligatoires ont été supprimées. Les stations de machines et de tracteurs — qui permettaient à l'Etat de contrôler les kolkhozes — ont été dissoutes et leur matériel vendu aux coopératives, parfois même aux paysans individuels. Des crédits supplémentaires ont été accordés pour la production d'engrais et l'envoi de spécialistes dans tout le pays. Le défrichement des terres vierges d'Asie a été accéléré.

Toutes ces mesures visaient à réduire le goulot d'étranglement que constituait jusque là la disproportion entre le développement de l'industrie et celui de l'agriculture. Mais la méthode choisie est diamétralement opposée à celle que préconisait Staline. Au lieu « d'étatiser » davantage encore les campagnes, elle consiste à y réintroduire la commercialisation classique selon les lois du marché.

Staline et Gladstone

C'est ce bilan des réformes kroutcheviennes qui permet d'affirmer que Staline redescendu sur terre aurait autant de mal à rétablir l'ordre ancien qu'un Gladstone qui tenterait de réintroduire dans l'Angleterre d'aujourd'hui la « libre entreprise » du XIXe siècle.

Sur le plan idéologique, en revanche, le nouveau maître de la Russie n'a pas fait un seul pas en avant, si même il n'a pas reculé. Le peu qu'il a dit dans ce domaine semble souvent contredire les éléments prometteurs que contenait son rapport devant le 20e Congrès. Loin de renoncer au « principe d'autorité », il a tenu à faire signer en novembre 1957 à tous les dirigeants communistes étrangers — depuis Mao Tsé Toung jusqu'à Gomulka — une déclaration commune reconnaissant le rôle dirigeant et exemplaire de l'Union Soviétique dans l'édification du socialisme.



(U.P.)

NIKITA KROUTCHEV (1)
Deux années pour faire un choix.

Au cours de sa visite de 1956 en Grande-Bretagne, Nikita Kroutchev a déclaré à Sir Anthony Eden que s'il était Anglais, il serait conservateur. En fait, il se comporte dans son propre pays comme les dirigeants travaillistes anglais au lendemain de la guerre. Pragmatique et réformiste, il se soucie bien plus de résoudre les problèmes précis qui se posent dans tel ou tel secteur que de définir une nouvelle ligne directrice. La théorie n'est dans ses discours qu'un drapeau que l'on agite pour réchauffer le cœur des militants. Mais elle est sans importance. M. Kroutchev parle du « *passage au communisme* » comme les dirigeants travaillistes parlaient du « *socialisme* » alors qu'ils ne songeaient qu'à des nationalisations et des réformes limitées.

M. Kroutchev, lui, ne songe qu'à remettre de l'ordre dans l'agriculture et l'industrie soviétiques.

Il va de soi que des réformes importantes finissent toujours par entraîner une transformation qualitative de la structure sociale et les travaillistes prétendent aujourd'hui avoir bouleversé la société anglaise entre 1945 et 1951. M. Kroutchev peut sans doute en dire autant de ses réalisations des deux dernières années mais sa situation n'est pas la même que celle du Labour Party. Celui-ci n'avait pas la prétention, en effet, de diriger le tiers de l'humanité et d'être le gardien de l'orthodoxie d'un immense mouvement politique international.

Bevan et Chou En Laï

M. Kroutchev ne cache pas que la culture du maïs le passionne davantage que la lecture de Marx et de Lénine. Qu'il reçoive M. Bevan, M. Mendès France ou le sénateur Humphrey, il montre à chacun sa collection d'épis et engage une discussion sur les qualités des différentes variétés de maïs. Il reproche au premier de ne pas en cultiver dans sa ferme du Buckinghamshire, félicite le deuxième d'avoir fixé son prix au-dessus de celui du blé lorsqu'il était au pouvoir et exprime son admiration au troisième pour la taille des épis obtenus par les Américains.

Ses interlocuteurs occidentaux sortent enchantés de ce genre d'entretien. Mais lorsque MM. Gomulka ou Chou En Laï, en visite au Kremlin, se voient obligés de discuter eux aussi du maïs au lieu d'examiner les problèmes que posent les conseils d'ouvriers polonais ou les communes chinoises, ils songent avec inquiétude à la déclaration par laquelle ils ont reconnu « *le rôle dirigeant du PC de l'U.R.S.S. au sein du camp socialiste* ». Ils ne sont sans doute pas les seuls.

Les délégués du 21e Congrès approuveront à l'unanimité et avec un enthousiasme sincère le plan septennal qui doit permettre à la Russie de rattraper les pays capitalistes les plus avancés. Mais derrière la scène, transparaissant parfois dans les interventions publiques, se déroulera le véritable débat : celui qui porte sur la doctrine du nouveau régime.

Pour l'instant, l'ancienne orthodoxie continue d'être énergiquement préservée. Les intellectuels, les universitaires et les « avant-gardistes » ouvriers restent sous le contrôle efficace de l'appareil culturel et syndical. Bien que plusieurs écrivains soviétiques se soient solidarisés avec Pasternak après l'interdiction du « Docteur Jivago » en U.R.S.S., M. Surkov, le tout-puissant président de l'Union des Ecrivains, n'a eu aucune peine à obtenir son exclusion à l'unanimité après son couronnement par le Jury Nobel. Les rédacteurs de la revue « Voprossy Historii », qui commençaient à remettre trop de choses en question, ont été d'autre part limogés sans la moindre protestation de ceux de leurs collègues qui, la veille encore, se solidarisaient avec eux.

Mais pour être efficace, l'appareil de contrôle doit s'appuyer sur une base doctrinale. Pour protéger l'orthodoxie, il faut la définir. Pour combattre le révisionnisme, il faut savoir en quoi il consiste. Si M. Kroutchev, au lieu de s'attaquer aux problèmes gênants — comme celui des communes chinoises ou des conseils ouvriers polonais — continue de se retrancher derrière un mur de silence, d'autres dirigeants ou même les jeunes intellectuels du parti se chargeront d'ouvrir eux-mêmes la discussion. Et il sera d'autant plus difficile de les en empêcher que la réforme judiciaire et la promesse d'une observation rigoureuse de la légalité (encore renouvelée il y a un mois) privent le secrétaire du Parti des moyens dont Staline disposait autrefois pour « résorber » le ferment intellectuel.

Le choix de Kroutchev

M. Kroutchev sera donc contraint, tôt ou tard, de reprendre le débat sur le fond qu'il avait amorcé au 20e Congrès. La lutte contre le « groupe antiparti », la dénonciation des « révisionnistes », ne peuvent être que des subterfuges momentanés. La façon dont ces attaques seront menées au cours du 21e Congrès sera cependant révélatrice des intentions de M. Kroutchev.

Si ses adversaires sont humiliés et exclus du Parti, s'ils sont accusés rétrospectivement de crimes effroyables — à la manière stalinienne — on pourra conclure que M. Kroutchev cherche à intimider tous les non-conformistes et à rétablir une discipline intérieure ne laissant la place pour aucun débat gênant. Si au contraire la dénonciation des opposants ne dépasse pas le cadre d'une polémique vigoureuse, et si le secrétaire du Parti renouvelle publiquement sa condamnation de l'autoritarisme et du dogmatisme staliniens, un souffle d'air frais ranimera le mouvement communiste international.

K.S. KAROL.

(1) Au cours d'une grande réception au Kremlin.

A NOTER :
ÉLECTRICITÉ DE FRANCE
- PARTS 1959 -
A CAPITAL VARIABLE
Prix d'émission : 20.000 Frs - Intérêt annuel : 1.000 Frs
VALEUR DE REMBOURSEMENT :
montant de la recette moyenne correspondant à la fourniture de 2.500 Kilowatts-heure.
MINIMUM GARANTI : 25.000 Frs
Exemptes des taxes spéciales frappant les valeurs mobilières. - Garanties par l'État.
D

14 AU 29 JUIN
FOIRE
internationale
de
BORDEAUX
GRANDE SEMAINE
DE LA
MACHINE AGRICOLE
DU 21 AU 29 JUIN
51

PUBLICITÉ

Des industriels à l'école

● ***Pour attirer la ménagère française, l'antimite doit lui rappeler des souvenirs d'enfance.***

– J'*INSISTE sur un point, je ne veux pas la vendre cher...*

— Deux choses m'intéressent : son état et son prix...

— Prenez le volant. Voyez par vous-même. Il y a 20.000 kilomètres au compteur...

Seize hommes sont réunis autour d'un tapis vert. A un bout de la table une sténotypiste enregistre ce dialogue banal à propos d'une 403 d'occasion imaginaire ; à l'autre bout, un monsieur silencieux surveille la scène. Il semble être le professeur. De quoi s'agit-il ?

2.500 francs par tête

Le professeur, c'est M. Sarton, psychologue attaché au cabinet « Orgatec » (Organisation Technique et Commerciale), les élèves sont des cadres appartenant à de grosses firmes, comme Liebig, les Filatures Prouvost, Alsthom, Olivetti, Gilby Fodor, Philips, Berliet, etc., et les deux hommes qui jouent-à-se-vendre-une-voiture sont MM. Chastel (directeur commercial des Produits Chimiques Coignet) et de Feydeau (attaché à la direction de la Compagnie Marocaine des Carburants), qui servent de cobayes pour une démonstration sur « l'étude des motivations » (psychologie de l'acheteur).

Si ces industriels chevronnés sont retournés sur les bancs de l'école, c'est que le Marché commun et la libération des échanges posent de graves problèmes à l'industrie française. Dans chaque branche, il y aura des difficultés à résoudre, et souvent un handicap à surmonter.

Le chiffre de la publicité par tête d'habitant, pour l'année 1957, n'était que de 2.500 francs en France, alors qu'il est de 8.000 en Grande-Bretagne, de 3.300 en Belgique, de 12.000 en Suisse, de 4.500 en Allemagne de l'Ouest, et de 25.000 aux U.S.A. ! On comprend l'inquiétude des firmes françaises et l'intérêt pour les chefs d'entreprise de se familiariser avec toutes les nouvelles techniques (dont la plupart viennent des U.S.A.) de vente, de publicité, d'études de marché, de recherche de motivations, de public-relations, etc.

Sentir le camphre

Il a toujours été désagréable au Français d'avouer qu'il était influencé *malgré lui* par la publicité (qui agit aux 9/10 sur le subconscient). C'est peut-être ce faux scepticisme du client français (qui est en fait presque aussi influençable que l'Américain) qui a conduit les chefs d'entreprise à sous-estimer la puissance de la publicité bien faite, c'est-à-dire fondée sur l'étude des motivations.

« *Par exemple*, explique « Orgatec » à ses élèves, *écoutez l'enregistrement de cette interview d'une ménagère effectuée avant le lancement d'un nouvel antimite. Vous verrez qu'il s'agit d'un texte très long. L'enquêteur parle le moins possible. Les réponses de la ménagère doivent rester entièrement personnelles, non dirigées. Au bout d'un certain temps, elle se contredit. L'enquêteur souligne cette contradiction pour l'amener à préciser. Par exemple, au début, elle prétend que l'odeur de camphre de l'antimite qu'elle emploie est désagréable. Puis elle dit que plus l'odeur est forte plus le produit est efficace. Que le camphre lui rappelle les grands nettoyages de son enfance. En définitive, il devient évident qu'un antimite inodore ferait fiasco, parce que la ménagère* « aime inconsciemment cette odeur qu'elle lie à l'efficacité et à des souvenirs d'enfance ». *Une interview superficielle aurait amené à une conclusion contraire.* »

Mal dirigée, la publicité est inefficace. Tel l'exemple de la margarine « Astra », qui lança à grands frais le slogan : « *Un préjugé qui vous coûtait cher* », le mot « préjugé » ayant agi *a contrario* et persuadé le public qu'il pouvait en effet exister un préjugé contre ce produit. Depuis, Astra a lancé « *La richesse des Tropiques* », « *Le produit naturel* », etc., qui remportent un très grand succès.

Des parapluies à succès

Dans le sens inverse, une publicité bien menée peut transformer une affaire moyenne en une entreprise importante, tel l'exemple de M. Sauvagnat, fabricant de parapluies à Aurillac, qui a augmenté en un an son chiffre d'affaires de 70 % grâce à une campagne systématique (création de différents modèles, présentation de collections, slogan : « l'accessoire indispensable de l'élégance féminine »).

Enfin, « Orgatec » a fait passer un dernier test à ses élèves. Différentes publicités américaines pour un même produit leur ont été soumises.

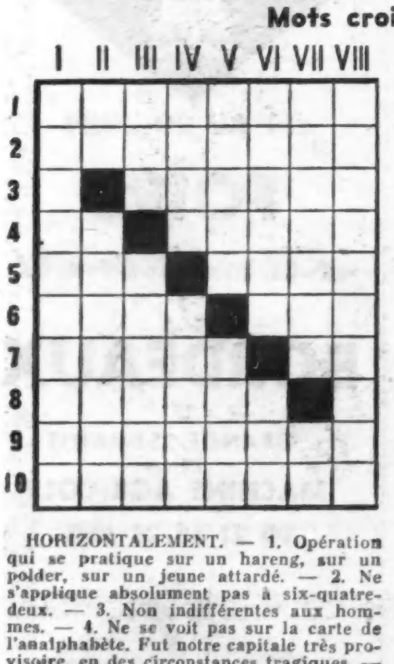
POUR VENDRE DES CARRELAGES
Laquelle de ces deux publicités a fait vendre neuf fois plus que l'autre ? (1)

Question : quelle est celle qui a eu le plus de succès ? La moitié et souvent la majorité se sont trompés en répondant.

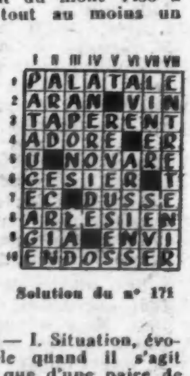
C'est sur cette note d'humilité que se termina la matinée de cette première journée d'études pour ces élèves anxieux de ne pas être recalés à ce baccalauréat d'un nouveau genre pour industriels : le Marché commun.

A.M.V.

Mots croisés n° 172



HORIZONTALEMENT. — 1. Opération qui se pratique sur un hareng, sur un polder, sur un jeune attardé. — 2. Ne s'applique absolument pas à six-quatre-deux. — 3. Non indifférentes aux hommes. — 4. Ne se voit pas sur la carte de l'analphabète. Fut notre capitale très provisoire, en des circonstances tragiques. — 5. Doit être aussi évolué et averti que le chat. Héros romantique peu réaliste. — 6. Serpente gentiment du mont Viso à Montdauphin. C'est tout au moins un point commun entre Nasser et Ben Gourion. — 7. Conduite, opinions, comportement. Exposé, l'un des premiers, à l'inondation. — 8. Réponse d'une vertueuse Vénitienne (ou Florentine ou Milanaise). — 9. N'avait besoin de harnais, ni de chaussures. — 10. Se dit d'une affaire qui ne fera plus de bruit.



Solution du n° 171

VERTICALEMENT. — I. Situation, évolution plus favorable quand il s'agit d'une pile atomique que d'une paire de skis chaussés. — II. Désinence de deux fameuses villes de Terre Sainte. Plus d'un aime se chauffer au soleil. — III. Ses eaux aboutissent à la Meuse ou dans des bouteilles. Ce que font les chasseurs, les banquiers et les cheminées (en principe). — IV. Est en bonne posture pour l'examen. Qui n'est pas victime de la précipitation. — V. Belle-Ile, Bréhat, Sein s'y rattachent de longue date. Fruit de Californie. — VI. Cinquante, environ, de Paris au Havre. Désinence de noms de métier ou d'appareil. — VII. Père, qui remonte très loin. Saint Martin y est bien connu. — VIII. Prête à affronter à nouveau le bitume.

PHARMACIE

Suivez l'ordonnance

● ***Préféreriez - vous acheter un produit appelé « Selsanté » ou un produit appelé « Chlorure de sodium » ? C'est l'un des mystères de l'industrie pharmaceutique...***

LA France est le pays du monde où les médicaments se payent le moins cher : 35 fr. le tube d'aspirine, contre 55 fr. en Angleterre, 90 en Italie, 135 en Belgique et 195 en Suisse. Une spécialité vendue 97 fr. en France en coûtera 100 en Italie, 125 en Suisse, 132 en Belgique et bien davantage en Allemagne et aux U.S.A.

Le marché de la santé

Les nouvelles réglementations concernant le remboursement des remèdes par la Sécurité sociale peuvent faire craindre, en tous les cas, quelques changements.

C'est un aspect de la question qui intéresse le public au premier chef. Mais il y en a deux autres : les garanties d'innocuité et d'efficacité thérapeutique des remèdes qui, par dizaines de milliers, viennent s'empiler sur le marché commercial de la santé.

Depuis la dramatique affaire du Stalinon (122 morts, 300 paralysés), le public n'a plus la certitude absolue d'être à l'abri de tout danger. Il peut parfois douter de la valeur des prescriptions de son médecin quand il sait qu'aux 19.000 spécialités existantes tous deux beaucoup ont des formules extrêmement voisines, s'ajoutent quantité d'imitations dites « produits sous cachet ». Il peut aussi s'étonner lorsqu'il apprend qu'au cours des vingt dernières années — cet âge d'or de la médecine dans le monde — il n'est rien sorti de très original ni de très important des 1.800 laboratoires français et lorsqu'il se rend compte qu'il ne peut même pas bénéficier immédiatement des découvertes étrangères.

Sévèrement contrôlée

Il y a une crise de la pharmacie française. Des ordonnances sont en préparation pour tenter de la résoudre.

Une enquête auprès des fabricants, des pharmaciens et des services publics nous a permis de dresser le tableau suivant.

La pharmacie française jouit des avantages et des inconvénients de sa double nature : c'est une industrie privée, mais c'est une industrie très sévèrement contrôlée.

La mise en circulation d'un nouveau médicament ne peut se faire, par exemple, qu'après l'obtention d'un « visa », autorisation accordée par un service officiel.

Le Comité du visa, institué depuis 1956, à la fois pour renforcer la garantie des malades et pour protéger les laboratoires qui exploitent commercialement un remède, va disparaître. Arguments invoqués : manque de constance dans les décisions de la commission et délais effroyables. On cite des cas où des médicaments, dont la nécessité et l'urgence étaient reconnus, ont attendu deux et parfois trois ans avant de pouvoir être mis dans le commerce.

A cause de cette lenteur administrative, des médicaments risquaient aussi de ne pas profiter de certaines améliorations techniques : pour chaque modification de formule, il fallait obtenir un nouveau visa.

(1) Celle de gauche (presque tous les industriels réunis par « Orgatec » se sont trompés).

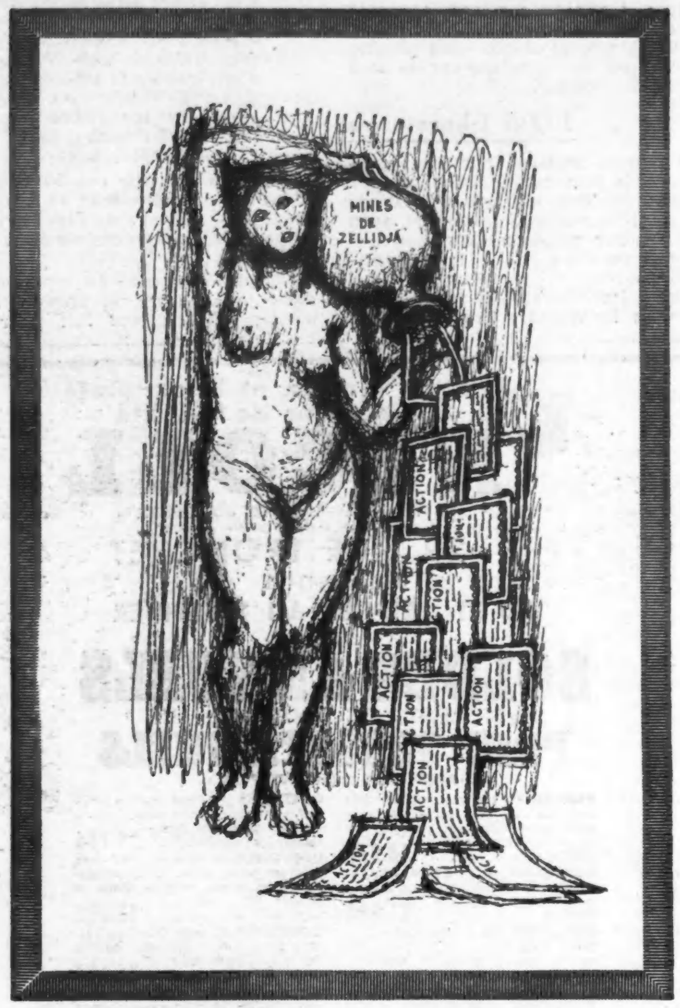
(Suite page 26.)

LA COLLECTION GUILLAUME

par TIM

Les musées nationaux négocient actuellement l'achat de la magnifique collection Guillaume — dont la propriétaire est Mme Vve Walter, veuve Guillaume, sœur de M. Jean Lacaze, mère adoptive de Jean-Paul Guillaume, etc. Voici quelques tableaux de cette collection, vue par Tim.

LE NOTABLE, *d'après* Frans Hals.
(Don de M. Jean Lacaze.)



LA SOURCE, *d'après* Ingres.
(Don de Mme Domenica Walter.)

LE FIFRE, *d'après* Manet.
(Don du commandant Camille Rayon.)

LA DEMOISELLE AU TELEPHONE, *d'après* Picasso.
(Don de Mlle Maïté.)

→

La suppression de cette procédure présente-t-elle des inconvénients ?

Les représentants de la pharmacie assurent que leurs services de contrôle — les services d'inspection de la pharmacie — sont en mesure de donner là-dessus toutes garanties.

Selon la nouvelle législation à l'étude, il appartiendra désormais aux fabricants de faire les essais toxicologiques et cliniques, sous le contrôle d'un expert de leur choix, agréé par la Santé publique et le visa sera ensuite accordé par le ministère sur le seul examen du dossier.

1.800 laboratoires

Le risque, souligné par les représentants de la Sécurité sociale et par les pharmaciens d'officine, c'est de voir proliférer encore davantage, avec un tel retour au libéralisme, des spécialités voisines déjà trop nombreuses.

A quoi les laboratoires répondent : *« Le nombre des spécialités n'est déjà pas tellement élevé en France : 19.000 contre 25.000 en Suisse, 80.000 en Allemagne et 120.000 au Portugal. Mais si vous voulez que ce nombre diminue, laissez jouer la concurrence, les spécialités les plus intéressantes gagneront, les autres disparaîtront.*

« Il y a déjà une certaine concentration : sur 1.800 laboratoires, 1.100 sont de petites entreprises rattachées à des officines et sur les 700 laboratoires « purs » qui restent, 50 « gros » font à eux seuls 90 % du chiffre d'affaires de la pharmacie française. Et 1.000 spécialités qui marchent sur 19.000 représentent à elles seules 80 % de la consommation. »

Ajoutons que sur ces 50 « gros » laboratoires, seules deux ou trois grosses firmes, annexes de l'industrie chimique, ont les moyens de faire de la recherche.

Si cette tendance au monopole va dans le sens de l'évolution industrielle, l'Etat a tout fait pour l'encourager : en 1952, en bloquant les prix des remèdes sur ceux de 1951 et, en 1957, en décrétant une baisse autoritaire de 5 %, il a éliminé de nombreux petits exploitants. Car le taux des matières premières, des produits industriels et des salaires augmentait parallèlement.

Seuls ont bien tenu le coup les gros laboratoires, et surtout ceux qui pouvaient s'appuyer sur des capitaux internationaux. Et seuls, désormais, pourront procéder aux vérifications et au contrôle exigés par la nouvelle législation, ceux dont l'équipement présentera toutes les garanties de sécurité.

Produits « sous cachet »

Autre réforme envisagée pour stopper la prolifération des remèdes : l'interdiction des produits « sous cachet ».

Actuellement, afin d'éviter que le malade manque d'un médicament ou soit contraint de le payer un prix excessif, il n'existe pas de brevets en pharmacie. Mais afin de donner un avantage au laboratoire qui l'a mis au point, ou qui en a acquis la licence de fabrication à l'étranger, l'Etat lui permet de sortir le remède sous un nom de « fantaisie ». Grâce à cela il peut bénéficier de la publicité médicale, tandis que les autres laboratoires sont autorisés à fabriquer le même remède, mais à condition de le mettre en vente sous un nom technique.

Supposons, pour donner un exemple, qu'un laboratoire ait inventé... le sel. Ce laboratoire peut le lancer sous le nom de « Selsanté », tandis que ses concurrents ne peuvent le mettre en vente que sous la dénomination peu attrayante de chlorure de sodium.

Or, les nouvelles dispositions envisagées pour promouvoir la recherche dans le domaine thérapeutique, prévoient la protection de la propriété scientifique par un brevet spécial qui pourrait être octroyé à tout inventeur, quelle que soit sa qualité, d'un produit utilisable en médecine.

L'invention tomberait dans le domaine public au bout d'une dizaine d'années, et il ne serait plus possible à un laboratoire d'en fabriquer une copie sous cachet.

Le risque du brevet

Jusqu'ici pouvait être breveté le procédé de fabrication, non le médicament lui-même : tout était une question d'accords personnels entre le chercheur qui a trouvé le produit et le laboratoire qui l'exploite. Si le chercheur appartient à des services de recherches officiels, il a le choix entre publier sa découverte dans le bulletin de l'Académie des Sciences ou dans toute autre publication technique : n'importe qui peut alors s'en emparer ; ou la vendre à un laboratoire pour une exploitation commerciale éventuelle et ne la publier qu'ensuite (attitude humainement bien défendable quand on connaît la situation pécuniaire faite aux chercheurs). De toute façon, il s'agit là d'accords privés et directs d'inventeurs à exploitants sans garantie de l'Etat.

Quel est le risque du brevet ? Que celui-ci tourne au monopole. Que le fabricant acquéreur du brevet retarde par exemple la sortie du médicament, afin d'écouler le stock d'un produit analogue auquel le nouveau risque de faire concurrence. Ou bien que le prix soit fixé d'une manière abusive ou que le marché soit insuffisamment approvisionné, etc.

Cependant, les pays étrangers qui admettent le brevet ont trouvé le moyen de parer aux inconvénients du monopole. La Grande-Bretagne, par exemple, a instauré un système de « licence spéciale » qui permet à d'autres laboratoires de fabriquer d'autres remèdes brevetés en versant une redevance à son propriétaire, si la Santé Publique estime qu'il y a abus d'exploitation. (Le régime des licences spéciales existe en France depuis deux ans pour l'exploitation sous visa, mais il n'a pas eu l'occasion d'être mis en pratique.)

Le malade, cet exploité

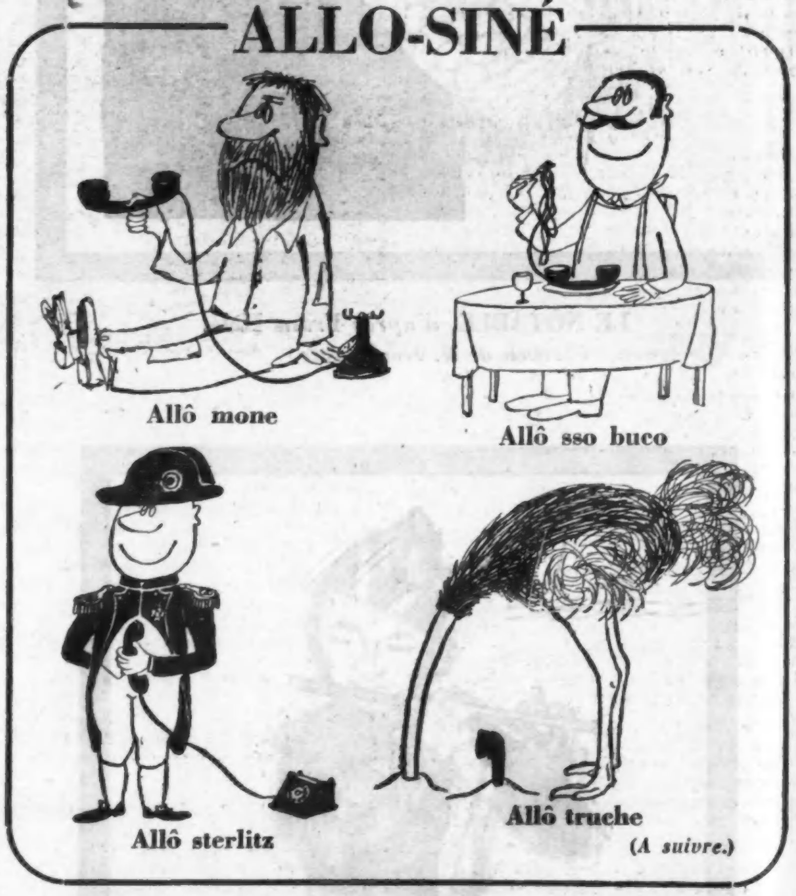
D'autres modifications portant sur la publicité des médicaments et sur le calcul du prix viendront sans doute parachever la transformation profonde de notre législation pharmaceutique mal adaptée à une infrastructure en évolution. La fabrication et la commercialisation des remèdes sont encore trop anarchiques et trop dispersées pour pouvoir s'intégrer dans un service public nationalisé, comme l'ont été la production et la fourniture du courant électrique.

Il n'existe aucune commune mesure entre les installations existantes, aucune amorce même d'organismes de centralisation et de répartition entre les laboratoires, d'ailleurs tous très individualisés.

Chaque firme travaille en fait sur un éventail très réduit de cinq ou six grands produits qu'elle remplace à raison de un par an, ce qui renouvelle l'éventail environ tous les cinq ans.

Les conditions sont actuellement mûres pour pousser la concentration et stimuler la recherche, pas encore pour créer les organismes qui permettraient de passer à l'étape ultérieure : celle où le malade ne serait plus l'exploité.

En attendant, la spécialité pharmaceutique continuera à prospérer : liée à des intérêts d'argent, elle est également liée au progrès de la science et de la technique.



Avec le Sérieux et l'Honnêteté des Maisons de Qualité

NICOLL

La Tradition Anglaise du Vêtement

Maison de confiance fondée en 1820

29, RUE TRONCHET

présente

DU 31 JANVIER AU 7 FEVRIER

ses

SOLDES ANNUELS

VÊTEMENTS DE HAUTE QUALITÉ

PRIX SENSATIONNELS

APERÇU DE QUELQUES PRIX :

PARDESSUS raglans ou manches montées, en très belle draperie pure laine richement doublés, fins de série. Garantie NICOLL 18.877

PARDESSUS sport genre lama et fantaisie, dispositions anglaises forme mode, qualité NICOLL 21.582

PARDESSUS 7/8 en très belle draperie française ou anglaise coloris mode, chaine grise et blanche, martingale, coupe et façon NICOLL. Depuis . 25.892

PARDESSUS ville et sport, coloris classique gris foncé, et hautes fantaisies en tissus anglais et français premier ordre, exécutés dans nos ateliers 28.886

PARDESSUS de très grand luxe coupés dans les plus riches draperies anglaises reversibles ou cashmeer Crombie, coupe, finition, qualité NICOLL, **à 50 % de leur valeur.**

Très beaux **VESTONS** sport, en shetland ou fantaisies pure laine, grand choix de coloris. Depuis 10.833

Une série exceptionnelle de **VESTONS** sport en véritable tweed anglais d'origine, faits dans nos ateliers....... 13.766

VESTONS sport exécutés dans toute une gamme de tissus anglais : Harris Tweed, Sportex, et retors français NICOLL, **à 30 % de leur valeur.**

COSTUMES de ville en très belle serge et granité pure laine. Coloris unis. Classique et demi-classique. Façon NICOLL 19.766

COSTUMES de ville en très beaux peignés pure laine. Coloris classiques et mode, formes droite et croisée. Coupe et façon NICOLL 22.692

COSTUMES de ville très habillés, peignés couverts et rasés, coloris discrets. Coupe et façon NICOLL 25.682

Même qualité en retors pur peigné.

COSTUMES de ville en draperies « tailleur ». Établis dans nos ateliers avec la précision traditionnelle NICOLL. Coloris, coupe, mode et classique,

Très recommandés .. 28.587

COSTUMES de très haute qualité, établis dans les plus beaux peignés français et anglais, garantis d'origine. Coupe et façon ateliers NICOLL. **A 30 % de leur valeur.**

PANTALONS en flanelle, cover et granité pure laine, serge couverte, etc. Garantie totale NICOLL 5.888 et 4.888

PANTALONS en serge, granité, épinglé, cover, etc., pure laine. **Et laine et Tergal.** NICOLL. 7.988 et....... 6.988

PANTALONS en **laine et Tergal** de luxe. Serge française et anglaise d'origine, très haute qualité. Faits dans nos ateliers. NICOLL 9.900

Malgré les difficultés financières d'importation, NICOLL met tout son stock de vêtements en tissus importés d'Angleterre à la disposition de ses clients.

AUTO-COATS mode en magnifique draperie de qualité. Coupe, finition NICOLL, hommes et jeunes gens, Toutes tailles. Depuis 16.857

3/4 Sport style NICOLL. Coupe spéciale, allure anglaise, incomparable, tissus unis et reversibles. Depuis 23.582

RAGLANS LODEN autrichien, livrés avec vignette de garantie, coupe et façon NICOLL 19.787

MANTEAUX demi-saison en draperie pure laine et **LODEN** de très haute classe, uni et fantaisie d'importation. Coupe et façon NICOLL 21.787

MANTEAUX GABARDINE de haute qualité unis et covers reversibles, formes mode et classique. Garantie NICOLL. Depuis 19.788

IMPERMÉABLES popeline, drill, tweed, entièrement doublés, unis et reversibles, rigoureusement garantie. Depuis .. 11.837

MANTEAUX DE PLUIE « Quicksilver » marque déposée, exclusivité NICOLL, formes classique et sport, tissus importés d'Italie, doublés mi-corps ou pareil. A 50 % du cours.

DOUBLURES amovibles en chaude draperie genre lama, livrées avec vignette de garantie. 3.988 et 2.988

CULOTTES CHEVAL en bedford, cover, whipcord, tricotine, beige et marron, toutes tailles, depuis 10.887

AU RAYON DAMES VILLE ET SPORT

MANTEAUX tailleurs-couturier en Harris tweed importé d'Angleterre, Lama et genre poil-de-chameau provenant de nos ateliers, garantie NICOLL. Soldés 29.582

MANTEAUX DE PLUIE de luxe pour dames. Coupe grand confort. Coloris mode.... 13.922

MANTEAUX DAME en très beau tweed français, loden, lama, forme sport et voyage, coloris mode, vendus avec rabais de 50 % : 19.900 et 13.986

AU RAYON GARÇONNETS ET JEUNES GENS

COSTUMES et **VESTONS**, 7 à 16 ans en très beau retors français, en Harris Tweed véritable, et autres draperies de qualité. Le Veston depuis : 5.887

PANTALONS flanelle lourde, gris moyen et foncé. 3 à 15 ans.......... 4.283 Grands Cadets. 4.888

DUFFLE-COATS et **AUTO-COATS**, fillettes et garçonnets, tailles 4 à 18 ans, en magnifique drapé genre lama, doublés Teddy. Avec 50 % de rabais. Depuis 7.866

PARDESSUS 3/4 et 7/8, chaîne blanche et grise. Très belle draperie, forme très mode. Toutes tailles. Enfants et jeunes gens. Depuis.......... 10.868

UN LOT TRÈS IMPORTANT DE COUPONS de tissus de 1 à 3 m provenant de nos ateliers homme et dame, sacrifiés **depuis le m** 987

TOUS NOS VÊTEMENTS SONT ÉTABLIS TOUTES TAILLES ET CONFORMATIONS : COURTS, MOYENS, LONGS, EXTRA-LONGS, JUSQU'A 120 DE CEINTURE.

Tout notre stock, inventorié, a été entièrement dévalué et les Experts ont marqué les nouveaux prix au crayon bleu.

Magasins ouverts tous les jours de 9 h 30 à 19 h sans interruption, même le lundi

PHILOSOPHIE

Heidegger l'obscur

● *Un nouveau livre du célèbre philosophe allemand vient de sortir (1). Pour permettre aux profanes d'accéder aux grandes lignes de sa pensée, Jacques Howlett la résume ici.*

LE philosophe vivant dont les idées suscitent aujourd'hui le plus d'intérêt chez les spécialistes et de curiosité chez les profanes s'appelle Martin Heidegger. Rien pourtant à première vue ne semblait vouer au succès l'œuvre du philosophe de Fribourg ; elle est d'un abord difficile non seulement à cause des idées qu'elle propose, mais encore par la forme que revêtent ces idées. On sait combien la langue allemande se prête, par la richesse des préfixes et des prépositions, à la construction de mots synthétiques ; Heidegger joue admirablement de cet avantage, y ajoutant les ressources de la philologie au point que quelquefois certaines de ses pages peuvent être prises pour un immense tour de passe-passe verbal (Ce n'est bien sûr qu'une apparence !).

Le succès de Heidegger étonne également, en ce sens que ses ouvrages n'abordent pas — du moins directement — les problèmes qui retiennent l'attention des hommes de ce temps : ceux de l'histoire, de la science, de la société. Inactuel Heidegger ! Mais justement est-ce peut-être une des raisons de son succès.

Un être des lointains

En fait, la pensée de Heidegger prend à rebours le courant de pensée occidental qui va de Socrate à Sartre. Elle est régressive et, si l'on peut dire, réactionnaire. Cette pensée pourtant se présente comme un renouveau, un effort hardi pour retrouver la belle saison de la méditation philosophique.

Nous disposons actuellement en France d'un certain nombre de textes traduits, d'Heidegger, qui permettent une approche suffisante de sa philosophie, citons le recueil « Qu'est-ce que la métaphysique ? » (Gallimard), « L'Essence de la vérité » (Vrin), « Lettre sur l'Humanisme » (Aubier), et « Essais et conférences », récemment publié aux Editions Gallimard. Dans la masse déjà imposante des commentaires, signalons ceux scrupuleux et pertinents de Jean Wahl, les études de Jean Beauffret (« Fontaine », n° 63. Novembre 47), d'Henri Birault (« Revue de métaphysique et de morale », janvier-mars 51), de Jean Hippolyte (« Les études philosophiques », juillet-sept. 54), et de Kostas Axelos (« Lettres nouvelles », oct. 57).

A la lumière de ces textes et de ces travaux nous pouvons sinon exposer la philosophie de Heidegger (il ne propose pas une doctrine), du moins donner dans ses grandes lignes l'allure et le lieu de sa méditation.

(1) « Essais et conférences », Gallimard, 365 pages, 950 francs.

Editions Flinker.

MARTIN HEIDEGGER.
Prophète d'un retour à l'innocence.

On assimile quelquefois cette philosophie à l'existentialisme. C'est là une confusion. L'existentialisme vise une description de la réalité humaine concrète et vécue, ce mot qui pourrait donc qualifier avec quelque exactitude une œuvre romanesque ne s'applique pas à la philosophie de Heidegger. Celle-ci prétend à une analyse plus générale, elle s'efforce de dégager la structure fondamentale de l'existence, bref ce n'est pas celle-ci, vécue dans sa particularité quotidienne par chacun de nous, à quoi s'applique l'analyse de Heidegger, mais à une découverte de l'être de l'existence. Cette recherche est ontologique, c'est-à-dire qu'elle interroge sur l'être en général. En ce sens Heidegger pose la question philosophique par excellence soulevée déjà par Aristote : Qu'est-ce que l'Etre ?

La question de Heidegger ne concerne donc pas l'homme, mais l'Etre.

Toutefois, la méditation du philosophe, contrairement à ce qui se passe généralement, part de la condition humaine. Dans son premier grand ouvrage, « L'Etre et le Temps » (1927) nous suivons beaucoup moins un enchaînement logique de concepts — comme dans « L'Ethique » de Spinoza, par exemple — qu'une réflexion qui, à partir de l'expérience de l'existence, prétend aboutir à ce qui fonde l'existence. De l'existence aux conditions de l'existence, Heidegger s'efforce de régresser plus profondément encore, vers l'Etre, c'est-à-dire vers le fondement de ce qui est.

Que dévoile cette analyse ?

Tout d'abord que l'homme est cet existant privilégié pour qui l'existence ne va pas de soi. A la différence des choses, closes, sourdes, opaques : une brique ne s'interroge pas sur son destin, une pierre ignore qu'elle tombe selon les lois de Galilée, l'homme, lui, a l'intelligence de lui-même, il nie, il se dépasse, il ne coïncide pas avec lui-même, bref il est possibilité, projet ou — comme dit Heidegger — l'homme est un être des lointains.

Le philosophe appelle cet existant humain : Dasein (l'être là).

Ce Dasein ne doit donc pas évoquer une intimité, un repliement sur soi, une fermeture et une suffisance, au contraire l'essence du Dasein est d'être orienté vers... il est ouverture, et tout d'abord ouverture au monde. Le Dasein est d'emblée au monde, avec les choses, et il est absurde d'imaginer le Dasein hors du monde.

Mais l'existant humain défini comme possibilité et ouverture est aussi celui qui porte en lui-même sa propre fin : il est pour mourir, seul achèvement qu'il puisse considérer.

Que l'homme s'emploie de toutes les façons à oublier ce destin, Pascal l'avait déjà dit, Heidegger retrouve ce thème du divertissement qu'il appelle la chute dans l'inauthentique. Par contre, la vie authentique consiste à assumer résolument la condition mortelle, et ce n'est qu'au prix de ce courage que nous sortirons de l'anonymat de la vie quotidienne. L'angoisse devant la mort, véritable ascèse, remet l'homme en place dans la lumière et la vérité de son destin.

Ainsi deux épreuves guettent l'homme : la vie inauthentique s'il se laisse aller à l'impersonnalité de la vie sociale et du travail abrutissant, ou la vie authentique, c'est-à-dire l'appréhension de sa plus profonde possibilité : la mort. Pris entre cette nuit anonyme et cette cruelle lumière, l'homme sera donc essentiellement soucieux.

Poussant encore plus avant son analyse, Heidegger s'interroge sur ce souci qui caractérise l'être de l'homme. La condition de possibilité du souci c'est le temps. Avec le temps se découvre l'horizon à partir duquel se dévoile l'être de l'homme.

Telle est la conclusion du premier grand ouvrage de Heidegger.

Tout repose dans le langage

Mais si l'être de l'homme a pu être caractérisé par le temps, la question de la vérité de l'Etre reste posée.

Ce qui est remarquable dans les écrits plus récents de Heidegger c'est le dialogue qu'il instaure avec les œuvres des poètes (Hölderlin, Rilke, Georg Trakl) et avec les paroles des penseurs pré-socratiques : Héraclite et Parménide. Il retrouve chez ces poètes et ces premiers penseurs de l'Occident un langage accordé à l'Etre, un langage dont on peut dire qu'il est vrai parce qu'y repose encore la lumière de l'Etre.

Pourquoi partir en quête de la vérité par ces sentiers tortueux et difficiles ? N'y a-t-il pas en Occident de grandes voies d'accès vers la vérité ? De Platon à Nietzsche la route n'est-elle pas jalonnée de penseurs puissants : Descartes, Kant, Hegel ?... Heidegger considère que la métaphysique occidentale — qu'il connaît parfaitement — n'a pas parlé de l'essentiel : les philosophes, accaparés par la vérité des choses, ont oublié de se faire attentifs à la vérité de l'Etre. Ils ont voulu connaître le monde, et ont perdu de vue le mystère de l'Etre. Sans doute Platon disait-il : la philosophie est fille de l'étonnement ; eh bien ! cet étonnement s'est défait en curiosité conquérante, curiosité dont le fruit prestigieux et envahissant se trouve être la pensée technicienne moderne tout orientée vers l'action et la possession. Ainsi sommes-nous coupables d'un grand oubli, et telle est la raison de l'errance de notre monde. Pour sortir de cette condition désespérante il faudrait retrouver la simplicité, rapprendre à habiter authentiquement dans le monde, et retrouver l'étonnement des premiers penseurs grecs.

Diamant noir

Il ne s'agit plus cette fois d'instaurer une pensée militante — efficace mais oublieuse de l'Etre — mais de se recueillir pour se souvenir de ce qui fut oublié, et accueillir cet « oublié », l'Etre, qui ne cesse de nous appeler.

Cette pensée transforme complètement la façon d'interroger en philosophie au point que l'entreprise de Heidegger apparaît comme un dépassement, sinon une liquidation, de la métaphysique traditionnelle. Jusqu'à maintenant il s'agissait d'accéder à l'Etre à partir de l'homme, aujourd'hui une manière nouvelle de penser doit s'instaurer : c'est à partir de l'Etre que l'homme doit être compris. Appel dont les échos demeurent dans le langage et que nous pouvons entendre pour peu que nous sachions écouter ce que disent les paroles, car « toujours et partout l'être parle à travers le langage ».

Diamant noir, lumière et ténèbre, appel et silence, la pensée de Heidegger est grosse des prestiges de la mys- →

GRAND PRIX
DES LIBRAIRES DE FRANCE
1959
GEORGES BORDONOVE
Deux cents chevaux dorés
* Ce prix avait couronné en 1957 LES MENSONGES (65.000 ex.) de FRANÇOISE MALLET-JORIS (Prix Fémina 1958)
JULLIARD

LE TEMPS DES FEMMES
par Célia BERTIN
La grande révolution des temps modernes. L'émancipation complète de la femme est-elle venue ?
HACHETTE

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Nicole ROUCHEUX

Mon tour du monde en 98 jours

L'auteur est la gagnante du premier concours de « radio-globe-trotter » organisé en janvier 1958 par Europe n° 1 et « le Parisien Libéré », dont l'objet était d'effectuer le tour du monde en 14 semaines. Totaliser le plus grand nombre de visas consulaires, ne jamais manquer les correspondances d'avion, téléphoner de tous les coins du monde à EUROPE N° 1 pendant les heures d'émission un journal de route, envoyer des reportages au PARISIEN LIBERE, partir sans argent, ne pas chercher à s'en procurer en chemin, voilà les données de base d'un règlement d'une difficulté diabolique. Eh bien ! de ce règlement, Nicole Roucheux a merveilleusement triomphé avec beaucoup d'esprit, beaucoup d'humour, et surtout beaucoup de crânerie. C'est pourquoi le récit qu'elle publie aujourd'hui en librairie de son extraordinaire randonnée se lit comme un récit d'aventures, haletant, passionnant, et qui peut être mis entre toutes les mains.

Jean DOUASSOT

La Gana

« LA GANA » n'est pas un pays d'Afrique, c'est un roman de 800 pages, paru cet automne dans la collection des « Lettres Nouvelles ». « L'écrivain, écrit Maurice Nadeau, directeur de cette collection, existe à partir du moment où il permet de nous identifier à son héros, un enfant de dix ans pour qui l'horreur constitue l'ordinaire d'une vie jugée par lui normale et naturelle. » Dans « L'Express », Jean-Louis Bory écrit : « Voici enfin un livre qui bouscule *vraiment* toutes les règles, toutes les bienséances si commodes au confort moral et si propices à l'assoupissement. » Et Jean d'Ormesson de conclure dans « Arts » : « C'est prodigieux, prodigieux d'horreur, d'imagination et aussi, il faut le dire, prodigieux de puissance. Ainsi s'affirme tous les jours le succès exceptionnel de cette œuvre exceptionnelle. »

JULLIARD

La
REINE STÉRILE
(Anne d'Autriche)
par SAINT FÉLIX
Comment Louis XIV, s'il était bien petit-fils de Henri IV, n'était pas le fils de Louis XIII. Dans la collection LES FEMMES CÉLÈBRES DE L'HISTOIRE. Chaque volume sous jaquette illustrée : 500 fr.
del DUCA PARIS

→

tique et de la poésie. Ce philosophe est le prophète d'un retour à l'innocence où dans le secret de nos cœurs, par-delà deux mille ans d'assez vain langage, nous aurions la grâce d'entendre de nouveau le message de l'Etre, et saurions dans la joie et la paix nous ouvrir à lui.

Ce recueillement et cet accueil, voilà le chemin de l'homme, ce sentier dont, admirablement, Heidegger dit qu' « il conduit le pied sur un chemin sinueux, calmement à travers les espaces de la campagne aride », ce sentier léger et sage, donateur d'un « savoir joyeux », est la *voie* du plus enrichissant des renoncements, il est la *voix* du message. Mais qui parle en cette heure tardive de la pensée occidentale ? « Est-ce l'âme ? Est-ce le monde ? Est-ce Dieu ? » demande Heidegger, autant de questions qui n'ont peut-être de sens que pour celui à qui n'est pas encore échue la grâce de la présence à la vérité de l'Etre ?

JACQUES HOWLETT.

TRADUCTION

● ***La satire virulente d'une société.***

Drôle d'enterrement

par Tibor Déry. Ed. du Seuil, Ed. du Seuil, 170 p., 500 fr.

CEUX qui ont lu et aimé le poétique récit de Tibor Déry, « Niki », publié l'année dernière, risqueront d'être déroutés par ce « Drôle d'Enterrement ». Ils y trouveront, non plus un récit tout en demi-teintes, non plus une histoire émouvante où la critique elle-même du monde des démocraties populaires est tempérée par la tendresse de l'auteur pour ses personnages et ne perce qu'à travers une ironie nuancée, mais la satire virulente d'une certaine société qui ne correspond pas à l'image que s'en font ordinairement les Occidentaux.

Edmond V., privilégié du régime — un écrivain, sans doute — n'est pas arrivé au pinacle sans certaines concessions au système ; il ne s'y est jamais opposé, il lui a même donné sa caution par le simple fait de poursuivre son œuvre ; à ce prix, il a obtenu de mener l'existence que seuls connaissent les grands dirigeants, ministres, membres du Comité Central, techniciens éminents de la production. Mais, chose étrange étant donné sa position, on trouve dans son entourage des personnages plus que douteux du point de vue de l'orthodoxie, des ci-devants, des parasites qui sont loin d'être sympathiques mais que Edmond V. tolère, qu'il aide même matériellement, par humanité peut-être, ou poussé par le remords que lui inspire cette existence confortable acquise à force d'abandons et de compromissions.

Jusqu'aux étoiles

Edmond V. est en train de mourir d'un cancer. Du moins, tel est le verdict de la Faculté. Mais lui, à l'heure de la vérité, sait qu'il n'est pas seulement atteint dans son corps. Il a diagnostiqué la terrible maladie qui a détruit son âme, il l'appelle lui-même « prolifération cancéreuse de l'Avenir ». Comme les maîtres à penser et les dirigeants du Parti, il a voulu « aller jusqu'aux étoiles », projeter dans un avenir lointain le bonheur de l'humanité sans parvenir à faire de son vivant le bonheur d'un seul être. Il a cru se consacrer à l'épanouissement des générations futures, il en a perdu le « sens des proportions », il en a oublié le monde qui l'entourait et, perdant tout contact avec la réalité, il est lui-même devenu un étranger au sein de ce monde.

Cette réalité, pourtant, grouille autour de lui, sordide, et Déry la décrit avec une grimace désespérée. La femme et les amis du mourant ne sont préoccupés que de leur avenir immédiat et de leurs intérêts personnels. Edmond V. va-t-il mourir dans ce vide atroce créé par ses propres désillusions et la vision d'une bassesse dont il est en partie responsable? Non, Déry, le poète, n'a pas voulu le priver d'un dernier rayon de lumière. Flora, une jeune fille que le « cancer de l'avenir » n'a pas touchée, accueille ses dernières confidences et lui apporte l'apaisement. La mort vient ensuite, suivie du « drôle d'enterrement ».

Ce récit, qu'accompagnent trois nouvelles plus courtes mais chargées de la même intensité dramatique, apporte la confirmation du jugement que la critique avait porté l'an dernier sur les qualités d'écrivains de Déry. Cet homme de soixante-quatre ans qui purge actuellement en Hongrie une peine de neuf ans de prison pour « délit d'opinion », est l'un des artistes qui nous ont donné, de la vie dans les pays du camp socialiste, le tableau le plus vrai et le plus bouleversant.

CLASSIQUES

● ***Dans un tonneau sous les ponts de Paris.***

Margot la Ravaudeuse

par J.-L. Fougeret de Monbron, postface de Maurice Sailiet. J.-J. Pauvert, éditeur, 253 pages, 1.500 fr.

EXCELLENTE idée de la part du sieur Jean-Louis Fougeret de Monbron, homme de plaisir et citoyen du monde, de nous avoir recueilli au XVIII[e] siècle les mémoires de « Margot la Ravaudeuse ». Excellente idée, de la part du sieur Maurice Saillet, critique du texte et postfacier, de nous en offrir une réédition savoureuse. Cela nous vaut un livre agréablement libertin, tout crépitant de jeunesse gaillarde et plein d'esprit — je veux dire : du meilleur « mauvais esprit ». Une Moll Flanders qui fredonnerait du Brassens.

Comme toutes les ravaudeuses de bas dans le Paris du XVIII[e] siècle, cette Moll Flanders de la rue Saint-Paul commence par vivre dans un tonneau. Comme Diogène. Et comme Diogène elle cherche un homme. Mais, différant en cela de Diogène, elle en trouve, et des jeunes, et des robustes. Et de moins jeunes et de moins robustes, mais de plus riches, ceux-là faisant passer ceux-ci. Bref, derrière le cotillon haut troussé de cette Margoton-prends-ta-faucille, nous cavalcadons à travers le Paris de Manon Lescaut et de Candide, nous courons allégrement du palefrenier gueux, brutal et ivrogne, premier maître de notre Margot, à l'Opéra où la voilà qui règne, en passant par les mousquetaires gris et le pensionnat de Mme Florence, abbesse de Cythère, pensionnat pour demoiselles du demi-monde, ou couvent pour jolis oiseaux de très petite vertu.

Margot parle de tout. Ne connaît-elle pas tout ?

> *« Est-il quelque profession, quelque métier dans la vie dont nous n'ayons incessamment occasion d'entendre discourir ? Le Guerrier, le Robin, le Financier, le Philosophe, l'Homme d'Eglise, tous ces êtres divers recherchent également notre commerce. »*

Aussi discourt-elle à son tour avec beaucoup de pertinence. Et d'impertinence. Habituée à considérer la comédie sociale par les centimes et l'alcôve (par ailleurs fervente admiratrice du Montesquieu des « Lettres Persanes »), elle juge de tout et de tous avec une réconfortante indépendance. Non qu'elle gémisse ou se révolte. Oh ! non, trop fine mouche. Elle joue le jeu. Respectueuse, elle aussi, mais nous clignant de l'œil par-dessus deux siècles, faisant à chaque instant d'un rire joliment perlé dont chaque éclat crève une baudruche : le Guerrier, le Robin, le Financier, etc.

Il paraît que l'auteur eut en son temps des ennuis. Du moins s'en plaint-il, faisant appel à son public. C'est au public du XX[e] siècle de répondre aujourd'hui : les costumes seuls, semble-t-il, ayant changé.

ESSAIS

● ***Un original sur les voies de Pascal.***

De la tête au cœur

par Henri Petit, Ed. Del Duca. 330 pages, 1.000 francs.

L'honneur de Dieu

par Henri Petit, Ed. Grasset. 268 pages, 885 francs.

QUEL est cet homme qui ose risquer en 1959 de parler comme Pascal et comme Nietzsche ? Les critiques ont soudain vu arriver sur leurs tables deux gros livres d'aphorismes, sans introduction, sans préface, sans présentation. Un manque de complaisance qui peut révéler ou l'extrême humilité, ou l'extrême orgueil.

Et quels sujets ! De nouvelles « Provinciales » en forme de méditations passionnées sur l'approche de Dieu, et son honneur dans l'héritage des Jésuites et des Jansénistes. Ailleurs, c'est l'homme et l'amour. La simplicité de cette audace surprend d'abord, puis conduit lentement à se souvenir qu'il n'est pas une pensée qui ne paraisse être le fruit de cette « féconde douleur de vivre » dont parlait André Suarès :

> *« Dès qu'elle commence à décliner, l'amitié fait ombre sur tout ce qu'elle a d'abord éclairé. »*
>
> *« Mon prochain : que je ne puis éloigner de moi... »*

Ces citations d'un recueil au titre discutable (« De la tête au cœur »)

ÉDITIONS de MOSCOU
en langue française

A. FERSMAN
LA GEOCHIMIE RECREATIVE
Dans sa géochimie récréative, l'académicien Alexandre Fersman nous fait connaître les résultats de longues années de travail consacrées à la fondation d'une nouvelle branche de la géologie : la géochimie. Il s'efforce aussi de nous décrire la vie chimique de notre Terre, telle que l'évoquait son imagination enrichie par l'expérience. D.CHTCHERBAKOV, académicien
(Extrait de la préface de cet ouvrage.)
4?8 pages, relié toile sous jaquette...... 600 fr.
Franco de port .... 735 fr.

ALEXEI TOLSTOI
L'HYPERBOLOIDE DE L'INGENIEUR GARINE
Moderne Jules Verne, l'auteur nous invite à suivre l'ingénieur Garine dans son « Ile d'or » d'où il aspire au pouvoir universel. Son « Rayon de la mort » lui permettra-t-il de dominer le monde ?
340 pages, relié toile .... 500 fr.
Franco de port .... 635 fr.

en vente dans toutes les librairies et à la
LIBRAIRIE DU GLOBE
21, rue des Carmes, Paris-V[e]
Envoi du Catalogue sur demande
C. C. P. ALAP - PARIS - 9.694-67

Vient de paraître
ALEXANDRE ARNOUX
de l'Académie Goncourt
DOUBLE CHANCE
roman
aux ÉDITIONS ALBIN MICHEL
OU
LE GROS LOT

Une fusée russe tourne-t-elle depuis février 1958 autour de Mars ?
L'ENFER EST DANS LE CIEL
Un stupéfiant récit de
HENRY WARD
del DUCA PARIS

donnent le ton des réflexions d'Henri Petit et leur relief.

Jésuites. Jansénistes

Mais qui donc est Henri Petit ? Pour les uns, critique littéraire au « Parisien Libéré ». Pour d'autres, le lauréat du grand prix littéraire de la Ville de Paris en 1940, l'auteur des « Derniers combats de Don Quichotte » et surtout d' « Un homme veut rester vivant ». Pour d'autres, enfin, l'ami de Romain Rolland, Emmanuel Mounier, Malraux, Louis Guilloux et Jean Grenier. Et tous ces hommes ont dit quelque part ce qu'ils devaient, *littérairement*, à une telle amitié. « Il est une sensibilité comme d'autres sont une conscience », a dit l'un d'entre eux.

Mais c'est surtout dans « L'honneur de Dieu » qu'une telle sensibilité s'exprime dans l'originalité dense de l'homme habité, presque pendant toute une vie, par une préoccupation continue.

Tous ceux pour qui la querelle des Jésuites et des Jansénistes est autre chose qu'un sujet de thèse d'histoire littéraire ou d'histoire des religions, ceux qui voient dans l'affrontement des disciples d'Ignace de Loyola et de Jansénius l'incarnation même de la dualité, parfois antinomique, des exigences et des besoins de la vie spirituelle et même de la vie tout court, ceux-là suivront Henri Petit jusqu'au bilan final — et moderne — qu'il établit en janséniste éclairé.

ÉCONOMIE

● ***Pour manger du poulet en lisant Spinoza.***

L'humanisme technique

par Gabriel Veraldi - La Table Ronde. 180 pages. 500 francs.

GABRIEL VERALDI, qui a obtenu le Prix Femina il y a quelques années, est aussi anthropologue ; mais au lieu d'étudier des peuplades lointaines et des rites magiques, il a choisi de nous parler du progrès technique et de la crise française. Tout son livre pourrait s'analyser comme une tentative brillante et souvent convaincante de réfuter la condamnation portée par Thomas Mann dans « Le Docteur Faustus » : « *Technique et confort, avec cela on parle de culture, mais on ne l'a point.* »

Pour Veraldi, en effet, il est faux de dire que la technique mutile l'homme. Elle lui est au contraire profondément accordée, car la technique a un mauvais rendement lorsqu'elle ignore les exigences de la « machine humaine », et l'homme ne peut se libérer de la contrainte de la nature qu'en développant sans cesse la technique. « *Le rôle de l'homme n'est pas de s'intégrer à une machine, à la façon d'un écureuil galopant dans un tournebroche. Sa fonction naturelle est d'inventer le tournebroche électrique, et de lire Spinoza pendant que cuit le poulet.* » Le taylorisme a été un machinisme à l'envers, qui ne s'est pas maintenu pour des raisons techniques, mais seulement parce qu'il est, avec le fordisme, à la base d'un système économique.

Sans être marxiste, Veraldi évite en effet certains pièges de l'idéalisme qui ne sait que gémir sur l'entêtement des hommes à refuser obstinément les fruits du progrès technique ; par un autre cheminement intellectuel, il reprend à son compte la notion indéfiniment féconde de contradiction entre institutions et forces productives, et il en fait application au cas de la France.

Voilà un pays qui se révèle incapable d'affecter ses ressources aux endroits où elles acquerraient leur efficacité maximum.

La lecture de ce livre est tonique, car elle fournit à un réformisme de gauche les éléments d'une critique efficace et constructive du système économique.

HISTOIRE

● ***Quand les moines se font banquiers.***

Les Templiers

par Albert Ollivier, Ed. du Seuil, 180 pages, 450 francs.

LES grandes affaires mystérieuses ne sont pas une spécialité de notre temps : l'argent et le pouvoir politique ont toujours eu des rapports tantôt amicaux, tantôt hostiles. Depuis plus de six siècles, le secret des Templiers a préoccupé les historiens. Malgré d'innombrables études consacrées à leur gloire et leur chute spectaculaire, les historiens n'ont pas encore réussi à se mettre d'accord et à résoudre l'énigme qui entoure leur procès. Certains, et Albert Ollivier semble faire partie de cette école, ne sont même pas sûrs qu'il y ait eu énigme. Dans l'excellente collection « Le Temps qui court », il fait le point des recherches et retrace deux siècles d'histoire de la grande période du moyen âge. L'ordre des Templiers a été fondé en 1119. A ses débuts il fut un ordre militaire et religieux, mais peu à peu il assuma un rôle financier considérable. Au cours des Croisades, il fit fonction de banque internationale, en assurant des transferts d'argent entre l'Europe et la Terre Sainte. Sa richesse date de ces opérations.

Mais les Templiers gardaient en même temps leur rôle de combattant et, au cours de longues trêves, ils se trouvèrent en contact avec leurs adversaires, les musulmans. Il devint inévitable qu'ils subissent l'influence des doctrines mystiques de l'Islam et il est plus que probable qu'une doctrine ésotérique, réservée aux initiés, fut le résultat de cette rencontre Occident-Orient.

Vers 1300, Philippe le Bel, en proie à de nombreuses difficultés financières (il fit également confisquer la fortune des Juifs en France) s'attaqua à l'ordre. Accusés d'hérésie, les Templiers se défendirent assez mal, avouèrent leurs crimes, pour les rétracter aussitôt ; finalement, en 1314, Jacques de Molay, grand maître de l'Ordre, fut brûlé à Paris.

De nombreux historiens ont surtout insisté sur la doctrine mystérieuse du Temple. Ils ont essayé de montrer ses relations avec les Albigeois et encore aujourd'hui certains pensent que les Templiers ont été à l'origine de toutes les sociétés secrètes. Ils allèguent surtout que la Franc-Maçonnerie est née en Ecosse, le seul pays où l'ordre des Templiers a subsisté après sa destruction par Philippe le Bel.

Albert Ollivier réagit contre ces théories trop romantiques et parfois fantaisistes. Pour lui, la puissance du Temple s'opposait à la politique de Philippe le Bel qu'il qualifie de « totalitaire ». C'est pourquoi il fallait le détruire. Son beau livre est très convaincant pour ceux qui cherchent le moteur de l'histoire dans les phénomènes politiques ou économiques. Il laissera sceptiques ceux qui pensent que le conflit entre les Templiers, la Papauté et la Royauté eut surtout des raisons idéologiques.

FIGURE DE DIABLE QUE LES TEMPLIERS AURAIENT ADORÉ.
Réservé aux initiés.

VU, LU, SU

● « Le huitième jour de la semaine », une longue nouvelle de MAREK HLASKO, écrivain prodige de la littérature polonaise, va paraître fin février chez Julliard.

C'est l'histoire de deux jeunes gens dont l'amour échoue parce qu'ils ne possèdent aucun endroit où échapper à la désolation du monde qui les entoure.

● Dans la collection « Sciences humaines », chez Plon, paraît la traduction du livre de MAX WEBER, le maître de la sociologie allemande, intitulé « Le Savant et la politique », qui réunit deux conférences prononcées quelques mois avant sa mort. La première traite de l'esprit scientifique, la seconde de sociologie et de philosophie politique. Le livre est préfacé par Raymond Aron.

● Dans la collection « Tribune libre », on annonce la sortie du livre de CHARLES-HENRI FAVROD, « La Révolution algérienne », dont nous avons publié quelques extraits. C'est une histoire de l'Algérie, du début de la colonisation à nos jours, fondée sur des documents jusqu'alors inconnus.

● A sa collection « Les écrivains d'hier et d'aujourd'hui », Pierre Seghers va ajouter, au mois de février, la vente de disques.

Premiers disques : Villon, lu par Serge Reggiani ; Ronsard, lu par André Reybaz ; Francis Jammes, lu par Jean Negresco, et Paul Eluard, lu par Gérard Philipe.

Dans cette collection, deux nouveaux volumes viennent de paraître : « CHARLES DICKENS », par Sylvère Monod, et « ANDRÉ CHÉNIER », par Jean-Marie Gerbault.

● Les célèbres BANDES DESSINÉES de la dernière page de « France-soir », « Le Crime ne paie pas » et « Les Amours célèbres », ont donné naissance à deux collections populaires éditées chez Gallimard. Un volume par mois. Le dernier paru : « L'Affaire Petiot », par Claude Barret.

● Une étude parue dans le dernier numéro de la revue du Centre culturel américain « Information et Documents », apprend que les CLUBS DE LIVRES en Amérique ont vendu environ cinq cents millions de volumes depuis la création par Harry Schermann du « Book of the Month Club », soit de deux à trois volumes par habitant.

En France, le « Club français du livre » a 130.000 adhérents; « Le meilleur livre du mois », 100.000 ; le « Club du meilleur livre », 80.000.

● Selon une enquête effectuée par l'hebdomadaire « Politika », les ROMANCIERS AMÉRICAINS sont les auteurs préférés des intellectuels polonais. Hemingway arrive en tête avec « Pour qui sonne le glas », suivi de Faulkner avec « Les Palmiers sauvages ». Aucun écrivain communiste n'a été cité.

● En cours de fabrication chez Gallimard un recueil de textes de JEAN COCTEAU, intitulé « Poésie Critique », accompagné d'une « Préface au passé » inédite. Jean Cocteau raconte une visite à Maurice Barrès, la mort de Marcel Proust, fait le portrait de Raymond Radiguet et de Pablo Picasso, dit ce qu'il pense d'André Gide et rend hommage à Bernard Buffet.

● Jean-Claude Brisville prépare pour la collection « La bibliothèque idéale », consacrée aux grands écrivains, un livre sur son ami ALBERT CAMUS.

Le grand roman de
CLAUDE AVELINE
Le Poids du Feu
del DUCA PARIS

le nouveau livre de... PIERRE
MENDES FRANCE
la politique et la vérité
On trouvera dans cet ouvrage plusieurs textes économiques dont la lettre (inédite) de Pierre MENDES FRANCE au général de GAULLE au cours du printemps 45
1 vol. 1.200 frs
JULLIARD

«MAMAN, VOTRE FILS SE MEURT !»

Les Mémoires de Boris Pasternak vont bientôt paraître en français aux éditions Corrêa. Dans ce volume, intitulé « Sauf-Conduit », Boris Pasternak, auteur du « Docteur Jivago » et malheureux héros de l'aventure du Prix Nobel, raconte sa jeunesse et les dix premières années du régime soviétique, parle longuement de son amitié avec le poète russe Vladimir Maïakovsky, mort en 1930, à 37 ans, d'un coup de revolver au cœur.

Vladimir Maïakovsky est l'auteur de « La Punaise », comédie féerique et satirique, jouée en ce moment au théâtre de L'Atelier (voir en page 33 la critique de Robert Kanters). Maïakovsky aurait aujourd'hui 66 ans. Après la révolution d'Octobre, Maïakovsky était, avec Essénine et Pasternak, le grand poète de la nouvelle Russie. Il écrit des pièces, des poèmes d'esprit satirique et d'avant-garde, très admirés, mais qui, peu à peu, ne se trouvent plus concorder avec les directives artistiques du Parti. En 1929, la sortie de « La Punaise », sa grande pièce, reçoit un accueil défavorable. Un an plus tard, il monte « Les Bains », violente satire contre les bureaucrates, qui essuie également un échec. Un mois plus tard, le 14 avril 1930, Maïakovsky se tue.

Or, en 1953, à Moscou, le théâtre de la Satire devait reprendre « Les Bains », cette fois avec succès ; et depuis 1956, le même théâtre donne « La Punaise » devant un public dont l'accueil triomphal dure toujours. Sans doute, pour les régimes totalitaires, mieux vaut un poète mort qu'un poète vivant.

Dans le passage des Mémoires de Boris Pasternak que nous reproduisons ici, l'auteur décrit le suicide de son ami, Vladimir Maïakovsky, et sa visite à la maison mortuaire du poète.

VLADIMIR MAIAKOVSKY.
Il a refusé de se défendre.

JE raconterai maintenant cette chose étrange qui se reproduit de siècle en siècle et qu'on pourrait surnommer : les dernières années d'un poète.

Des projets qui ne se prêtaient pas à une réalisation se voient abandonnés. On les laisse souvent dans un état inachevé, sans rien y ajouter, sauf une certitude devenue opportune seulement en ce dernier moment, qu'ils ont été effectivement réalisés et achevés. Et cette certitude se transmet à la postérité.

On change d'habitudes, on berce de nouveaux projets, on ne cesse de se féliciter de ressentir un nouvel essor. Et soudain la fin, parfois violente, plus souvent naturelle, mais même alors conséquence d'un refus de se défendre qui ressemble fort au suicide. (...)

La stupeur d'un coup de feu

Le début d'avril trouve Moscou figée dans la stupeur blanche de l'hiver revenu. Le 7, le dégel recommença, et le 14, lorsque Maiakovsky se fit sauter la cervelle, on n'avait pas encore eu le temps de s'adapter à la condition printanière.

Ayant appris le malheur, je demandai à O. C. de se rendre sur le lieu de l'incident. Un sixième sens me suggérait que ce bouleversement lui permettrait de se libérer de son propre chagrin.

Entre onze heures et midi, les cercles provoqués par le coup de feu continuaient encore à se propager. On se précipitait vers le passage Loubiansky, dans le bâtiment au fond de la cour où déjà tout le long de l'escalier se pressaient en pleurant des gens venus de toutes parts, et les locataires de la maison, projetés et aplatis contre les murs par la force écrasante de l'événement. Y. Tcherniak et Romadine s'approchèrent de moi. Génia était avec eux. A sa vue, mes joues se mirent à tiquer convulsivement. Elle me dit en pleurant de monter, mais à cet instant on descendit sur un brancard le corps, recouvert des pieds à la tête. Tout le monde s'élança en bas et se tassa à la sortie, si bien que lorsque nous y arrivâmes à notre tour, l'ambulance sortait déjà dans la rue. Nous l'accompagnâmes dans la ruelle Ghendrikov.

Dans la boue résineuse rôdait sur ses faibles jambes l'air printanier, on aurait dit qu'il apprenait seulement à marcher. Les coqs et les enfants affirmaient à pleine gorge leur présence. Il est bizarre de constater comme au début du printemps leurs voix portent loin, en dépit du crépitement affairé de la ville.

Le tram montait lentement sur la Chvivaïa gorka. Il y a là un endroit où, d'abord le trottoir de droite, puis celui de gauche, se faufilent si près des vitres du wagon, qu'en s'agrippant à la lanière, on a l'impression de se pencher sur Moscou comme sur une vieille qui aurait glissé dans la rue.

Cette fois, ses mouvements semblaient reproduire exactement un extrait de l'œuvre du suicidé, c'est-à-dire rappelaient si fort quelque chose d'important, à lui propre, que je me sentis soudain frémir de la tête aux pieds. Le célèbre appel téléphonique du « Nuage en pantalon » gronda en moi comme si quelqu'un à côté l'avait lancé à pleine gorge. Je me tenais debout à côté de S., et me penchant vers elle pour lui rappeler la strophe : *« Le « je » devient trop petit pour moi... »*, mes lèvres formaient les syllabes, mais l'émotion m'empêchait d'émettre un son.

Au bout de Ghendrikov, à la porte stationnaient deux voitures vides. Un groupe de curieux les entourait.

Dans l'entrée et la salle à manger se tenaient des gens debout ou assis, les uns tête nue, d'autres avec leurs bonnets sur la tête. Il se trouvait plus loin dans son cabinet. La porte conduisant de l'entrée dans la chambre de Lili (1) était ouverte, et près du seuil, la tête appuyée contre le chambranle, Assev pleurait. Dans le fond, près de la fenêtre, Kirsanov, la tête rentrée dans les épaules, sanglotait, sans bruit, secoué par des spasmes.

Le brouillard humide des lamentations se rompait là aussi par des propos anxieux prononcés à mi-voix. Et comme cela arrive toujours, une fois la prière des morts terminée, les premières paroles à peine murmurées parurent après l'office épais comme de la confiture, terriblement sèches comme si elles sortaient de dessous le plancher et sentaient la souris. Dans un de ces intervalles, le dvornik entra avec précaution dans la pièce, un ciseau dans la tige de sa botte, et ayant sorti la croisée hivernale ouvrit lentement et sans bruit la fenêtre. Dans la rue on frissonnait encore de froid sans manteau, moineaux et enfants se remontaient le moral en poussant des cris gratuits.

En sortant sur la pointe des pieds de la chambre mortuaire quelqu'un demande à mi-voix si l'on avait pensé à envoyer un télégramme à Lili. L.A.G. répondit que c'était fait. Génia m'entraîna à l'écart en attirant mon attention sur le courage avec lequel L.A. portait le terrible fardeau du drame. Elle se mit à pleurer. Je lui serrai la main avec force.

L'indifférence illusoire du monde infini se déversait par la fenêtre. Le long du ciel, comme entre terre et mer, les arbres gris s'alignaient, montant la garde sur les confins. En regardant les branches couvertes de bourgeons à peine éclos, j'essayai de m'imaginer cette ville lointaine de Londres vers laquelle était parti le télégramme. Là, bientôt un cri se fera entendre, des bras se tendront dans notre direction, un corps tombera sans connaissance. Ma gorge se serra. Je décidai de passer de nouveau dans sa chambre pour pouvoir enfin chialer tout mon saoul.

Il était étendu sur le côté, face au mur, sombre, grand, recouvert d'un drap, jusqu'au menton, la bouche entrouverte, comme dans le sommeil. S'étant fièrement détourné de nous tous, il semblait, même couché, même endormi, tendu obstinément vers quelque chose de lointain et s'en allait. Son visage, en ce moment, le ramenait au temps où il se trouvait lui-même beau, c'est-à-dire à l'époque où il avait vingt ans, car la mort avait figé une expression qu'elle n'arrivait presque jamais à saisir dans ses pattes. C'était l'expression avec laquelle on commence la vie et non celle de la fin. Il avait l'air de bouder et de s'indigner.

Mais voilà qu'un mouvement se fit entendre dans l'entrée. La sœur cadette du poète, Olga Vladimirovna, arrivait seule. La mère et la sœur aînée du défunt pleuraient déjà doucement parmi les présents. Elle entra bruyante et arrogante. Sa voix pénétra la première dans la pièce. En montant seule l'escalier, elle causait à haute voix avec quelqu'un et s'adressait manifestement à son frère. Puis elle apparut sur le seuil et se dirigeant vers lui passa devant nous tous, comme si elle marchait sur des balayures, droit vers la porte de la chambre du défunt. Là elle joignit les mains dans un geste de désespoir et s'arrêta. *« Volodia ! »* cria-t-elle à pleine voix. Un instant ce fut le silence. *« Il se tait ! »* cria-t-elle encore plus fort. *« Il se tait. Ne répond plus ! Volodia, quelle horreur ! »*

Elle chancela, on se précipita vers elle pour la soutenir et l'aider à reprendre les sens. A peine revenue à elle, Olga Vladimirovna s'élança vers le corps et s'installant à ses pieds reprit hâtivement le dialogue inassouvi. Je fondis en larmes comme j'en avais longtemps envie.

Plus de place ici-bas !

Il n'était pas possible de pleurer ainsi sur le lieu même de l'incident où la fraîcheur du coup de feu fut vite évincée par l'esprit grégaire du drame. Là-bas la cour asphaltée puait comme le salpêtre la divinisation de l'inévitable, c'est-à-dire ce faux fatalisme citadin qui se fonde sur une imitation simiesque et représente la vie comme une chaîne de sensations docilement enregistrées. Là aussi on sanglotait, mais c'était parce que la glotte bouleversée reproduisait avec un médiumisme animal le spasme des bâtiments habités, des échelles d'incendie, de l'étui du revolver et de tout ce qui fait monter la nausée du désespoir et fait vomir l'assassinat.

Sa sœur avait été la première à le pleurer de son propre gré et de son propre choix, comme on pleure un grand homme et, en entendant ses paroles, il devenait facile de pleurer librement dans toute l'étendue de son chagrin, comme sous le rugissement d'un orgue.

Elle n'arrêtait pas de parler. *« C'est une « Bania » (2) qu'il leur fallait* — s'indignait la propre voix de Maïakovsky, étrangement adaptée au contralto de sa sœur. *Pour les amuser ! Pour les faire rigoler !... Ils se tordaient de rire ! Des rappels...* Et lui pendant ce temps... *Pourquoi n'es-tu donc pas venu chez nous, Volodia ? »* gémit-elle en sanglotant. Puis se ressaisissant immédiatement et se rapprochant du corps dans un mouvement impétueux : *« Te souviens-tu, te souviens-tu, mon petit Volodia ! »*, lui rappelait-elle avec animation, et tout à coup se mit à déclamer :

Le « je » devient trop petit pour moi,
Dans ma poitrine quelqu'un
Cherche à s'ouvrir une voie,
Allô ! C'est vous à l'appareil, maman ?
Maman, votre fils se meurt superbement !
Maman, il a un incendie au cœur,
Dites à mes sœurs, Olia, Liouda,
Qu'il ne me reste plus de place ici-bas !

BORIS PASTERNAK.
(Copyright Corrêa.)

(New York Times).
— Quand tu seras grand, tu pourras choisir la profession que tu voudras, sauf celle d'écrivain.

(Punch.)
— Je n'aime pas ce livre, d'accord, mais je ne suis pas communiste pour ça.

(1) Lili Brik. La femme du poète.

(2) Poème satirique de Maïakovsky.

THÉATRE

Robert Kanters a vu pour vous :

● *« La Punaise » : elle ne mord pas. « La Folie » : pas de quoi en faire. « L'Ecole des Femmes » : émouvant et fidèle.*

« OUI, *si vous voulez savoir, l'Union soviétique a produit ce que vous appelez* « un Shakespeare », répondait M. Louis Aragon à un contradicteur bourgeois imaginaire ; « *il s'appelle Maïakovsky.* » Mais c'est en vain que dans les 60 pages pétulantes de son essai, « Shakespeare et Maïakovsky », on cherche un commencement de preuve, en vain, hélas ! que sur la scène de l'Atelier où l'on joue « La Punaise », on en cherche un commencement de confirmation.

(Lipnitzki.)

DOMINIQUE BLANCHAR.
Agnès 1947.

Maïakovsky est sans conteste un des plus grands poètes européens de notre temps. Elevé au lycée sous le régime tsariste (il était né en 1893), artiste, cultivé, il découvre très jeune le futurisme et le marxisme ; quand la révolution d'octobre éclate, il reconnaît « sa » révolution, il s'y jette à corps perdu, travaillant à tout ce qui se présente. Pendant douze ans, il lutte sur tous les fronts, pour la révolution, pour l'amour, pour l'art tel qu'il le comprend lui qui, par sa culture et par ses voyages en Occident, a gardé le contact avec le grand bouillonnement intellectuel des années 20. A Paris, il peut parler de poésie avec Aragon et les surréalistes, de cinéma (il a écrit onze scénarios) avec René Clair. Toute son œuvre polémique et poétique, dont on peut se faire une idée grâce à l'excellent volume, « Vers et Proses », de Mme Elsa Triolet, est pleine de vitalité et de générosité. C'est une perpétuelle danse devant l'arche de la Révolution. Et cependant il n'oublie ni l'homme intérieur, ni l'amour, et son chant nous émeut aussi par quelque secrète fêlure. Quand Essénine se suicide en 1925, il écrit qu'il faut combattre ses vers avec d'autres vers, rendre inintéressante la fin d'Essénine en glorifiant la marche vers le communisme. Et il se tue moins de cinq ans plus tard, le 14 avril 1930.

● La Punaise

Commencée à Paris en 28, créée en février 29, reprise aujourd'hui à Moscou avec un éclatant succès, la comédie féerique de « La Punaise » porte discrètement témoignage de ces contradictions. Dans la première partie, nous voyons, en 1929, le jeune ouvrier, Prissypkine, qui trahit cyniquement sa classe pour « s'enpetitbourgeoiser ». Cela donne lieu à quelques plaisanteries anodines, dans le style des chansonniers, sur les difficultés du ravitaillement, les profiteurs du régime, les fonctionnaires et les parvenus. Prissypkine se marie et le tableau de la noce, avec ses chants, ses danses, son chahut, ses plaisanteries d'ivrogne, son côté « dessin de Dubout », est, s'il faut absolument penser à Molière, un grand hors-d'œuvre comme la cérémonie du « Bourgeois » ou celle du « Malade » ; et c'est pour le metteur en scène, M. André Barsacq, un triomphe total. Mais la noce brûle, et la maison, et les invités.

Ecrasée...

Prissypkine n'est pas mort : il a été congelé avec l'eau qui sortait de la lance des pompiers. On le retrouve en 1979, il est ranimé au sein d'une société communiste mondiale, hygiénique, pédante, sottement conformiste. Heureusement, on démontre que bien loin d'être un « homo sapiens » appartenant à la classe la plus élevée, « celle des ouvriers », il n'est qu'un anthropomorphe qu'on peut exposer au zoo avec la punaise qui a été ramenée à la vie en même temps que lui.

Satire, mais satire de quoi ? De la société communiste de 1929 ? Cela ne va pas loin, et nous est devenu tout à fait égal. De la mentalité petite-bourgeoise ? Cela va moins loin encore — moins loin que Molière, que Flaubert, que Jules Renard. C'est une satire sans grande portée parce qu'elle ne s'en prend pas un instant ni aux cadres politiques, ni aux cadres sociaux du régime, mais à de simples travers. Enfin et surtout, Prissypkine qui nous est antipathique dans la première partie parce qu'il nous apparaît comme un petit jouisseur vulgaire, devient dans la seconde le porte-parole de notre liberté en face d'une société hyperorganisée : « Je n'ai pas été décongelé pour qu'on me dessèche », crie-t-il. Que dirait-il, s'il avait été décongelé cinq ans plus tard, dans ce 1984 qu'Orwell a bien dépeint. Tout se passe comme si la pièce du Maïakovsky de la Révolution se terminait par un sinistre avertissement prophétique du Maïakovsky qui va se suicider.

Satire pauvre, texte pauvre mais fort bien défendu par trente comédiens (1), dont Mme Mona Goya, MM. Yves Arcanel, Guy Piérauld et Jean Le Poulain, cette « Punaise » est écrasée plus que servie par un prodigieux déploiement de mise en scène. Une échelle de pompiers, un piano, un tapis roulant, un cheval articulé, une peau de lion, huit ventilateurs, deux girafes — il n'y manque qu'un raton laveur ou une punaise. C'est une immense, merveilleuse et coûteuse machine, dont tous les rouages sont parfaitement réglés et qui pourrait servir un Shakespeare. Mais...

● La Folie

Elle l'a épousé pour son nom. Il l'a épousée pour son argent. Après quelques mois, elle l'a relégué dans un trou de province. Vingt ans après, va-t-elle tomber dans les bras d'un pianiste mondain, va-t-il divorcer pour épouser un tendron ? Elle découvre qu'il n'est pas un niais et qu'il a même spirituellement fait fortune dans l'horticulture. Le pianiste part avec le tendron et les époux sortent par le fond pour gagner une chambre enfin conjugale (2).

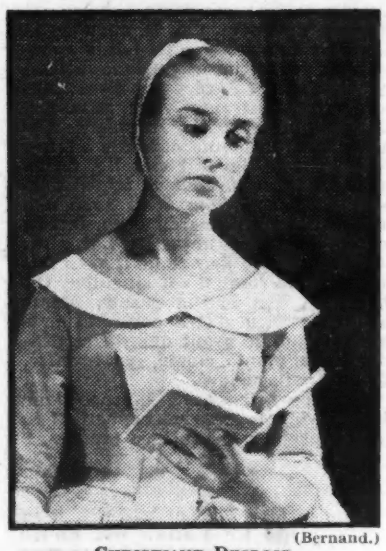
(Lipnitzki.)

MADELEINE OZERAY.
Agnès 1936.

Tout l'art de M. Ducreux est une action de retardement, comme disent les militaires. Il multiplie les petits coups de théâtre et les longs quiproquos pour que nous ne nous apercevions pas que nous sommes passés mille fois par-là, et il arrive parfois à nous distraire. Mme Elina Labourdette se tire avec élégance d'un rôle qui pourrait être peu sympathique ; Mlle Armande Navarre et M. Pierre Gay sont drôles. Et M. Claude Dauphin est de ces acteurs qui établissent d'emblée le contact avec le public, le courant de sympathie passe et il lui suffit de l'entretenir avec une savante nonchalance.

● L'Ecole des Femmes

Le T.N.P. vient d'inscrire à son répertoire une excellente présentation de « L'Ecole des Femmes ». La mise en scène de M. Georges Wilson vaut d'abord par l'intelligence et le respect ; rien de préconçu, pas de grandes idées, mais une fidélité constante à toutes les indications du texte. Même ce qui est forcé et moins heureux, comme la scène du notaire, peut à la rigueur se justifier. Du coup, les reliefs apparaissent mieux, le comique éclate et le tragique du vieil amoureux jaillit où il faut. De même dans le rôle d'Arnolphe, M. Wilson est très varié, très humain, très émouvant en suivant pieusement Molière. Il me paraît très supérieur à Louis Jouvet, ou plutôt il s'agit de deux races de comédiens : Jouvet jouait toujours Jouvet en Arnolphe, Jouvet en Tartuffe, Jouvet en Knock, avec une incomparable personnalité. M. Georges Wilson joue Arnolphe, le père Ubu, le Podestat des « Caprices de Marianne », avec une grande perfection, en faisant toujours oublier Georges Wilson. Il est ici fort bien secondé par Mlle Christiane Desbois, une exquise Agnès, et M. Yves Gasc qui se tire brillamment du rôle d'Horace.



(Bernand.)

CHRISTIANE DESBOIS.
Agnès 1959.

L'exploitation commerciale des théâtres qui crient misère est une étrange chose à Paris. Il y avait par chance deux spectacles intéressants dans deux salles souvent déshéritées : « La Marianne », de Tristan L'Hermite, au Tertre, et les « Vingt et une scènes de comédie », d'Alain, au théâtre de Lutèce. On me prie d'annoncer que « La Marianne » continue au Lutèce. Espérons que nous verrons les scènes d'Alain ailleurs — peut-être au Tertre ?

(1) Atelier. (2) Madeleine.

CINÉMA

Denis Vincent a vu pour vous :

● *Un excellent produit du jeune cinéma américain : « La Chaîne ».*

A la veille de tourner son 71ᵉ film, destiné à glorifier la mémoire de Baden Powell (qui l'a échappé belle), Cecil B. de Mille vient de mourir, à 77 ans. Il reposera dans le mausolée qu'il s'est fait contruire, moyennant 125 millions.

Symbole d'un certain Hollywood, celui qui s'incarne dans la superproduction para-biblique en couleurs, en vedettes et en dollars soigneusement maintenue au niveau mental de la bande dessinée, Cecil B. de Mille disparaît au moment où apparaît, sur les Champs-Elysées, un produit pur et parfait de la nouvelle école cinématographique américaine : « La Chaîne » (The Defiant Ones) de Stanley Kramer.

Plus qu'un film. Une œuvre.

« La Chaîne » a d'ailleurs reçu un Oscar, bien que l'un des scénaristes, Nathan E. Douglas, se soit réfugié en 1953 derrière le 5ᵉ amendement pour refuser de déposer devant la commission mac-carthyste. L'académie qui décerne les Oscars a cependant jugé cette année que son rôle se bornait à « apprécier le travail réalisé ». En fait, cette distinction marque la fin des « listes noires » où, depuis 1947, figuraient en particulier 150 scénaristes.

Stanley Kramer, qui a aujourd'hui

→

Jean MARAIS et Annie GIRARDOT accomplissent chaque soir une performance extraordinaire dans DEUX SUR LA BALANÇOIRE au Théâtre des Ambassadeurs.
Communiqué.

Cabarets Dancings

le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO ELY. 11-61 LIDO ELY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"PRESTIGE"
de P. Louis-Guérin & Fradey

MOCAMBO ★★★ 12, rue Marignan ELY. 58-44 Diner-Spectacle

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 2	21 h.	SALOME PRINCE IGOR (danses polovt.)	*Mercr. 4*	20 h.	PAILLASSE - LA TOSCA
			Jeudi 5	21 h.	LA BOHEME
Mercr. 4	20 h. 30	VARIATIONS LA DAME A LA LICORNE GISELLE	*Vendr. 6*	20 h. 45	ISOLINE LA VOIX HUMAINE (création)
Vendr. 6	20 h.	LE BAL MASQUE	*Samedi 7*	20 h. 45	ISOLINE LA VOIX HUMAINE (création)
Samedi 7	20 h. 15	LA FLUTE ENCHANTEE	*Dim. 8*	14 h. 30	LE BARBIER DE SEVILLE
Dim. 8	20 h. 15	LA FLUTE ENCHANTEE	*Dim. 8*	20 h. 30	LES CONTES D'HOFFMANN

44 ans, n'est pas un inconnu. Producteur audacieux et tenace, il est à l'origine de ces films exceptionnels qui s'appelaient « Le Champion », « C'étaient des hommes », « La Mort d'un commis-voyageur », « L'Equipée sauvage », etc.

Puis il se lança dans la mise en scène et connut un sinistre échec avec « Orgueil et Passion ». Voici sa revanche.

● La Chaîne

« La Chaîne » (1), c'est celle qui lie physiquement le poignet droit d'un noir au poignet gauche d'un blanc, tous deux forçats évadés à la faveur d'un transfert en camion. Situation qui, par la force de l'image, devient bientôt aussi intolérable au spectateur qu'aux protagonistes.

Le film, c'est la fuite à travers la campagne ruisselante de pluie de ces deux hommes tremblants de haine l'un envers l'autre, mais soudés l'un à l'autre. Sur leurs talons, les policiers et leurs chiens.

Ceux qui verront, après ou avant « La Chaîne », « Moi et le Colonel », ne manqueront pas d'être frappés par la curieuse similitude de situation. Le second de ces films est, rappelons-le, une comédie humoristique où un officier de haute noblesse, Polonais, et un juif, également Polonais, fuient ensemble pendant l'exode devant les troupes hitlériennes.

Ainsi, on est toujours le nègre de quelqu'un, le blanc de quelqu'un, ou l'hitlérien de quelqu'un.

Ici, entre deux courses haletantes, lorsque les deux hommes s'abattent sur la terre mouillée et laissent échapper quelques mots, leur univers se reconstitue.

Le blanc volait. Pourquoi ? Parce qu'il n'en pouvait plus de dire : « Merci, monsieur » et de tendre la main pour que les clients d'un palace y déposent un pourboire. Il a voulu « faire le caïd », lui aussi.

Le noir a frappé un blanc. Pourquoi ? Parce qu'il n'en pouvait plus d'avoir à encaisser les coups sans les rendre. « Sois gentil », lui disait sa femme. Gentil pour être payé, gentil pour être toléré, gentil pour ne pas avoir d'ennuis, gentil, gentil, gentil. Il a fini par être méchant.

Cassée...

La société les a mis en prison. Que pouvait-elle faire d'autre ?...

Mais, même forçats, les deux hommes ne sont pas égaux. Du moins, le blanc se sent-il d'une essence supérieure, et, à travers les divers épisodes fulgurants de leur fuite, il sera traité autrement que son compagnon par les blancs qu'ils rencontreront.

Jusqu'à ce qu leur chaîne se casse. Alors, physiquement libéré du noir, doublement libéré, puisque celui-ci, solitaire, s'engouffre, sur les indications d'une femme blanche, dans un sentier qui le mène vers des sables mouvants, le blanc découvre que ce qui les lie demeure plus fort que la chaîne. Comment cela s'appelle-t-il ? Solidarité... Fraternité...

Lorsque les chiens des policiers rejoignent les deux fugitifs, ils les retrouvent, détendus, presque apaisés, le noir berçant le blanc, blessé, d'une vieille chanson.

Tout cela traité avec une sobriété, une rigueur formelle, une économie de moyens, un rythme et une tension dans le récit qui doublent ce cri d'angoisse devant la solitude de l'homme d'un film policier.

La facture du film largement traité en gros plans demeure classique. Le son est remarquablement utilisé. Stanley Kramer rompt avec la vieille convention selon laquelle un morceau d'orchestre doit fatalement sous-tendre les cartons où se succèdent les noms des interprètes et des techniciens et soutenir les scènes dramatiques. Seule la voix du noir, modulant son étrange chanson, accompagne le générique.

Si l'on ne songe même pas à citer les interprètes (Sidney Poitier et Tony Curtis), c'est parce qu'ils s'identifient entièrement à leur personnage. Ils *sont* le noir et le blanc.

Moins original dans la forme, mais plus vif, plus rapide, mieux charpenté, en dépit d'une construction un peu trop systématique, que « Le Cri » d'Antonioni — et en conséquence mieux fait pour séduire, ne fût-ce que par ses qualités secondaires, le public avide de suspense — « La Chaîne », comme « Le Cri », confirme avec force la présence, dans le monde entier, d'un jeune cinéma vivant et fort, parallèle au cinéma industriel.

D. V.

● La Loi

Entre « La Chaîne et « La Loi » (2), il y a toute l'épaisseur qui sépare une œuvre personnelle d'un travail exécuté à la commande. Non que la réalisation de Jules Dassin soit indifférente ou médiocre. Elle est hétéroclite, comme le mélange d'accents qui s'y heurtent et se superposent au doublage.

Elevé et formé en Amérique, où il réalisa en particulier « La Cité sans voile » avant d'émigrer en Europe parce qu'il refusait de dénoncer ses amis aux comités d'enquête mac-carthystes, Dassin (« Le Rififi », « Le Christ recrucifié ») n'a pas tiré du roman de Roger Vailland le parti qu'un réalisateur méditerranéen de sa classe en eût extrait.

Il fallait, certes, tailler dans les multiples thèmes que l'auteur du roman a entrecroisés pour mettre en valeur son thème initial : il y a toujours, partout, un « patron » qui fait la loi aux autres. Dans le petit village de Porto-Manacore, c'est Don Cesare le patron des patrons, jusqu'à ce que la jeune Mariette, astucieuse paysanne, lui dérobe le sceptre. Mais chacun dans le pays fait subir sa loi, celle du plus malin, à plus faible que lui.

Or, Dassin a taillé dans le personnage, haut de ton et de couleur, de Don Cesare au bénéfice de l'épisodique Donna Lucrezia. C'est une faute. Le bon sujet était là, pas ailleurs.

Après une exposition longue et confuse, la truculence, la chaleur, la verve ensoleillée de « La Loi » apparaissent cependant en quelques scènes excellemment enlevées par Yves Montand, par Mastroiani, par Brasseur, par Gina Lollobrigida, succulente Mariette. Mais la bonne comédie alterne avec la tragédie et l'opérette, également incongrues. Bâclant ici, s'attardant là, menant son récit avec une curieuse incohérence de style, Dassin semble avoir tourné « La Loi » en oubliant chaque jour ce qu'il avait fait la veille. Le résultat est singulier. On dirait un film bâti à grands points lâches, au lieu d'être cousu et présenté au public avant que d'être définitivement monté, coupé, synchronisé, peigné, poli, achevé.

Dans ce bric-à-brac, le spectateur du samedi soir trouvera cependant ce qu'il cherche : une allègre évasion.

S. O.

● Le Fauve est lâché

En cinq ans, Lino Ventura, le casseur italien de « Touchez pas au grisbi », ce garçon trapu au nez un peu cassé, au regard un peu triste, découvert par Jacques Becker, est devenu une des cinq vedettes masculines les mieux payées du cinéma français. Depuis que Bernard Borderie a fait de lui un agent de la D.S.T. « un gorille qui salue bien » et qui rapporte encore mieux, Lino Ventura demande douze millions par film et il n'a pas tort. Sa présence sur un écran vaut le déplacement.

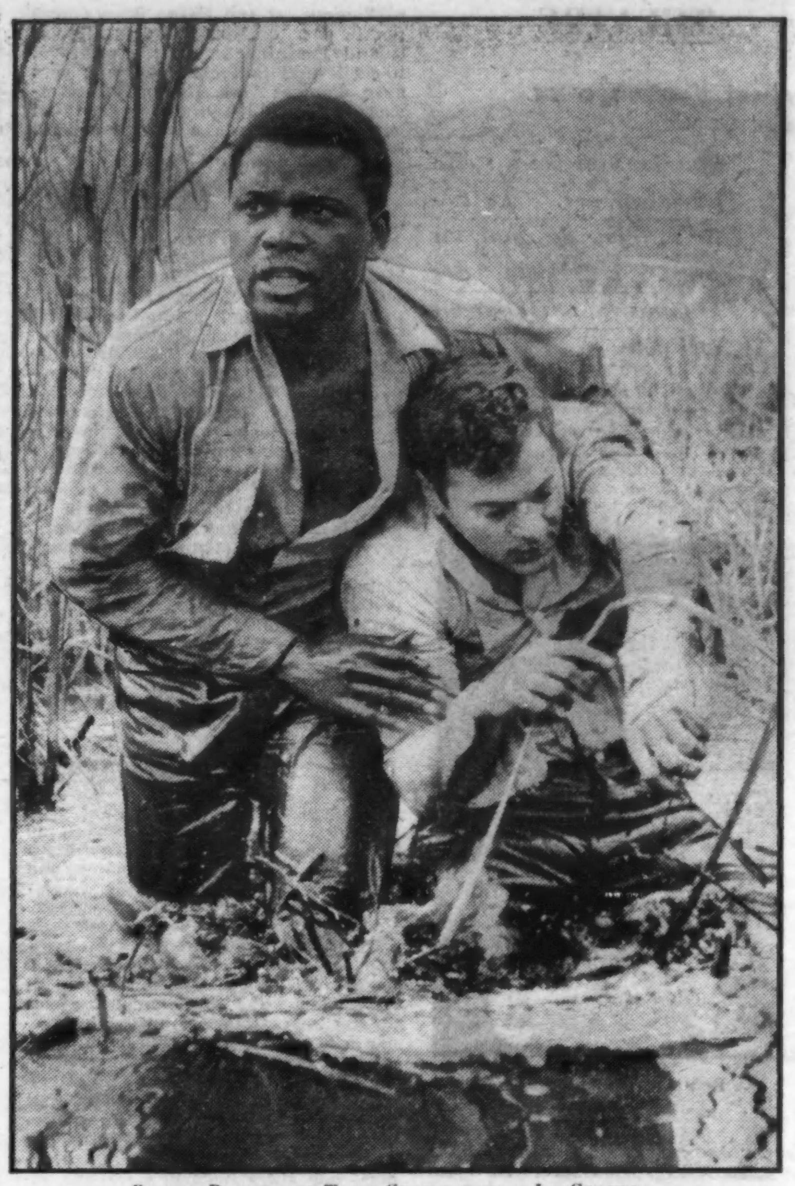
Dans ce rififi sur les falaises d'Etretat, intitulé « Le Fauve est lâché » (3), Lino Ventura ne se déplace pas, il se catapulte. Il ne se bat pas, il écrase. Il ne parle pas, il domine. Comme Gabin, Ventura a une démarche, un regard, des silences qui jouent bien.

M. M.

(1) Triomphe, Gaumont, Auber, Folies, Lutétia, Palais Rochechouart, Sélect-Pathé.

(2) Colisée, Marivaux.

(3) Balzac, Scala, Helder, Vivienne.



SIDNEY POITIER ET TONY CURTIS DANS « LA CHAINE »
On est toujours le noir, ou le blanc, de quelqu'un.

MUSIQUE

Réussites éclatantes

● ***Il n'est plus indispensable d'aller à Bayreuth pour entendre Wagner. Lyon a pris le relais.***

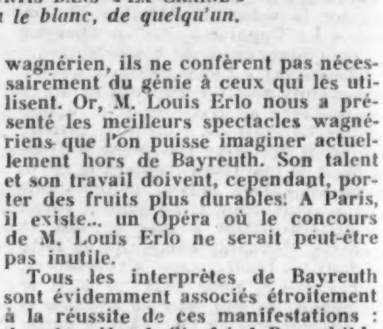
DEPUIS longtemps, Lyon s'est classé « première ville française wagnérienne ». Ce beau titre de gloire vient d'être confirmé avec éclat à l'issue des quatre représentations de « L'Anneau du Nibelung ». Il ne peut être question de présenter des spectacles wagnériens sans évoquer le nom de Bayreuth. M. Louis Erlo, jeune metteur en scène lyonnais, n'a pas éludé le problème ; il a courageusement cherché une voie personnelle, tout en faisant largement appel aux idées de Wieland Wagner. Les représentations lyonnaises ont été d'ailleurs de véritables coproductions franco-allemandes : d'une part la mise en scène, l'orchestre et les chœurs français ; de l'autre, les interprètes venus spécialement de Bayreuth ; entre les deux, un magnifique trait d'union en la personne d'André Cluytens qui est, depuis quelques années, un habitué du « Festspielhaus ».

« Le Crépuscule des Dieux », auquel nous avons assisté dimanche dernier, nous a permis d'admirer l'ampleur du travail accompli par M. Louis Erlo qui, malheureusement, ne possède pas les mêmes moyens qu'un Wieland Wagner. Il a adopté une mise en scène moins stylisée que celle de Bayreuth, moins statique également ; mais comme à Bayreuth, l'élément primordial de cette mise en scène est fourni par les jeux de lumière. Il faut souligner la générosité de Wieland Wagner qui a prêté spontanément à l'Opéra de Lyon six projecteurs indispensables pour les effets d'eau et de feu ; cependant, six projecteurs ne suffisent pas à résoudre tous les problèmes et même lorsqu'ils portent la marque sacrée du temple wagnérien, ils ne confèrent pas nécessairement du génie à ceux qui les utilisent. Or, M. Louis Erlo nous a présenté les meilleurs spectacles wagnériens que l'on puisse imaginer actuellement hors de Bayreuth. Son talent et son travail doivent, cependant, porter des fruits plus durables. A Paris, il existe... un Opéra où le concours de M. Louis Erlo ne serait peut-être pas inutile.

Tous les interprètes de Bayreuth sont évidemment associés étroitement à la réussite de ces manifestations : dans les rôles de Siegfried, Brunnhilde et Hagen, Ramon Vinay, Astrid Varnay et Josef Greindl ont dominé la distribution du « Crépuscule des Dieux ». Leurs qualités vocales spécifiquement wagnériennes, leur intelligence et leur sens dramatique per-

FOLIES-BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
POUR LES CLIENTS DE PROVINCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

LA PAGODE
57bis, r. de Babylone - INV. 12-15
LES ENFANTS PERDUS
de MILOS MAKOVEC v. o.
...Une révélation !



GINA LOLLOBRIGIDA ET PIERRE BRASSEUR DANS « LA LOI ».
On est toujours le « patron » de quelqu'un.

mettent aux spectateurs d'accepter avec sérénité une représentation qui dure près de cinq heures ! Dans les rôles épisodiques de la première Norme et de Waltraute, Ruth Siewert a prouvé également des qualités vocales et une sensibilité exceptionnelles.

De leur côté, les chœurs, bien qu'ils aient préféré, et c'est dommage, les charmes de la langue française aux accents germaniques, ont été excellents ; enfin, André Cluytens, quelques jours avant son départ pour la Russie, fut égal à sa réputation, et c'est tout dire...

Messiaen triomphe à Paris

La « Turangalila-Symphonie » d'Olivier Messiaen contredit avec force les assertions habituelles sur le sort des œuvres contemporaines : pauvres œuvres contemporaines (géniales, bien sûr) que leurs auteurs gardent désespérément dans leurs cartons et qui, lors de rares auditions, recueillent de copieux sifflets, en fonction de leur audace... et de leur génie. Or, la « Turangalila-Symphonie », composée entre 1946 et 1948, a déjà connu quatorze auditions, dont trois aux Etats-Unis et trois en Angleterre; or, la « Turangalila-Symphonie » fut saluée par une énorme ovation aux Théâtre des Champs-Elysées, le 20 janvier dernier ; or, la « Turangalila-Symphonie » est une œuvre à la fois géniale et sans précédent.

« *Je cherche une musique chatoyante, donnant au sens auditif des plaisirs voluptueusement raffinés* », disait un jour Olivier Messiaen. C'est exactement définir l'impression ressentie par l'auditeur devant la « Turangalila-Symphonie » (1). Les musiciens et les esthéticiens définiront avec précision la richesse technique de cette partition prodigieuse, car ils savent que l'œuvre veut évoquer « deux aspects de l'amour violemment contrastés : amour passionnément charnel, amour idéal et tendre », que Messiaen s'est livré ici à des études de rythme stupéfiantes et qu'il emploie une batterie de quatorze percussions agrémentée de trois claviers : jeux de timbres, célesta et vibraphone. Le public, lui, qui a, la semaine dernière, acclamé Olivier Messiaen et ses magnifiques interprètes — Manuel Rosenthal, Yvonne Loriod, Jeanne Loriod et l'Orchestre national de la R.T.F. — n'a laissé éclater que l'expression d'un enthousiasme *spontané*.

Des œuvres comme la « Turangalila-Symphonie » réconcilieront certainement un public trop réticent et les compositeurs de notre temps. Mais de telles œuvres sont rares, très rares...

CLAUDE SAMUEL.

(1) La retransmission de la « Turangalila-Symphonie », d'Olivier Messiaen, aura lieu le jeudi 29 janvier, à 20 heures, sur les chaînes de France I, France II et Modulation de fréquence.

TÉLÉVISION

Un magazine des arts

● ***Emmanuel Berl n'est pas content.***

LA Télévision s'est aperçue qu'elle avait oublié les arts plastiques. Paris est depuis plus de deux siècles la capitale de la peinture et c'est un miracle dans un monde où tout change. Or, à regarder le petit écran, on ne s'en douterait pas. La nouvelle émission, « Plaisirs des Arts », doit combler cette lacune choquante. Depuis longtemps, je désirais une émission de cette sorte. Hélas ! les contes de fées nous enseignent qu'il est toujours imprudent de formuler des vœux. Ce magazine, que j'aurais voulu pouvoir applaudir, m'a paru exécrable et, à certains égards, absurde.

A quoi rime cette musique de fond qui s'entête à jouer non seulement quand on montre des tableaux, mais quand on montre des personnes qui en discutent. Quand Mlle Bernadac ou M. Gavoty font jouer du Chopin, ils ne jugent pas indispensable de nous montrer des tableaux romantiques pendant le concert.

Max-Pol Fouchet a parlé de Toulouse-Lautrec : on voyait Max-Pol Fouchet, on ne voyait pas Toulouse-Lautrec. Mauriac a bien parlé de son portrait, j'ai très mal vu son portrait, sur lequel je n'ai aucune idée précise. Encore ces deux séquences étaient-elles les moins mauvaises.

Le plus grave, c'est que les statues et les tableaux furent mal présentés. La reproduction des œuvres d'art a fait des progrès immenses. Or, la Télévision ne parvient pas à rivaliser avec les albums qui pullulent dans les librairies.

Sans doute, elle ne peut pas encore reproduire la couleur, mais les statues n'ont pas mieux passé que les tableaux. C'est, je crois, que les réalisateurs tremblent à l'idée de nous laisser quelques secondes devant un chef-d'œuvre et qu'ils ne savent pas jouer de leurs caméras quand il s'agit d'un tableau, comme ils le font pour un décor de théâtre ou pour une actrice. Ici aussi, il faudrait sans doute qu'ils consentent à accepter l'aide de ceux qui peuvent leur en donner. Je trouve bizarre et scandaleux qu'on ait pu réaliser ce premier numéro de « Plaisirs des Arts », sans faire appel à un artiste, car, enfin, François Mauriac est un romancier, il n'est pas peintre ; Me Rheims expertise et vend des tableaux ; Max-Pol Fouchet est écrivain, orateur, mais je ne sache pas qu'il dessine ou qu'il sculpte.

Je pense beaucoup à Cocteau ; je suis persuadé qu'il aurait, lui, trouvé le moyen de faire voir et même de faire vivre au petit écran un tableau de Lautrec, un tableau de Picasso.

Le malheur est que la Télévision balance toujours entre l'excès de jactance et l'excès d'humilité. Tantôt elle croit n'avoir besoin de personne, tantôt elle se proclame incapable de faire ce qu'elle doit.

Ici, comme ailleurs, les réformes ne seront efficaces que si les personnages changent et leurs attributions.

E. B.

PORTO
BARROS
OPORTO

Communiqué.

Un film marque une date dans l'histoire du cinéma, d'un cinéma qui va jusqu'au bout de la violence, au bout de la cruauté, au bout de l'injustice et au delà de la guerre. C'est **« LES NUS ET LES MORTS »**, l'admirable film de Raoul Walsh, tiré du roman américain de Norman Mailer (Prix Pulitzer) et interprété par Aldo Ray, que les Parisiens peuvent applaudir aux PARIS (v. o.), BERLITZ et WEPLER PATHE (v. f.).

Document : LE FILM EGYPTIEN

DEPUIS deux semaines, un film produit, conçu et réalisé par des Egyptiens fait salle comble au Caire avant d'être diffusé dans toutes les capitales arabes et dans plusieurs pays occidentaux. Intitulé « Djamila l'Algérienne », il est consacré à l'histoire de l'héroïne nationale de la rébellion algérienne : Djamila Bouhired (1).

Interprété par une actrice égyptienne réputée, Magda, remarquablement réalisé sur le plan technique (le metteur en scène, Youssef Chahine, a travaillé aux Etats-Unis), le film semble avoir brusquement sensibilisé l'opinion publique égyptienne au conflit algérien qui, contrairement à ce que l'on croit en France, ne passionnait pas jusqu'à présent les peuples du Moyen-Orient.

Mais, une fois de plus, la vertu de l'image, la force de propagande que contient un film se révèle efficace. Le correspondant du « Figaro » au Caire rapporte ce propos : « Ce film fera plus pour la cause du F.L.N. que trois ans de propagande à la radio. » Et ceci est d'autant plus important que « Djamila l'Algérienne » offre une interprétation tout égyptienne des faits.

Les deux traitres qui livrent Djamila sont juifs. Les maquisards algériens obéissent aux consignes des chefs militaires égyptiens, etc.

Le F.L.N. n'a pas apprécié. M. Ferhat Abbas aurait déclaré : « Nous referons ce film en Algérie. »

En attendant, c'est cette version romancée, truquée, passant naturellement sous silence la lutte des Français de la métropole (de « L'Humanité » à « L'Aurore ») pour obtenir la grâce de la jeune Algérienne, qui est offerte au public arabe.

L'avocat de Djamila, Mᵉ Vergès, et un gardien de prison abattu dans le film par le colonel Bigeard parce qu'il s'insurge contre la torture, sont les seuls Français présentés sous des traits sympathiques.

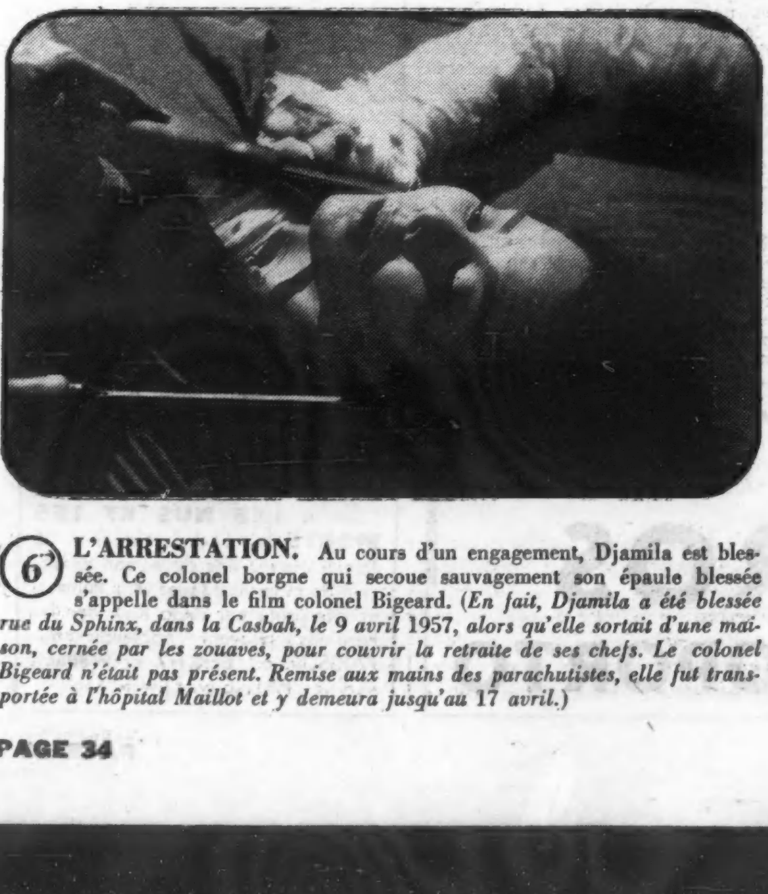
Les correspondants de deux quotidiens parisiens, péniblement mais profondément impressionnés par « Djamila l'Algérienne », se sont déjà faits largement l'écho de ce film et de ses répercussions. On les appréciera plus concrètement encore en voyant les images elles-mêmes. « L'Express » a pu se les procurer. Les voici :

(1) Cette Algérienne de 20 ans, agent de liaison du F.L.N., a été arrêtée le 9 avril 1957 et blessée. Accusée d'avoir déposé la bombe du Milk-Bar, accusant nommément certains soldats français de l'avoir torturée, elle a été condamnée à mort par le Tribunal Militaire d'Alger, à l'issue d'un procès dont l'instruction et le déroulement ont été jugés irréguliers. Graciée de la peine de mort par le Président de la République, elle est toujours détenue.

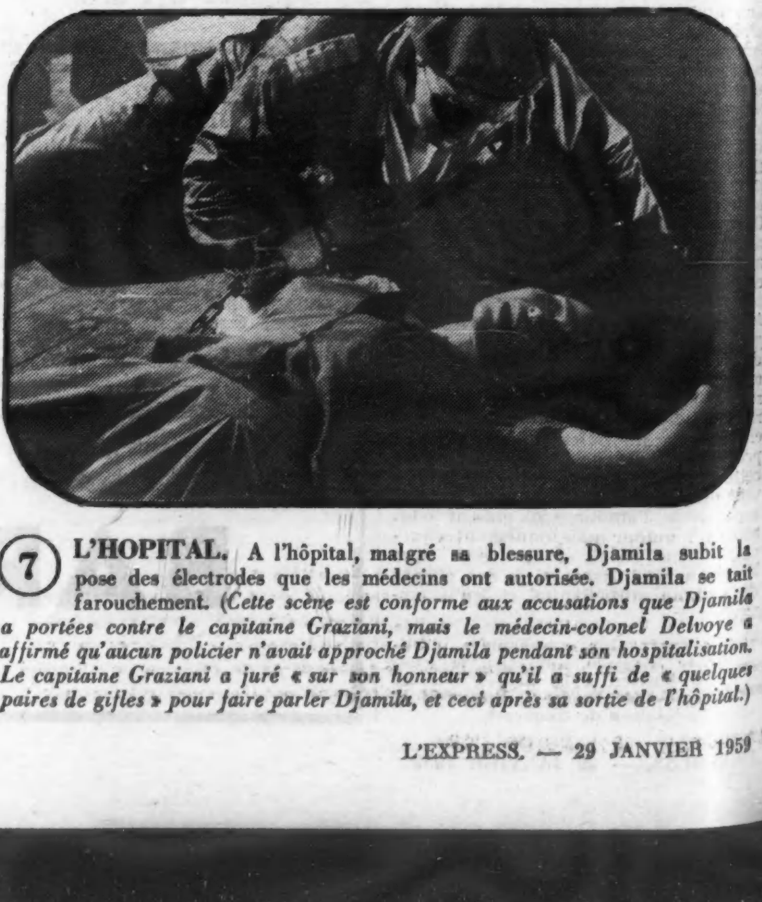
Djamila Bouhired est également l'héroïne d'une pièce montée et interprétée par les étudiants irakiens. Le produit des représentations (quatre millions de francs environ) a été versé au représentant du F.L.N. à Bagdad.

(1) **L'INTERROGATOIRE.** Djamila Bouhired (*à dr.*) est interrogée alors qu'elle se rend au lycée avec une camarade. A l'arrière-plan, des Arabes. Mais ils sont habillés à l'égyptienne, non à l'algérienne. (*La vraie Djamila, plus émouvante mais moins belle, était en effet lycéenne lorsqu'elle entra, par l'intermédiaire de son oncle Mustapha, abattu en mars 1957, dans les réseaux terroristes de la zone d'Alger, qui se trouvaient alors sous le commandement de Yacef Saadi et de son adjoint Ali la Pointe.*)

(3) **LA GRECQUE.** Une entraîneuse se charge de retenir l'attention des parachutistes, tandis que les combattants F. L. N. organisent un raid. Elle est Grecque, mais elle aide le F. L. N., dit-elle, « parce que toute ma famille a été massacrée par les Anglais à Chypre ». (*En fait, prostituées et entraîneuses, presque toutes fichées par la police, ont été souvent, au contraire, à l'origine du succès des arrestations de nationalistes algériens.*)



(6) **L'ARRESTATION.** Au cours d'un engagement, Djamila est blessée. Ce colonel borgne qui secoue sauvagement son épaule blessée s'appelle dans le film colonel Bigeard. (*En fait, Djamila a été blessée rue du Sphinx, dans la Casbah, le 9 avril 1957, alors qu'elle sortait d'une maison, cernée par les zouaves, pour couvrir la retraite de ses chefs. Le colonel Bigeard n'était pas présent. Remise aux mains des parachutistes, elle fut transportée à l'hôpital Maillot et y demeura jusqu'au 17 avril.*)



(7) **L'HOPITAL.** A l'hôpital, malgré sa blessure, Djamila subit la pose des électrodes que les médecins ont autorisée. Djamila se tait farouchement. (*Cette scène est conforme aux accusations que Djamila a portées contre le capitaine Graziani, mais le médecin-colonel Delvoye a affirmé qu'aucun policier n'avait approché Djamila pendant son hospitalisation. Le capitaine Graziani a juré « sur son honneur » qu'il a suffi de « quelques paires de gifles » pour faire parler Djamila, et ceci après sa sortie de l'hôpital.*)

SUR DJAMILA BOUHIRED

(2) **LA PERQUISITION.** Affublés du képi blanc des légionnaires, les parachutistes perquisitionnent chez Djamila où l'on vient d'arrêter un leader nationaliste. (*En réalité, la perquisition eut lieu chez l'oncle de Djamila. Personne ne fut arrêté. Yacef Saadi, caché sous un lit, réussit à s'échapper tandis que Djamila faisait du café aux parachutistes. C'est ce jour-là qu'elle rencontra pour la première fois le capitaine Graziani. Celui-ci a été tué, il y a deux semaines, au cours d'un engagement en Kabylie.*)

(4) **L'IDYLLE. Scène d'amour... mais il s'agit d'un stratagème pour tromper les soldats français. Un bon révolutionnaire peut être lyrique, mais il doit être ascète. Djamila déclare : « Je jure de ne jamais** trouver le bonheur tant que l'Algérie ne sera pas indépendante. » Son amoureux répond : **« Ah ! mon aimée, j'aurais tant de choses à te dire si mon cœur n'était pas entièrement pris par la patrie. »** (*Ici, le ton est authentique.*)

(5) **LE MILK-BAR.** **Djamila vient de déposer la bombe à retardement qui tuera femmes et enfants. Mais il s'agit « d'une méprise ». Les combattants du F. L. N. sont supposés, dans le film, ne s'attaquer qu'aux militaires.** (*Version purement égyptienne du terrorisme. Le F. L. N. n'a jamais nié qu'il s'attaquait aux civils et toute la plaidoirie de l'avocat de Djamila a tendu à prouver la non-participation de l'accusée à l'attentat.*)

(8) **LE TRIBUNAL MILITAIRE.** Devant des juges rangés comme en Grande-Bretagne, une compagne de Djamila Bouhired (Djamila Bouazza) déclare qu'elle a dénoncé son amie parce qu'elle était devenue folle à la suite de tortures. (*En fait, D. Bouazza n'a jamais prétendu qu'elle avait été torturée, et a affirmé par la suite qu'elle avait elle-même déposé la bombe du Milk-Bar. Mais elle a donné le spectacle de la folie au cours du procès. C'est une jeune fille de la grande bourgeoisie musulmane « francisée »*).

(9) **LE PROCES.** Tête rasée, en robe de bure, Djamila réclame un avocat. « Personne n'acceptera de défendre une criminelle », s'écrie le président. « Si, moi, Me Vergès, je la défendrai ! », déclare un homme. A cette scène, la salle applaudit tous les soirs. (*Mais l'apologie du FLN prêtée à l'avocat français qui a eu, en effet, le courage de défendre l'Algérienne, est sans rapport avec la réalité. Me Vergès a plaidé essentiellement la non-culpabilité et le refus opposé par le tribunal à l'examen sérieux du dossier.*)

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

23 JANVIER.

C'EST l'étonnement des bonnes gens qui étonne. Il y a des tueurs sur le marché, ne le saviez-vous pas ? — Non, bien sûr, à la portée de toutes les bourses. Tout le monde ne peut pas s'offrir un tueur. Et puis l'argent n'est pas tout. Il faut avoir des relations dans un certain milieu.

Ce n'est pas celui des souteneurs qui est « le milieu » en soi, et les honnêtes gens n'y ont pas accès. Le milieu où fleurit le tueur n'est pas interdit aux honnêtes gens, je veux dire aux patriotes, bien loin de là. Dès qu'un citoyen a mérité qu'une certaine presse le traite de « bradeur » ou simplement de salopard, il relève de cette justice qui se moque de la justice. Lemaigre-Dubreuil en a connu les rigueurs et le général Salan n'y a échappé que par un hasard dont un de ses subordonnés fit les frais.

S'il se trouve que l'intérêt de la patrie recoupe les intérêts d'une famille puissamment riche, cela compose un scénario comme celui qui se déroule en ce moment, et donne de la copie toute faite aux fournisseurs habituels de la « série noire ». Ah ! ce ne sont pas des coupeurs de cheveux en quatre que ces braves de profession ! Ceux qui les payent obéissent à de bons gros motifs, qui crèvent les yeux tant ils sont énormes. Les toiles de ces araignées sont tissées de câbles.

« VOICI venu le temps des assassins. » Naguère je me suis fait donner sur les doigts pour avoir rappelé cette prophétie de Rimbaud. Mais je n'avais guère de mérite à faire le prophète. Il n'est pas besoin d'être dans la bataille politique un combattant de première ligne, pour s'entendre dire, certain soir : « Ne couchez pas chez vous cette nuit... » Sans aller bien loin, ici même, nous connaissons quelqu'un qui deux ou trois fois a vu de tout près les visages de ses assassins, — de si près qu'une fois au moins, il a pu dire à l'un d'eux : « Je te pardonne. »

JE me souviens qu'un jour, il y a deux ou trois ans, le fils du comte de Paris m'avait mené à son cercle d'étudiants où je devais, sur sa demande, prendre la parole. Comme il s'étonnait d'être suivi d'une voiture de la police, je dus en avertir ce gentil dauphin : ce n'était pas en son honneur mais au mien que le préfet de police jugeait bon de nous faire escorter par ses anges. Excès de prudence, je le crois. Il n'empêche que cela compose l'atmosphère d'une époque.

CE temps des assassins n'est pas venu d'un seul coup. Il s'est formé lentement au long des conflits qui depuis 1914, ensanglantent l'Europe : les guerres étrangères le préparent — mais moins que les guerres civiles et que les mouvements de résistance où le devoir de chaque partisan est de faire du crime une vertu, — moins surtout que les guerres coloniales où le mépris qu'inspire l'homme d'une autre race, incite à faire bon marché de sa souffrance et de sa vie.

Ce mépris de l'homme est lié à l'absence de Dieu. Ici Dostoïevski a vu clair. S'il n'y a pas de Dieu, tout est permis ! C'est le cri de joie du vieux Karamazov. Tout est permis et même de dire au tueur : « Celui à qui je serrerai la main dans ce bar, ce sera lui... » O trahison par le baiser ! Trahison, sans fin recommencée. Même si, dans ce cas particulier, il s'agissait d'une fausse accusation, n'empêche que cela se passe chaque jour et partout. Les crimes qui affleurent et qui s'épanouissent monstrueusement à la surface de l'actualité, que sont-ils au prix de tous ceux qui demeurent impunis ? Si les prêtres, si les médecins disaient tout ce qu'ils savent ou tout ce qu'ils soupçonnent, si les choses parlaient, si certaines chambres, si certaines alcôves se souvenaient de ce qu'elles ont vu... Il n'y a pas que les Césars pour mourir étouffés sous leurs oreillers.

MAMMON existe en tant que démon. Le voici, pour une fois, exposé aux regards, énorme, à l'échelle d'une fortune démesurée. Rendons hommage pourtant à l'architecte Walter, à ses dons de constructeur et de réalisateur : il fit de son argent, avec le consentement de ses héritiers directs — semble-t-il — l'usage le plus généreux et le plus noble. Mais Mammon aura été plus fort que la volonté de cet honnête homme. Il n'arrive pour ainsi dire jamais que les cheminements souterrains de la bête se découvrent et qu'on les puisse suivre à l'œil nu. Il a fallu ici l'impudence de ces grands riches, qui se croient les maîtres même de la justice, au point qu'ils s'arrogent le droit de vie et de mort sur ceux qui s'opposent à leurs desseins. A peine se sont-ils souciés de donner le change, tant ils se croyaient certains de l'impunité. Ils rassuraient l'homme de main : « Ce sera un coup du F.L.N., on ne cherchera pas ailleurs. »

LA pauvreté elle aussi est aimée. Voilà la merveille qui sauve ce monde livré à Mammon. Il m'est doux de penser qu'il existe des Carmels, et des Trappes et des petits frères du Père de Foucauld, et des filles de charité, et des sœurs de l'Assomption. Tous ceux qui ont compris le sens d'une malédiction et d'une bénédiction : « Malheur à vous, riches », fait écho éternellement à la béatitude : « Bienheureux les pauvres... » que le Seigneur répète à chacun de nous qui préférons les richesses. Mais quelques-uns ont compris. « J'aime la pauvreté parce qu'Il l'a aimée... » dit Pascal.

25 JANVIER.

MICHEL DEL CASTILLO revient d'Allemagne. Lui qui fut un enfant déporté, il a vu la croix gammée flotter à Hambourg, et partout une jeunesse éprise de force, dédaigneuse des valeurs morales, antisémite comme aux plus beaux jours et que le souvenir des camps d'extermination ne gêne même plus. La haine de la Russie, par-dessus tout cela. Les leçons de l'Histoire ne sont comprises que d'une génération : celle qui les a subies dans sa chair. Douze ans auront suffi pour que des millions de créatures humaines torturées et assassinées soient redevenues muettes et que nous ne les entendions plus crier. Ce sont leurs bourreaux, les pendus, et ceux qui ont échappé par le suicide à la corde, ce sont eux qui trouveront des vengeurs dans l'Allemagne de demain. Quant aux fils des persécutés et des torturés, leur héritage sera la persécution, comme il l'a toujours été.

QUE conclure de ce terrifiant réveil ? A mon sens, nous devrions entrer davantage dans les raisons de la politique russe. Quel aveuglement que de n'y voir qu'une méthode pour soviétiser le monde ! La Russie obéit à un réflexe de défense, de légitime défense, qui devrait être le nôtre, qui sera de nouveau le nôtre, que nous le voulions ou non, le jour où l'Allemagne réunifiée rouvrira sous les pas des nouvelles générations, le même abîme dans lequel les meilleurs des nôtres furent précipités — où l'on peut dire que toute l'élite humaine, depuis quarante ans, aura été engloutie. Hypocrisie ou candeur de nos « Européens », qui finira jamais de te sonder ?

QUANT à l'aveuglement des Etats-Unis, en ce qui concerne la résurrection de l'Allemagne nazie, j'en crois volontiers Edmond Michelet lorsqu'il écrit (dans « Rue de la Liberté ») : « C'est peut-être qu'il n'y avait pas d'Américains dans les camps de concentration ; alors que toute l'Europe était représentée à Dachau, pas un combattant du Nouveau-Monde n'a connu l'univers concentrationnaire. »

LE chancelier Adenauer n'est pas éternel. Dès le lendemain de sa mort, vous verrez le masque tomber et l'éternelle Méduse apparaître. A ce moment-là, un accord culturel avec la Russie ne nous sera pas d'un grand secours s'il n'est pas doublé d'un accord politique. Toutes les conditions se retrouveront alors d'un nouveau pacte germano-soviétique.

Je n'écris pas ceci en haine de l'Allemagne. Le peuple allemand a été la victime de sa propre fureur, et de ses admirables vertus mises au service de cette fureur. L'élite humaine qu'il faut préserver, c'est lui aussi, c'est lui d'abord, pour une immense part. Edmond Michelet cite ce mot de Charles de Gaulle sur l'Allemagne : « Force de la nature à laquelle elle tient au plus près, faisceau d'instincts puissants mais troubles... d'où le filet retire pêle-mêle des monstres et des trésors. » Les monstres recommencent de marcher au pas de l'oie, et les futurs crématoires embrument déjà de leurs fumées ces cervelles d'adolescents furieux.

F. M.

(Copyright L'Express : « Mondial Presse »).

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88.51

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19.68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants, militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)

(L'abonnement donne droit à utiliser les services de Madame Express.)

LE CADEAU 1959

Que pouvez-vous offrir à un ami pour lui être utile et lui faire plaisir ?

Un petit objet qui lui fera plaisir une fois ?

Ou un cadeau qui se renouvellera toute l'année, que le facteur lui apportera de votre part chaque jeudi, pendant 52 semaines :

Un abonnement à « L'EXPRESS » présenté par Jean EFFEL

Afin de participer nous-mêmes à votre cadeau, nous enverrons à votre ami, avec le premier numéro de l'abonnement, une carte qui sera DESSINEE ET ECRITE SPECIALEMENT POUR LUI par Jean EFFEL.

Pour cela, il suffit de nous retourner, rempli, le formulaire ci-contre, en joignant un chèque ou un virement postal de 5.000 francs.

M. ....

Adresse : ....

désire souscrire l'abonnement suivant au prix de :
- 5.000 fr. un an - 2.600 fr. six mois (tarif France).
- 6.000 fr. un an - 3.100 fr. six mois (tarif étranger) (1).

au bénéfice de :

Nom : ....

Adresse : ....

Je vous envoie ci-joint la somme de .... francs
par chèque
par virement à votre C.C.P. 7378-19 Paris (1)

Je désire que l'abonnement soit précédé de l'envoi d'une carte de Jean Effel qui sera adressée anonymement - de ma part (1).

(1) Rayer la mention inutile.